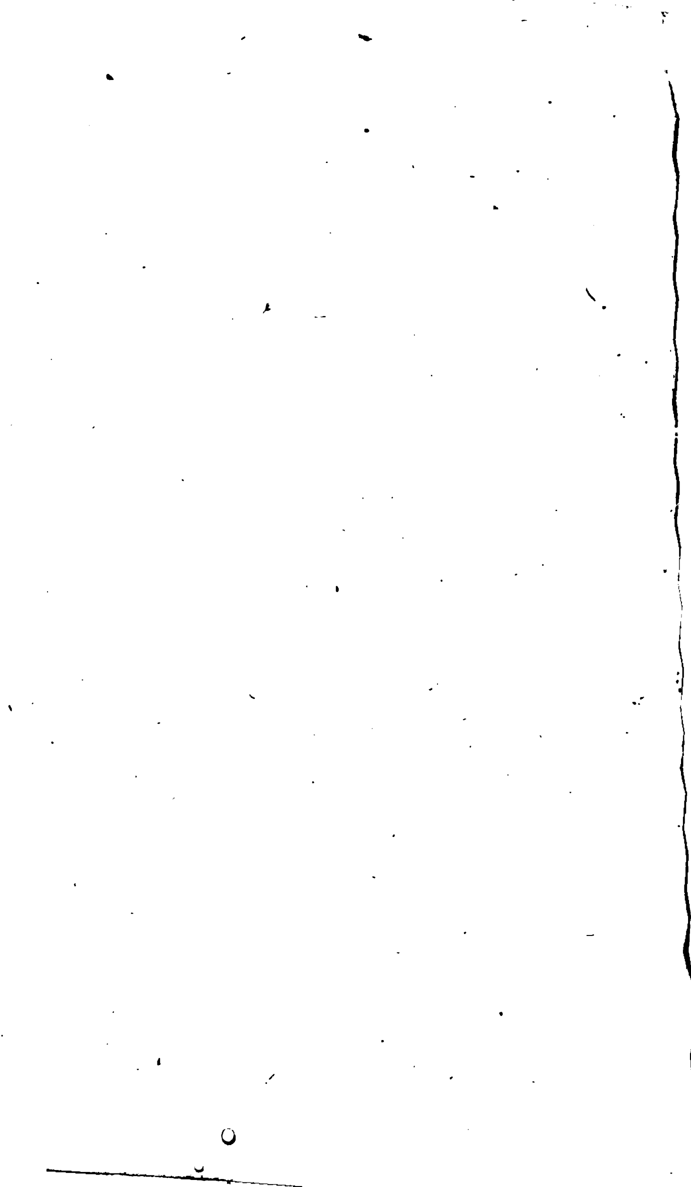




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





CLOVIS,

POËME

HÉROÏ-COMIQUE.

CLOVIS,
POËME
HÉROÏ-COMIQUE,

AVEC

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

Carmen amat, quisquis carmine digna gerit.
Claud. Præf. *L. III. de laud. Stil.*

Qui de nos chants se rend digne, les aime.

TOME SECOND.



A LA HAYE,
Et se trouve à Paris ;
Chez FOURNIER, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXIII.

A LA [illegible]

Chez FOURNIER, Libraire, [illegible]

M. DCC. [illegible]



CLOVIS, POËME.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Fin des combats. Retour du Prince au camp.
Revue. Aurele auprès du Roi méchant
Avec Liſois va traiter tendre affaire :
Leur accident. De Clotilde danger.
Horrible peur du tyran ſanguinaire :
D'où lui venoit nocturne meſſager.

S'IL eſt pour nous quelque race de femme
Supérieure à l'eſpece qu'on blâme,

Je paſſe alors qu'on en diſe du mal :
De Deſpreaux , de Pope & Juvenal ,
Moi qui ſuis bon , je deviendrai rival.
Mais non : courez de la Ligne aux deux pôles ,
Femmes auront tailles ou teints divers ,
Mais conſtamment ce qui ſemble travers :
Et puiſqu'il faut de ces cheres idoles
Bon gré malgré parer l'autel enfin ,
Qu'aux actions cadrent donc les paroles ;
N'encenſons pas un objet de dédain ,
Ou d'un objet que nous nommons divin
Ne rions pas. Le Siamois de boue
Dans ſon humeur peut ſeul maſquer la joue
Du même bois qu'il prioit le matin ;
Et c'eſt le cas du peuple ridicule
Qui préſentoit ſur les autels d'Hercule
Son ſacrifice en l'inſultant bien fort.
Mais les rieurs ont raiſon. Eh d'accord :
Ils diſent vrai ; mais c'eſt avec grand tort
Qu'on dit ce vrai ; car à quoi bon le dire ?
Sans corriger , il irrite ou fait rire.
Jettera-t-on un moins douloureux cri
Au coup qui briſe un marmouſet de Chine ,
Depuis qu'on ſait qu'un ſot Pope en a ri ?
Prétendoit-il que ſa muſe badine
Fît qu'on pleurât un chien moins qu'un mari ?

Crut-il ſes vers un taliſman capable
De rendre aux yeux une rivale aimable,
Ou des vapeurs, par le feu d'un bon mot,
Brûler le voile & menſonger & ſot?
Des mots rangés ſous certaine meſure
Sous le bon ſens rangent-ils la nature;
Et l'œil jaloux qui lorgne de travers
L'éclat frappant d'une robe nouvelle,
Sent-il ſes nerfs enchaînés par des vers?
Le ſatyrique eſt donc bête cruelle
Qui fait du mal ſans être propre à rien.
Tel dans la nuit vainement un ſot chien
Après la lune abboie & nous réveille.
Oh, ſi Gondmar me coupoit net l'oreille
Des médiſans qu'il défie & combat,
Comme aux menteurs fait un certain état,
Qu'avec plaiſir j'en conterois l'hiſtoire!
Mais au plaiſir que l'honnête toujours
Dans les actions, le vrai dans les diſcours
Soit préféré: puis bien grêle eſt la gloire
Qu'un fait douteux jette ſur un héros;
Témoin l'effet d'une oraiſon funebre:
L'homme loué, le flatteur qui célebre
Sont oubliés, comme le diſcours faux.
Mais revenons de ce bavard propos
Aux Paladins qu'au fort de leur querelle

J'avois laissés : qu'ici l'on se rappelle
Exactement ce trio d'ennemis.
D'abord Gondmar, qu'en un maintien soumis
Trouva Sunnon aux genoux d'Albione ;
Et ce Sunnon fut le franc animal
Qui des beautés publioit tant de mal ;
Pour la troisieme & lugubre personne,
Dont quelque jour l'histoire se saura,
On l'appeloit Martel : de ces gens-là
Le plus doux veut fendre aux autres la tête.
Pourtant Sunnon, ayant vu qu'à Gondmar
Martel donnoit un embarras honnête,
Fut généreux, & se mit à l'écart
Pour succéder au combattant lugubre
S'il eût reçu quelque coup peu salubre :
Le guerrier noir & le galant guerrier
N'en font pas moins gémir le dur acier,
Sauter les clous, grincer le cimeterre.
Lors sur le lieu vient un quart Chevalier
Qu'eussiez bien pris, à son port libre & fier,
Pour le jumeau du démon de la guerre,
Et pour Pallas à sa noble beauté,
Et pour le fils du dieu de la clarté
A la splendeur de sa superbe armure.
Le casque avoit pour timbre sans égal

Un diamant taillé par la nature
En forme d'aigle à royale encolure ;
Le bouclier, de l'éclat du cryſtal,
Bravoit le choc du plus compact métal ;
(1) D'un feu ſanglant la cuiraſſe luiſante
Se couronnoit de ſi riches couleurs,
Qu'il eſt certain, ſi j'exagere ailleurs,
Qu'ici du moins ma langue eſt impuiſſante :
Si le ſoleil eût trahi l'Univers,
Cette cuiraſſe à ſa place brillante
Eût éclairé tant de climats divers ;
Saounderſon ſous ſa triſte paupiere
Auroit ſenti l'effet de ſa lumiere.

Sous ce harnois le nouveau ſurvenant
Vint à Sunnon, &, le queſtionnant
Sur le ſujet de l'ardente colere
Que témoignoit l'un & l'autre adverſaire,
Mon médiſant, toujours prêt à jaſer,
Comme qui cherche une mauvaiſe affaire,
Dit : je ne puis, guerrier, vous refuſer :
Le démêlé de ces braves eſt drôle.

Ce guerrier blanc, au rouge nœud d'épaule,
De toute belle eſt zélé défenſeur ;
En mal parler c'eſt le mettre en fureur :
Mais pour cet autre, à mon avis plus ſage,
Il lui ſoutient que ce ſexe trompeur

N'ayant reçu pour vertus qu'un visage,
Est faux, méchant, capricieux, volage... :
Parlant ainsi, Sunnon précisément
Fouloit sous l'herbe un perfide serpent :
Son homme étoit du sexe qu'il décrie.
 Mais ce guerrier à la langue hardie
Est un nigaud, répliqua sèchement
Notre inconnu ; je vous soutiens qu'il ment ;
Que toute femme en ses jours de folie
A plus de sens que l'homme le plus mûr.
Si quelque fat, comme vous, me le nie,
Pour le prouver cet argument est sûr.
 Son argument étoit à la prussienne :
Un coup prévint la réplique en chemin.
Sunnon, sachant prouver le fer en main,
Brave profès en logique algérienne
Qu'un bon savant rêveur & spadassin,
Puis un rimeur formidable au critique,
Ont de nos jours voulu mettre en pratique,
Sunnon répond : les voilà ferraillans
Comme à l'envi des autres chamaillans.
 Le Ciel enfin, dont ils rompoient la tête,
Fit sur la leur tomber une tempête
De grêle & d'eau dont d'impétueux vents
Leur sabouloient le nez, les yeux, les flancs,
Si rudement qu'elle éteignit leur ire.

Chacun s'enfuit. Je pourrois bien vous dire
Quel fut, d'où vint le féminin héros
Portant harnois si brillant sur son dos:
Nous le saurons; mais par ma foi j'ai honte
De mettre écart sur écart dans mon conte,
Et d'oublier mon héros pour des riens.
Laissez ces gens: à Clovis je reviens.

Le cœur rempli de la voix adorée
Qui l'entretint dans sa route éthérée,
En ce cœur fier roulant maint fier dessein;
A son armée il se rendit enfin.

Songez aux pleurs, rappelez-vous la joie
De tout Paris à ses transports en proie
Quand ce courrier, en tremblant attendu,
Vint annoncer qu'il nous étoit rendu
Ce maître aimé, ce Titus de la France.
Tout s'agita, tout François fut heureux:
Le pauvre obscur oublia l'indigence,
Riche des jours qui combloient tous ses vœux:
On vit couler les larmes de l'enfance,
Et dans son lit le vieillard langoureux
Crut retourner à l'âge vigoureux.
Tel à son camp Clovis rendit la joie.
Ce sentiment fait pour les cœurs François
Parmi ces fous mieux qu'ailleurs se déploie.
Voilà le camp dans un de ces accès...

Le feu jaillit des regards satisfaits ;
On rit : on court : aux clameurs qu'on envoie,
L'oiseau troublé chancelle dans les airs,
Echo rugit, & sous leurs noirs couverts
L'effroi fait fuir maintes bêtes qui tremblent
D'un bruit qui dut leur être bien égal ;
On s'égayoit sans leur vouloir du mal.
Ah, les mortels à ces bêtes ressemblent,
Croyant leurs jours près du terme fatal
Si quelque globe en son cours nécessaire
Pare les cieux de sa barbe étrangere,
Bien innocent des maux du genre humain !
Une jeunesse à noble chevelure,
(2) Lisois, Voltrade, & le front enfantin
De Genobalde, aimable & doux blondin,
Mais fier, d'une ame aussi haute que pure,
Autour du Roi forme un brillant essaim.
Vingt autres chefs avec ardeur s'offrirent :
Il les reçut, ses regards leur sourirent ;
Puis sa revue est mise au lendemain.
Déja, de pourpre & d'argent couronnée,
L'aube frappoit de son sceptre vermeil
Les noirs coursiers de la nuit indignée,
Cédant la place aux coursiers du soleil :
Jamais du jour la courriere pompeuse

N'en annonça de plus éblouissant.
Dans ces vallons que la Marne & la Meuse,
Foibles ruisseaux, humectent en naissant,
Alors, Clovis, étoit ta belle armée,
Fiere d'avoir franchi tout récemment
Les flots du Rhin, sa borne accoutumée :
Dure milice aux seuls combats formée,
Elle brilloit d'un barbare ornement,
Et de Venus n'offroit point l'apanage
Aux champs où Mars veut un luxe sauvage :
Par-tout le fer luisoit horriblement;
Soldats & chefs l'offroient également :
L'airain pesoit sur leurs têtes augustes;
L'acier massif chargeoit leurs bras robustes;
Ils se paroient du lourd habillement
Qu'un mol orgueil flétrit du nom de bustes.
Notre œil verroit avec étonnement
Ces coutelas, ces haches meurtrieres,
Glaive facile entre leurs mains guerrieres,
Enorme poids pour notre foible main.
Le Roi paroît : l'air retentit soudain;
Des dards frappé tout bouclier résonne;
Ce qui tenoit lieu de trompettes sonne :
Aux tons perçans du tortueux airain,
Les chevaux fiers, impatiens du frein,
Creusent la terre, & se cabrant hennissent;

Les escadrons de lances se hérissent,
Des étendards l'ombre court dans les airs,
Et les écus se dardent mille éclairs.
Le Roi, qu'éleve une foible éminence,
Voit à ses pieds filer ses légions ;
Gens de cheval d'abord, puis les piétons.
La lance au poing, Genobalde s'avance.
Déja fameux dans son adolescence,
Ce beau guerrier, dont le casque est ouvert,
A sur le front cette libre assurance
Que les héros tiennent de la naissance :
Beau comme amour, il l'ignore ; &, couvert
Des seuls lauriers que fait cueillir la gloire,
Il n'a jamais conçu d'autres plaisirs
Que les transports qui suivent la victoire.
Qui dans son cœur mettra d'autres desirs ?
Qui jouira de ses premiers soupirs ?
Il a passé. Sur un puissant tartare
Paroît Lisois : aux plus viriles traits
Ce héros joint une valeur plus rare ;
Son maintien seul annonce des hauts faits ;
Pour la vigueur, la majesté, la taille,
Le camp n'a rien qui lui soit comparé ;
Son œil perçant, qui n'étoit qu'assuré,
Devient un foudre en un jour de bataille ;
(3) Et c'est vers lui que le Ciel rigoureux

Pousse les fils des peres malheureux.
D'un corps fougueux il modéroit l'audace :
Ce corps, suivant que le cas requéroit,
Abattoit cous, jambes, bras, éventroit
Ou charpentoit tout ce qu'il rencontroit.
Bisin, Valois, Vandalmar, Valmon, freres
Plus ressemblans que les fils de Léda,
Après Lisois conduisoient leurs bannieres.
Alors, plus beau que le pasteur d'Ida,
Plus brave aussi, sur un coursier robuste
Vient Sigisbert : sous lui le dur Ubien,
Le front chargé d'une couronne auguste,
Marche d'un ferme & farouche maintien.
Mille guerriers forts, grands, puissans, plus braves,
Viennent des lieux où les deux bras du Rhin
Et l'Océan font l'île des Bataves.
Une jeunesse au front luisant d'airain,
Blonde, à l'œil bleu, d'un regard inhumain,
S'avance & sort des rives de la Meuse.
(4) Le Cette, enceint par l'Alve limoneuse,
Paroît caché sous les peaux qu'il ravit
Aux loups cerviers des ombreuses Ardennes.
Le nerveux Tongre, aux deux mains inhumaines,
Qui du pavois jamais ne se servit,

Mais joint l'épée à la courbe machaire ;
Sous Arianir & ſous Auſtrin ſuivit :
Ses rudes traits, d'une nobleſſe auſtere,
Forment un air durement martial.
(5) Il le cédoit cependant au Tenctere :
Des fils de Mars aucun n'eſt ſon égal,
Dans le grand art de combattre à cheval ;
C'eſt de tout temps l'honneur qu'on lui défere.
Vaincre un courſier eſt le jeu des enfans,
Le point d'honneur ſenſible aux jeunes gens ;
Chez le vieillard même goût perſévere :
Iſſus d'aïeux tous puiſſans cavaliers,
Ils ont ſuivi leur fameuſe carriere ;
Leurs deſcendans cueilleront leurs lauriers.
L'ami du Roi, chef du Gaulois fidele
Quoique conquis, l'aimable & brave Aurele
Conduit tous ceux qui, las du joug Romain,
Du Franc heureux partagent le deſtin.
Le feu du ſang dans leurs yeux étincelle ;
Et dans leurs traits, quoiqu'âpres & nerveux,
On entrevoit ce que ſont leurs neveux.
La longue épée eſt leur arme chérie ;
Et le combat ne plaît à leur grand cœur,
Que lorſque entr'eux & la ligne ennemie
De leur épée il n'eſt que la longueur.
De mon pays, terre aux eſprits propice,

D'excellens veaux & bons soldats nourrice,
De la Neustrie il en sortoit cinq cents.
Cinq cents guerriers, brusques, mais bons & francs,
Avoient quitté cette Somme dont l'onde,
Pleine en son cours, sous les feux du cancer,
N'est point soumise aux chaînes de l'hiver.
Ceux-ci sortoient de la campagne blonde
Qui, quand zéphir rase son souple dos,
Semble une mer dont les bleds sont les flots.
Ceux-là sortoient des beaux lieux qu'avec l'Aisne,
La Marne & l'Oise, environne la Seine.
D'autres de Tours ont quitté les vergers,
Et le Ciel pur de l'agréable Angers;
Les uns le pampre & les seps de Bourgogne;
Tels le terroir des sables de Sologne,
Et tels les champs que pour long-temps mouilla
Le sang brigand des sujets d'Attila.
Tous ces soldats, sous un chef qui les aime,
Volent gaiement au combat sûrs d'eux-mêmes.
Les escadrons déja couvrent les champs.
Alors, au son de ses sourds instrumens,

D'un pas ſerré marche l'infanterie.
Le premier corps eſt la colomne unie
De bataillons qui, hériſſés de dards,
Semblent n'offrir qu'un ſeul corps aux regards,
Qui devant lui roule un rempart horrible
D'épieux croiſés & d'acier inflexible.
Dans un maintien digne de ſon beau ſang,
D'un grand guerrier rejeton intrépide,
Fier de ſon nom, Arbogaſte le guide.
Son aïeul fut le formidable Franc
Sous qui trembla cette ſuperbe Rome,
Quand, pour briſer la valeur d'un ſeul homme,
Et lui ravir Théodoſe & les Gots,
Le Ciel s'arma de rapides carreaux,
Et l'écarta des remparts d'Aquilée;
Lui ſeul, d'un bras au-deſſus de l'humain,
Leve aiſément ſa cuiraſſe écaillée:
Sa rouge aigrette, avec luxe étalée,
Rend plus terrible un lourd caſque d'airain;
Une framée armoit ſa forte main:
A ſon pas ferme, à ſa ſuperbe taille,
De tout un camp il ſemble être l'appui
Et la terreur des tours d'une muraille.
Sous Marcomir qui s'avance après lui
D'un pas plus prompt, jeune & digne rival

De ce vieux corps, marche une troupe égale
En bataillons ; mais ses lestes soldats
Peuvent livrer tout genre de combats.
Leurs armes sont l'arc, la pique & l'épée.
Par le Saxon leur place est occupée ;
Troupe auxiliaire, & soldat vagabond.
Jadis pirate, un frêle esquif de jonc
Lui suffisoit pour affronter sans crainte
Les flots gonflés de l'Océan profond ;
Et sur l'osier des rocs bravant l'atteinte
Il se faisoit par la vague en fureur
Jeter aux bords d'une terre paisible,
Et répandoit le sac & la terreur
Où l'on croyoit sa descente impossible.
Plus noblement occupant sa valeur,
Il est soldat d'un Prince magnanime,
Du droit des Rois, sa guerre est légitime :
Ce stable cœur, inébranlable aux coups
Des flots grossis sous les vents en courroux,
Résiste au choc des flots d'une mêlée ;
Et sur la plaine ou solide ou salée
Nul ennemi n'est aussi dangereux.
On le croit loin : il fond. Est-il heureux ?
Il brise, il rompt : s'il poursuit, il vous frappe :
Il fuit, s'il craint ; &, s'il fuit, il échappe.
Peuple barbare, il a d'horribles dieux ;

Et des captifs le sang devient l'offrande
Que, pour payer son triomphe odieux,
De ses dieux noirs l'affreux culte demande ;
Dans l'Univers sacrilege établi ;
Témoin l'autel de l'infame Tauride,
Les bois sanglans du mystique Druide,
Moloch sur qui le sang juif a jailli,
Et de Byrsa le temple enseveli
Sous les rameaux d'un bocage livide ;
Et le billot de Vitzilipuzli ;
Lorsqu'élevé sur l'azur de sa sphere
Ce dieu hideux voyoit un bras indien
Ouvrir pour lui le cœur d'un pâle Ibere,
(Sort lamentable !) il le méritoit bien.

Franmon, traînant la dépouille terrible
D'un loup énorme au muffle armé de dents
Que l'œil croit voir mordre son front horrible,
Le sourcil sombre & les regards ardens,
Guide les pas de ce vaste Bruclere
Egalement fatal & redouté,
Soit que de près son large cimeterre
Montre la mort à l'œil épouvanté,
Soit que de loin sa fronde tournoyante
Prête le vol à la pierre bruyante.

Le Salien aux pieds legers, qui vit

De fruits de ſang, de tout ce qu'il ravit,
Du laboureur dédaignant l'art ſervile,
(Nous ſommes bien francs Saliens auſſi;
L'eſtimons-nous, hélas, cet art utile!)
Le fort Sicambre & l'Attuaire endurci,
Demi-géants, au grand corps épaiſſi
Par le long poil des fauves, leur parure,
Défilant tous, à leurs dos hériſſés
Semblent un camp d'animaux ramaſſés
Que de leurs forts où manque la pâture
La neige dure & la rage ont chaſſés:
On croit qu'ils ſont ce dont la peau les couvre:
Otez les traits qu'en leurs fronts on découvre,
Qui les croit ours leur rend juſtice aſſez.

Clovis regarde: il contemple à la fois
Tout ſon pouvoir, & ſon grand cœur s'agite.
Quelle eſt la palme à ſes vœux interdite?
Qui peut, s'il veut, atteindre à ſes exploits?
Que n'a-t-on point à craindre s'il s'irrite?
Si bien avec le fils aîné des droits *,
Il ſent combien il vaut mieux que les autres.
Fils des dieux, nés pourtant comme les nôtres,
Rois, redoutez les conſeils du pouvoir:
Ah, qui peut tout ne doit pas tout vouloir!
Dardant ſes yeux ſur ces moiſſons de piques,

* Le droit du plus fort.

Sur tous ces rangs triſtement magnifiques ;
Ainſi Clovis parloit à ſon grand cœur ;
Car il fut fait comme un héros d'Homere....
Ouvre les yeux, toi qu'on nomma vainqueur.
Sois homme & Roi : que la gloire t'éclaire.
Eſt-il bien vrai ? Quoi Clotilde t'eſt chere,
Et n'eſt pas libre ? A ces généreux bras
Quoi ton clin d'œil peut tout faire entreprendre,
Et dans les fers Clotilde peut t'attendre,
Et Gondebaud encor ne tremble pas ?
Mais qui t'arrête ?... Un Roi lâche & perfide
A le punir invite tous les Rois :
Leur ſceptre ſaint eſt le glaive des loix...
Ah, je rougis !... Tandis qu'amant timide
Avec danger je deviens raviſſeur,
Moi Prince, moi jadis héros vainqueur,
Plus grand, plus Roi, j'ai pu devant un traître
Me préſenter & ne parler qu'en maître !
Mais va, tyran, bientôt tu m'entendras
T'interroger avec cent mille bras.
Le grand flambeau, las d'en ternir tant d'autres,
Alloit bientôt faire allumer les nôtres ;
Ou, pour parler l'idiome divin,

L'orbe applati chargé du genre humain,
Sur ſon eſſieu faiſant ſon tour diurne,
A l'orbe ardent montroit nos Antiẞons;
Le jour naiſſoit aux iſles des Larrons;
Pour nous s'ouvroit le ſpectacle nocturne.
Auprès du Prince, appelés par ſa voix,
Vinrent alors Aurele avec Liſois.
Le Roi, toujours écoutant ſa jeune ame
Et les avis du glaive & de ſa flamme,
Pour prévenir & refus & détour,
Vouloit prier Gondebaud, qu'il ſoupçonne,
De condeſcendre aux vœux de ſon amour,
En ſe montrant aux marches de ſon trône
Si bien ſuivi qu'il fût très-imprudent
De n'être pas droit & condeſcendant.
Liſois, qui n'eſt que bravoure & qu'audace,
Né dans un camp, nourri ſous la cuiraſſe,
Par ſon maintien & ſes yeux enflammés
Joint ſon ſuffrage aux projets animés.
Mais moins fougueux, moins héros, & plus
ſage,
Duc de Melun, tu leur tins ce langage.
De Gondebaud je ſais tous les forfaits,
Et que la gloire à tes drapeaux fidele
Aime ton camp, que ſon ombre l'appelle;
Combattre & vaincre eſt ſon ſort, je le ſais:

Mais, ô mon Prince, avant que de te rendre
A ces conseils que le courroux fait prendre,
Voit ce que fait la colere des Rois:
Le monde tremble & pleure à votre voix;
Les tours, les murs, confondus sous la cendre,
Sont engloutis avec leurs habitans;
L'affreux dégât que la vengeance appuie
Comme une peste extermine les champs;
Ils restent nuds; & de ses durs enfans
La terre boit le sang comme la pluie:
Des siecles seuls réparent l'incendie
Qu'a suscité un instant de fureur.
Ah, si le Ciel, en gardant le tonnerre,
Mit en vos mains les fleches de la guerre,
Du Ciel qu'on force à devenir vengeur,
Rois, fils du Ciel, imitez la lenteur!
Que Gondebaud, usurpateur parjure,
Ait pour regner effrayé la nature;
Quels flots de sang peuvent en vain couler,
Avant qu'enfin ton bras venge l'injure
Des droits sacrés qu'il a pu violer!
Qu'un tyran regne, & que sa main impure
Porte le sceptre à la honte des loix;
Il est toujours un juge pour les Rois;
Le Ciel punit, la terre peut absoudre,

Et ſur le dais brille toujours la foudre.
J'entends l'honneur & la voix des liens
Dont t'eſt unie une amante plaintive
Te reprocher que Clotilde eſt captive :
Briſe ſes fers ; mais de ſanglans moyens
De tes deſirs ſont-ils les ſeuls ſoutiens ?
Va, de ton nom connois mieux la puiſſance :
Qui peut pour toi manquer de complaiſance?
Il eſt des vœux qu'on ne contredit pas :
Que pour Clovis un député demande
La main qu'il veut doter de ſes états :
Sur un refus, s'il faut qu'il l'appréhende ;
Il ſera temps de ſonger aux combats ;
Et la victoire eſt ſûre à de tels bras.
Roi contredit, Clovis vouloit répondre ;
Mais ſon cœur droit ſuffit pour le confondre ;
Il ſent le vrai qu'il reſpecta toujours,
Il cede, il dit : à ces prudens diſcours
Je reconnois l'humanité d'Aurele,
Je reconnois du Roi qui le chérit
Le conſeiller, l'ami le plus fidele ;
Tu me déſarme ; à ce que tu m'as dit
Mon cœur adhere & ma voix applaudit :
Avec Liſois pars donc, & ſois toi-même
Mon député près de ce traître heureux ;
Ne laiſſe point, par un refus honteux,

Impunément flétrir mon diadême ;
Si l'on osoit ne pas remplir mes vœux ;
Fais-en sentir le péril & l'audace :
Et, pour adieu, le héros les embrasse.
Le lendemain, sur leur bon palefroi,
Partent du camp les deux agens du Roi,
Sans appareil qu'un grand fonds de courage
Et de franchise : il n'étoit pas d'usage,
En ces vieux jours où plusieurs Rois fameux
N'eussent pas fait mille louis entre eux,
De s'appauvrir pour jouer leur personnage.
D'un Roi sans faste aussi simple sujet,
L'Ambassadeur, muni de son cachet,
N'avoit besoin d'imposant étalage.
Sur le midi d'un soleil très-ardent,
Mes députés chevauchant se trouverent
Dans un vallon en verdure abondant,
Uni, rustique, aimable cependant :
Ce lieu desert leur plut ; ils débriderent
Chacun leur bête, & tous deux se placerent
Sur les bords frais d'un canal très-profond,
Bordé de saule à la feuille argentée.
Quand on seroit près de ce bassin rond
Venu sans soif, l'onde l'eût excitée.
Ils avoient soif ; ils burent donc : hélas,
Eussent-ils cru qu'ils donnoient dans un laqs !

Que d'Auberon la sournoise malice
Sut finement couvrir un précipice !
Car, sans paroître, il a guidé leurs pas
Vers cette source où la soif les attire.
Avec plaisir chacun boit & respire ;
Mais dans leurs sens quand coule un frais trompeur,
Dans leurs esprits passe une prompte aigreur :
Tel fut l'effet de cette eau malfaisante ;
Douce au palais, elle ulcéroit le cœur,
Rendoit hautain, revêche, querelleur :
De ce pouvoir l'origine est plaisante.
Un jour, dit-on, certain mari, bon, doux,
Peu clairvoyant, benêt, comme ils sont tous,
Et sa moitié, bête peu complaisante,
Acariâtre, aigre, contredisante,
Qui, de ses jours n'ayant dit qu'un seul oui,
Celui qui traîne un dur bail après lui,
Avoit juré qu'il seroit bien l'unique
Que de sa bouche obtiendroit un mari,
Un bon jour donc cette épouse caustique
Et l'humble Job jouet du diable aigri,
Se promenant, en cet endroit s'assirent.
Las de se taire, ils converssoient au frais ;
Mais, par le cas qui ne manquoit jamais,
Mes conversans bientôt se contredirent.

Pour cette fois la femme en dit si long,
Que du bon-homme elle usa la patience :
L'animal doux, devenu furibond,
Eut, d'un seul coup, le malheur ou la chance,
De l'envoyer voir la couleur du fond
De l'eau profonde. Il versa force larmes,
Perdit du temps à la pêcher de l'eau :
Sa chûte fit oublier ses vacarmes ;
Et, délivré d'un assidu fléau,
En qui pourtant il trouvoit quelques charmes,
Il n'en vit plus que ce qu'il eut de beau.
Mais ses soupirs, ses plaintes furent vaines ;
Au fond du trou la dame séjourna :
De l'âcre sang qui couloit dans ses veines,
De tout son fiel le canal s'imprégna ;
Et ce mélange à la source donna
La qualité de rendre insociable.

Les deux amis, de cette onde abreuvés,
S'entretenoient ; mais la boisson du diable
Fait son effet ; & les voilà levés :
L'un veut partir, l'autre dormir ; Aurele
Avance un mot, Lisois nie & s'en rit ;
L'homme raillé replique avec dépit ;
Lisois le brusque, & souffle la querelle ;
Un démenti très-sec est avancé ;
Par un plus sec le voilà repoussé ;

Le plus ardent met la main ſur la lame,
Et, retenu pourtant par l'amitié,
Ne la découvre environ qu'à moitié :
A cet aſpect le plus ſenſé s'enflamme :
L'orgueil mutin de ſon brandon fatal
Verſe le feu dans leurs veines bouillantes ;
Hors du fourreau les deux lames brillantes
Sortent enſemble, & mes fiers députés
Se font ſentir le poids de leur colere,
Et la vigueur de leurs bras irrités.
Mais tout à coup ces bras ſont arrêtés
Au vieil aſpect d'un bon ſexagénaire
Qui fixement les contemple tous deux.
Quand on fait mal, l'œil d'un témoin éclaire ;
Leur ſang ſe calme ; interdits & honteux,
Fuyant leurs yeux, tenant la tête baſſe,
Chacun rougit .... ſe revoit, & s'embraſſe.
Fort à propos pour ce couple d'amis
Vint là Montan ; car c'étoit cet Hermite.
Il te quittoit, amante de Clovis,
T'ayant des airs chez Gondebaud conduite.
Il avoit mis & la garde en défaut,
Et l'œil craintif du pâle Gondebaud ;
A la beauté preſcrivant le ſilence,
Si ſon tyran venoit abſolument
L'interroger ſur une courte abſence :

Afin qu'il crût que son éloignement
Avoit pour cause un sublime mystere,
Il répandit sur son front plus serein
L'air immortel, grand, extraordinaire,
Que l'on reçoit du commerce divin.
Dieu le guida du séjour traître & triste,
Pour leur bonheur, au-devant des guerriers;
Il vint, il vit leurs desseins meurtriers;
Il éteignit leur chaleur duelliste,
Et dit : ô couple aimable & courageux
D'Ambassadeurs d'un potentat fameux,
De deux amis c'est donc là la posture!
Quel est le plus étourdi de vous deux?
O vrais François, que vous aurez, j'augure,
D'imitateurs chez vos bouillans neveux!
Combien de fois une main fiere & prompte,
Dans un sang cher, d'un discours imprudent
Effacera la chimérique honte!
D'un sang trop haut ô cruel ascendant!...
Cette fureur si justement flétrie
Illustrera, par l'orgueil ennoblie.
Passe pour vous qu'agitoit un poison,
Vous tristes jouets des piéges d'Auberon;
Car, mes enfans, sa malice vous presse:
Veillez sur vous; des piéges qu'il vous dresse,
Ou dans Vienne ou sur votre chemin,

J'ignore encor le nombre & la nature :
L'œil droit est simple, & la malice obscure :
Mais j'ai pour vous un remede certain.
Voyez-vous bien cette herbe à fleur d'albâtre,
Verte de tige, & près du pied noirâtre,
Herbe des cieux, & trésor des trésors,
Emblême pur, tige de la sagesse ?
C'est le moly de l'aveugle de Grece :
Son suc sacré rend des forces au corps,
Et de l'esprit ranime les ressorts.
Dans tous les cas, & dans toute aventure,
Exprimez-en l'heureux suc ; & je jure
Qu'avec honneur vous vous démêlerez.
Comme sans doute avant peu vous serez
En conjoncture assez embarrassante,
J'en vais cueillir pour chacun une plante.
Ah, dit Lisois, trop de bonté : souffrez
Que nous cueillions cette simple puissante,
Sans vous donner vous-même ce travail.
Vous la cueillir, vous, dit le Solitaire !
N'y pensez pas : car, sans plus de détail,
C'est une loi constante & nécessaire,
Que, pour pouvoir de terre l'arracher,
Il faut n'avoir menti, même pour rire,
Ni dit le vrai qu'il n'eût pas fallu dire ;

Ni, le pouvant, joué ſans un peu tricher,
Ni d'un ſeul doigt touché membre de femme,
Ni, qui plus eſt, deſiré d'en toucher.
En doutez-vous? Voyez. Liſois, dans l'ame
Un peu Thomas; va s'éprouver gaiement.
Or mon Lecteur conçoit facilement
Qu'il n'étoit pas dans la régle preſcrite:
Auſſi mon brave & s'échauffe & s'irrite,
Tend le molet, tire, lâche, reprend,
Et las enfin en convient & ſe rend.
Du Cabeſtan il auroit la puiſſance,
Qu'il échoueroit contre la réſiſtance.
Le doux Aurele à l'air ſage & prudent,
Et guere plus régulier cependant,
Lutte à ſon tour, ſans plus de réuſſite.
Lors (être ſage a pourtant ſon mérite)
Le ſaint vieillard, de ſon bras chancelant,
Levè de terre une facile plante
Qu'aux députés ſa main pure préſente:
Puis auprès d'eux il n'eſt plus à l'inſtant.
Les deux amis, étonnés de ſa fuite,
Ayant au loin promené leur regard,
Du lieu fatal s'éloignerent enſuite.
Comme pour eux je prévois du retard,
De leur voyage interrompons la ſuite:

Chez Gondebaud arrivons plustôt qu'eux :
Instruisons-nous du sort de la Princesse ;
Si sur son front regne encore la tristesse,
Ou si la paix éclaircit ses beaux yeux :
Mais, avant tout, du maître de ces lieux
Il faut ici vous tracer la peinture.

L'heureux bandeau, qui de tous ses forfaits
Absout, dit-on, son possesseur parjure,
A ses remords ne l'arracha jamais :
Il se connoît ; & la terreur, plus forte
Que le rempart d'une nombreuse escorte,
Vient l'attaquer sous la pourpre & le dais.
(6) En cet état d'autant plus formidable,
Qu'il sait que tous ont droit de le haïr ;
Tous ont sa haine ; il veut sur tous sévir ;
Et la panthere est moins impitoyable
Qu'un pâle Roi que son forfait accable.

O Gondebaud, tel est ton sort ! Tu crains :
Et, si l'effroi ne retenoit tes mains,
On les verroit, ces mains si criminelles,
D'un sang nouveau se teindre chaque jour.
L'inquiétude a creusé ses prunelles ;
Le pâle soin, comme un rongeur vautour,
Séchant sa joue, a, de rides cruelles,
D'un chauve front sillonné le contour ;
La triste mort, qui regne au loin par elles ;

A coloré des lévres son séjour ;
Et le soupçon, sous ses timides aîles,
Couvre le Prince & sa perfide cour.

Du Roi françois la demande imprévue
D'un trait perçant atteint son ame émue.
Déja du Prince il savoit le dessein ;
(7) Car tout se sait : l'oiseau prône-nouvelles,
Cet animal, qui sous ses vastes aîles
Porte en tous lieux un vigilant essaim
D'yeux de furet & de langues femelles,
Petit d'abord, mais croissant en chemin,
Ce mal si prompt, la renommée enfin,
Qui jour & nuit continuant ses veilles
Du haut des tours ou du comble des toîts
Recueille tout de ses cent mille oreilles,
Et dans la nuit, frappant l'air de ses voix,
En vérités comme en erreurs fertiles,
Seme l'effroi dans les superbes villes,
La renommée apprit au Roi cruel
Qu'un Roi fameux lui demandoit sa niece.
Il en tomba dans un souci mortel.

Pour appaiser le trouble qui le presse,
Il fait venir son confident Irier,
Le lâche Irier, digne ami de son maître,
Souple flatteur, complaisant meurtrier,
Que l'or gouverne, esclave à tout paroître ;

Et même juste : il vient. Viens, dit le Roi,
Mon cœur blessé ne guérit que par toi :
Le Roi des Francs . . . (par quel sort & pourquoi
Clovis veut-il entrer dans ma famille ?)
De Chilperic me demande la fille :
Que lui répondre ? Un raisonnable effroi
Vient me montrer qu'écouter sa demande
C'est attirer ce lion contre moi :
De cet hymen le seul fruit que j'attende,
C'est que Clotilde excite son époux
A m'immoler aux mânes de son pere ;
Ce sort m'est dû ; j'ai mérité ses coups,
Et le sang seul au sang doit satisfaire :
Mais refuser est-il moins téméraire ?
Par un refus si je répons, Irier,
Je sers les vœux d'un avide guerrier
Qui, ne cherchant qu'un prétexte à sa rage,
Craint d'obtenir, & n'attend qu'un outrage.

Irier alors, fixant le Roi craintif,
Lui dit, d'un air horriblement tranquille :
De tes frayeurs tel est donc le motif,
Roi trop clément ! Ma réponse est facile.
Clotilde nuit au bonheur de tes jours ;
Tranche des siens le punissable cours :
Lorsque sa mort, pour ton bonheur stérile,

T'auroit chargé d'un forfait inutile ;
Elle dut vivre, & tu dus être humain ;
Les temps changés font changer son destin ;
Le même instant qui la fait voir à craindre
La rend coupable & la voue au trépas ;
A te haïr l'ayant voulu contraindre,
C'est une loi de ne l'épargner pas ;
Elle mourra... Pour servir ta vengeance,
J'ai près de moi l'un de ces scélérats,
Mal nécessaire aux maîtres des états,
Qui des poisons cultivent la science ;
J'appellerai ce dangereux humain,
Et de l'objet funeste à ta fortune
Je t'ôterai la présence importune,
Sans que sa mort fasse accuser ta main ;
De ce mortel le poison infaillible,
Frappant d'un coup aussi prompt que certain,
N'en laisse point de vestige sensible.
Regne, ô mon Prince, & bannis ton chagrin :
Cette nuit même à ton repos j'immole
D'un sang proscrit le reste dangereux.
Il sort, donnant la barbare parole
Qui rassura le tyran soupçonneux.
Déja ce monstre altéré de son crime,
L'impie Irier, avoit tout préparé
Pour le trépas de sa noble victime :

La nuit propice, & trop lente à son gré,
Alloit prêter au cœur dénaturé
Le voile épais de ses aîles funebres ;
Elle arriva : le calme des ténebres
S'étoit glissé dans les eaux ; sous les bois ;
Le dieu muet effleuroit tous les toîts ;
Rien ne veilloit, que les bêtes cruelles
Et le forfait qui sommeille moins qu'elles.
Hélas, jamais la robe du repos
Sur tes beaux yeux, vertueuse Princesse,
Ne secoua de plus heureux pavots !
Et, de la mort lorsque l'heure te presse,
Tu dors ! Tu vois, dans un songe menteur,
Le Roi qui t'aime arriver en vainqueur,
Et t'arracher d'une terre haïe :
L'amour qui luit dans ses yeux enflammés
Coule à longs traits dans tes membres charmés....
Quel froid mortel, quelle horreur t'a saisie,
Lorsque ta porte, ouverte avec furie,
Ouvre ton œil qui ne voit plus qu'Irier !...
D'un Roi bourreau, ce sinistre Officier
Marche à pas lent, l'œil hagard, le front pâle ;
Il frémissoit avec un cœur d'acier :
Dans sa main gauche est la coupe fatale,

Tandis que l'autre offre un poignard brillant
Au jour tremblant d'une triste lumiere.
La jeune Reine, au spectacle sanglant,
Voit, tremble, tombe, & ferme la paupiere:
Son corps glacé roidit sous la terreur...
Un tigre seul eût gardé sa fureur;
Elle s'accrut dans l'ame de l'impie:
Il tend le bras... il touche... (quelle horreur!)
Ce corps sacré: sa main vile & hardie,
En l'agitant, le rappelle à la vie:
Il ajouta ce féroce discours.
En vain d'effroi ton ame est agitée...
Il n'est pour toi ni pitié ni secours;
Cet instant touche au dernier de tes jours;
Le temps est cher, & ta mort arrêtée:
Mais cette mort t'est ici présentée
Dans cette coupe, au bout de cet acier;
Que choisis tu? Sans regarder Irier,
Et sans se plaindre, après un court silence,
Offrant au Ciel ses jours tranchés en don,
Le front serein de la douce assurance
Que d'un cœur pur y grave l'innocence,
Clotilde dit: donnez-moi le poison.
O vertu sainte, ô pitié naturelle,
Vous frappez donc l'ame la plus cruelle?

Ce monſtre humain, Irier fut attendri.
Il balança : la coupe empoiſonnée
Manque à tomber de ſa main forcenée.
Tandis qu'il tremble, un effroyable cri,
Dans le palais une rumeur ſoudaine
Donne au cruel la terreur de la Reine.
  Il ſort : il voit des gardes éperdus
Vers Gondebaud porter leurs pas confus ;
Il croit d'abord qu'une main vengereſſe,
Long-temps cachée, aſſaſſine le Roi,
Et (d'un méchant voilà quelle eſt la foi)
Il ſonge à fuir. Mais la crainte le preſſe.
Quand près du Roi toute la cour s'empreſſe,
Si ce Roi vit, ſi le danger n'eſt rien,
Ne faut-il pas qu'entre tous il parviſſe ?
Que diroit-il, quel ſeroit ſon maintien,
Si Gondebaud ſurpris de ſon abſence
Tandis qu'il doute exigeoit ſa préſence ?
Ainſi ſa peur que balance l'eſpoir
Du zele encor lui donna l'apparence,
Et prêt à fuir il vole à ſon devoir.
  Mais il n'eſt pas qu'on ne veuille ſavoir
D'où provenoit cet imprévu tumulte.
Après qu'Irier, ſanglant juriſconſulte,
A la Princeſſe eut ouvert le cercueil,
La calme nuit couvrit le ciel de deuil ;

Et dans un lit dont le tissu déploie
Non le duvet, l'or, la pourpre, & la soie;
Mais à ces temps tout le faste connu,
Le Roi pervers reposoit étendu;
Mais sur le lin l'insomnie abattue
Va le piquant de son épine aigue;
Mais la terreur au visage éperdu,
Monstre glacé qui toujours voit un piége,
Pâle & plaintif, à son chevet l'assiége,
Et de sa main repousse le repos.
Lorsqu'accablé cependant il sommeille,
Un triste son parvient à son oreille.
Ce malheureux, parmi de longs sanglots,
S'entend nommer par deux voix qui s'unissent:
L'horrible effroi coule par tous ses os;
Son cœur s'arrête; une tiéde sueur
A détrempé ses membres qui transissent;
Et son œil s'ouvre à la rouge lueur
Que sur le lit darde une étrange nue
Blanche à ses bords, brillans de la pâleur
D'un fer blanchi parmi la flamme aigue,
Tel rougit l'air le nuage sanguin
Sûr précurseur des tiphons du Tonquin.
La vapeur creuse approche, roule, & s'ouvre;
Son flanc hideux se replie & découvre.

(8) Un couple immonde habitant des tombeaux :
Spectre sanglant, l'un, couvert de lambeaux,
Entre ses mains tient sa tête tranchée ;
L'autre est livide, & courbe encor le dos
Sous cette pierre à son col attachée
Au jour coupable où dans le fond des eaux
La fit plonger un ordre abominable.
Me connois-tu? .... frémis, frere exécrable,
Dit d'une voix triste comme la mort
L'ombre sanglante.... il est un terme aux crimes : ..
Le meurtrier tombe après ses victimes.....
Mort égorgé, je t'annonce ton sort :
Regarde-moi ... tu trembles... la nature
Ne te fit point trembler, quand tu tranchas
Ce col flétri dont tu vois la souillure ;
Ce sang glacé coula par toi, parjure...
Tu pâlis donc à voir tes attentats ! .....
Temps est, temps fut ... des plages du trépas
Je viens à toi, sûr & funebre augure ;
J'ai vu marquer ta place en nos climats :
Au grand Clovis, à l'époux de ma fille,
Tu vas payer le sang de sa famille :
Son cri, long-temps à l'Olympe adressé,

S'est fait entendre, & ton regne est passé.
D'un œil terni le Vampire livide
Fixe en parlant les yeux du parricide,
Et le sang noir dont il étoit collé,
Fumant alors, a de nouveau coulé.
La vision épouvantable, horrible,
Cesse & s'éclipse avec un bruit terrible.
Le tyran crie, & son corps renversé
Sur le lit tombe immobile & glacé.
De la rumeur telle étoit donc la cause.
Irier, un peuple, entrant tout à la fois
Rendent au Prince & la vie & la voix.
On l'interroge; il veut parler, mais n'ose
Aux yeux de tous découvrir sa frayeur:
Devant Irier seulement il l'expose.
De tout méchant le supplice est la peur.
Irier frémit en écoutant son maître;
Mais, dès long-temps instruit à tout paroître,
Avec un cœur de crainte déchiré
L'esclave adroit montre un front assuré.
Mais vainement il taxe d'imposture
L'œil de son Roi dans l'ombre épouvanté:
Cet œil a vu, la lueur étoit sûre,
Et l'objet vrai: trop de réalité
Accompagnoit ces fantômes funebres;
Ils n'étoient point fantastiques enfans

Des noirs penſers, des remords dévorans
D'un foible eſprit troublé dans les ténebres :
L'art des enfers & l'ordre d'Auberon
Ont concerté la livide viſion.

D'un œil devin ce Mage impénétrable
A pénétré dans les vœux de Clovis.

Sûr qu'aux deſirs du Prince formidable
Un Roi craintif ſe fût bientôt ſoumis,
Pour l'empêcher, d'abord aux deux amis
De l'eau revêché il dreſſa l'embuſcade :
Il crut par-là détourner l'ambaſſade.
Mais échouant dans ce complot pervers
Il eut recours au peuple des enfers ;
Il évoqua les deux terreux fantômes,
Ombres ou Rois des funebres royaumes,
Qu'il envoya préparer au refus
Un Roi toujours ſe décidant par crainte.
Mais, dans l'effroi dont il reçoit l'atteinte,
Une autre peur, rendant ſes vœux confus,
Peut à Clovis le rendre favorable ;
Et du François le courroux redoutable
Devoit au moins d'un ſonge menaçant
Faire oublier le malheur moins preſſant.

Le Mage donc, ſe rappelant la flamme
De Sigiſmond & l'orgueil de ſon ame,
Sentit combien le fils fier & fougueux

Auroit de poids sur un pere douteux.
Rendons, dit-il, *Sigismond* à son pere :
Il m'est caché ; mais il m'est nécessaire ;
Je l'ai trouvé : Roi des Francs, je te plains :
Pour me servir, pour nuire à tes desseins,
Avec mon cœur qui t'a juré la guerre
J'ai l'air & l'onde & le ciel & la terre :
D'un tel rival si tu romps les projets,
Je veux moi-même applaudir tes succès.
Ainsi parloit l'orgueil malin du Mage ;
Tel est l'espoir dont se repaît sa rage.
Mais des pervers les complots sont bornés ;
Et les méchans, de leur but détournés,
Servent souvent, dans leur fureur trompée,
Le flanc guéri que perce leur épée.
Ainsi, pour nuire au Monarque des Francs,
Quand d'Auberon le message intimide
Jusqu'en ses os le tyran fratricide,
C'est le salut de tes jours innocens,
Belle Princesse ; il te sauve d'Irier ;
Et la terreur qu'il donne au meurtrier
L'empêchera de tarir dans tes veines
Un sang fatal qui, s'il n'est point versé,
Pourra calmer ces ombres souterreines
Dont il se voit sans cesse menacé.
Mais d'Auberon, de ses sourdes pratiques

C'est trop parler : quittons les faits magiques ;
Nous y viendrons dans quelque chant voisin :
Car j'apprendrai quelle embûche funeste
Aux députés il tendit en chemin ;
Et comme quoi, par un courrier très-leste,
Il fit porter Sigismond un matin
Chez Gondebaud ; comme ce paladin
Vint fort à point ; ce qu'il dit, & le reste :
Même à présent je dirois tout cela ;
Mais, cher Lecteur, ce doux Viridomare,
Ce jeune amant d'une beauté si rare,
Vous souvient-il que je l'ai laissé là
Avec son guide au bord d'un lac tranquille ?
Or il convient, pour varier mon style,
De vous conter comme il se démêla
D'un pas glissant où le pied lui trembla ;
Comme trouvant une amoureuse aubeine,
Comme, d'amour requis par une Reine,
Ce beau guerrier bravement recula.
Mais avant tout je vais reprendre haleine :
Je sens ma main qui me dit halte-là.

Fin du Chant septieme.

REMARQUES.

(1) *D'un feu sanglant.* C'est la couleur que Virgile donne à la cuirasse divine de son héros. *Enéid. liv. VIII.*

Ebloui de l'éclat du don de la Déesse,
Il (Enée) ne pour s'en lasser : tout fixe ses regards ;
Il admire, & ses mains tournent de toutes parts
Le terrible cimier dont la flamme s'élance,
Le mortel glaive, l'or de la cuirasse immense,
De couleur de sang : tel un nuage azuré
Luit au loin, quand de feux le soleil l'a doré.

(2) *Et le front enfantin.* Cette expression est une imitation d'un tour familier à Homere : *c'est la puissance sacrée d'Alcinoüs.*

(3) *Et c'est vers lui.* On reconnoît encore une expression d'Homere : elle est tirée du discours de Diomede à Glaucus. *Iliad. liv. VI.* Diomede, qui voit Glaucus s'avancer avec confiance, lui dit :

Qu'es-tu, le plus hardi des mortels ? Je te vois
Dans les champs de l'honneur pour la premiere fois ;
Et plus que tes guerriers tu montres d'assurance ;
Plus valeureux qu'eux tous, tu n'as pas fui ma lance :
Mais des infortunés les fils viennent à moi :
Si c'est quelqu'un des dieux que je dois voir en toi,

Contre les immortels le combat m'épouvante ;
Car &c.

Homere ici encourt le reproche que lui a fait le traducteur qui gâta l'Iliade ; c'est-a-dire qu'il coupe ce discours orgueilleux & militaire par une tirade qui prouve que sa science & sa verve l'emportoient sur le jugement. Il fait une assez longue énumération de ceux qui s'étoient attiré le malheur de la haine des dieux par l'orgueil de les avoir combattus, & il tranche son discours par ces vers :

Mais si, mortel, tu vis des fruits nés ici-bas,
Approche, viens hâter l'heure de ton trépas.

(4) *Le Catte enceint.* Il est naturel de penser que je fais ici le dénombrement des peuples habitans la France germanique, c'est-à-dire cette portion de pays qui s'étendoit depuis l'embouchure du Rhin jusqu'au Necre : mais comme je ne sais pas quelle partie de l'ancien domaine des Francs avoit conservé Clovis en s'établissant dans les Gaules, ou si même sa nouvelle conquête, ou son nouvel établissement, comme on voudra, ne lui firent point oublier *l'ancienne France*, je ne veux dire autre chose, sinon que les sujets de Clovis originairement Bructeres, Tencteres, Cauches, Camaves, Cattes, quelque pays qu'alors ils habitassent, défilerent devant lui. Mais à quel propos ce fastidieux & obscur catalogue ? Depuis l'Iliade jusqu'à l'Alaric, la

conduite de tous les Poëtes justifie la mienne. Ces morceaux ne sont ni absolument essentiels, ni fort amusans (cependant que les revues du Tasse sont de grands morceaux de poésie !) ; mais ce sont pieces devenues nécessaires par l'usage. Quant aux Saxons, ils n'étoient pas peuples francs ; mais leurs isles confinoient à la France germanique, & ces barbares vivoient en bonne intelligence. Voyez le savant Abbé Dubos, au chapitre des Saxons, dans son histoire critique de l'établissement de la Monarchie françoise. Ce sont chez moi des aventuriers qui cherchent fortune, & qui me fournissent un tableau pris dans Sidonius Appollinaris, & poétique, je pense.

(5) *Au Tenctere.* J'ai versifié Tacite dans sa Germanie.

(6) *En cet état.* Ceci est une imitation d'un passage de Claudien dans la satyre contre l'eunuque Eutrope : l'application fait du tort à l'original que voici.

Rien n'égale en rigueur la bassesse élevée ;
Comme elle craint toujours, sans cesse elle punit ;
Pour prouver son pouvoir, sur tous elle sévit :
Et le plus cruel tigre est une ame asservie,
Contre la liberté déchaînant sa furie.

(7) *L'oiseau prône-nouvelles.* Virgile est ici un peu travesti.

(8) *Un couple immonde.* Si ce n'étoit pas là sans contredit la plus ingénieuse invention

du Poëme que je rajeunis, je me serois fait un scrupule d'employer une machine si rebattue. Cependant il y a tant de manieres de peindre le même sujet, & celui-ci est de nature à frapper tellement l'imagination, qu'on peut multiplier, je crois, les tableaux de ce genre, sans courir le risque évident d'ennuyer. Je vais peut-être lasser bien des Lecteurs, mais j'ai cru faire plaisir à quelques-uns en leur mettant sous les yeux plusieurs pieces de ce genre sorties de mains habiles, médiocres & mauvaises. Homere vient à la tête. Il fait apparoître l'ame de Patrocle dans le vingt-troisieme livre de l'Iliade, en ces termes à peu près.

Tous (les Grecs) sous leurs pavillons vont chercher le repos;
Mais Achille étendu, parmi le bruit des flots,
Entre ses mirmidons, gémit sur le rivage,
Dans ces lieux découverts où l'eau mouille la plage.
Quand un sommeil heureux, & charme des soucis
Détend de son beau corps les nerfs appesantis
A poursuivre d'Hector la course fugitive,
Du malheureux Patrocle alors le spectre arrive;
Tel que lui-même, ayant ses yeux fiers, son maintien,
Sa stature, sa voix, l'habit pareil au sien.
Il s'arrête à sa tête... Il parle: quoi, tranquille
Vous dormez, lui dit-il, vous m'oubliez, Achille!
Un mort, ami cruel, est négligé par toi!
Pour que j'entre aux enfers, d'un cercueil couvre-moi;
Les fantômes des morts, m'écartant du rivage,

Sur le fleuve fatal me ferment tout passage ;
J'erre autour des cent huis de l'immense séjour :
Tends la main, que je pleure : il n'est plus de retour
Pour moi, dès que mon corps sera réduit en cendre &c.

Ce passage a été ainsi imité par M. de la Motte.

A peine le sommeil a fermé sa paupiere,
De l'ami qu'il déplore il voit l'ombre guerriere :
C'est Patrocle, c'est lui, c'est sa taille, sa voix,
Ce sont ces traits qu'Achille admira tant de fois.
Ce fantôme si cher de son ami s'approche,
Et d'une voix funebre il lui fait ce reproche :
Tu dors, cruel Achille ; où donc est la pitié !
Aurois-je, avec le jour, perdu ton amitié ?
Eh pourquoi si long-temps souffres-tu que mes mânes
Par les dieux des enfers soient traités en profanes ;
Que, toujours repoussé du farouche Charon,
J'endure un long exil aux bords de l'Acheron ?
Tu me fais refuser, dans les royaumes sombres,
Jusqu'à ce froid bonheur réservé pour les ombres ;
Car plus de ces plaisirs échappés sans retour &c.

Ces vers-là valent mieux que les miens ; mais le ton lugubre & simple d'Homere y est moins bien conservé. C'est à peu près sur ce même ton que Morphée apparoît sous la figure de Ceix dans Ovide, *Métamor. liv. II.* Le dieu du sommeil envoie Morphée à Alcione, ce singe habile à imiter les traits, la voix, & la figure de tout mortel : il arrive,

Il a pris de Ceix le visage & le port :
Livide, sans habits, pâle, affreux, tel qu'un mort,
Près du lit d'Alcione il s'arrête... l'eau coule
De ses cheveux chargés, & sur sa barbe roule :
Se penchant sur le lit, laissant tomber ses pleurs ;
  Reconnois-tu Ceix ? ... vois, dit-il, tes malheurs :
Si la mort m'a changé, contemple ce visage,
Vois-moi, de ton époux tu vas trouver l'image :
Vainement Alcione a fait des vœux pour nous ;
Je suis mort : perds l'espoir, n'attends plus ton époux,
L'Auster, me surprenant au milieu de l'Egée,
A fait ouvrir ma nef, sous les flots l'a plongée :
Quand ma bouche appeloit un nom si cher en vain,
Les vagues l'ont remplie... un auteur incertain,
Une vaine rumeur ne vient point t'en instruire ;
Et, victime des flots, c'est moi qui viens le dire :
Leve-toi, pleure-moi, prends les voiles du deuil ;
Ne me mets point sans pleurs dans la nuit du cer-
    cueil &c.

Ces deux premiers tableaux ont plus d'attendrissant que de terrible, on est plus prêt à gémir qu'à frémir en les voyant ; mais en voici un qui vise à effrayer : il est tiré du second livre de la Thébaïde. Ce qui sur-tout diminue la terreur que Stace a voulu y mettre, c'est qu'il est placé à côté de la description d'une nuit de réjouissance. Le contraste d'une nuit de plaisirs & de l'apparition d'un spectre lui a peut-être paru propre à opérer un violent effet ; mais ces situations trop vives réus-

ſiſſent rarement. Nous connoiſſons au théatre deux reconnoiſſances d'Electre avec Oreſte : ce n'eſt pas celle où Electre reconnoît ſon frere l'inſtant après qu'elle a voulu le poignarder, qui nous attendrit fortement. Voici le ſujet de la peinture. Jupiter veut que Laïus aille détourner Eteocle du deſſein de rendre le ſceptre à ſon frere. Mercure eſt envoyé aux enfers : il prend le vieillard : il arrive dans la nuit où l'on célébroit l'événement de Bacchus enfermé dans la cuiſſe de Jupiter. Ce n'avoit été que feſtins dans Thebes.

Telle étoit cette nuit, quand, parmi le ſilence,
Mercure arrive au lit où brillant d'opulence
Le Roi Thébain fouloit les richeſſes d'Aſſur.
Qu'aux regards des mortels leur deſtin eſt obſcur!
Ce Roi las du feſtin dans le ſommeil ſe plonge.
Craignant de lui ſembler le vain objet d'un ſonge,
Le vieillard ſuit ſon ordre ; il prend du vieux devin,
Du ſombre Tireſias l'air & l'habit divin ;
Il garde & ſes cheveux & ſa barbe chenue
Et ſa propre pâleur ; mais d'olive tiſſue
Une fauſſe thiare, & le ſacré bandeau
Preſſerent ſon front chauve. Il l'atteint d'un rameau,
Et paroît prononcer cet oracle ſévere.
Tu dors profondément, tranquille ſur ton frére!
Quel temps pour le ſommeil, inſenſé &c !
Il dit, & s'éloignant (le jour ſous ſes chevaux
Faiſoit pâlir les cieux) il quitte ſes bandeaux.
Pour Laïus, il s'avoue à ſon fils qu'il effraie :

Sur

Sur son lit il se penche, &, découvrant sa plaie,
Des bouillons de son sang arrose son sommeil.

Ce tableau est noir, mais moins que le suivant tiré d'un Poëme latin, dont Constantin est le héros, & l'Auteur un Jésuite nommé *Donatus*. Ce Poëme, romanesque dans ses imaginations, dénué de vrais caracteres, & ronflant dans son style, mérite son obscurité; mais ce morceau est assez poétique. L'Auteur suppose dans son premier livre qu'un jeune Porsenne, descendu des Rois Toscans, fait la ronde dans Vérone alors assiégée par Constantin. Il est nuit.

Une soudaine horreur saisit son cœur glacé,
La voix meurt sur sa lévre, & son front s'est dressé;
Son œil cherche en roulant l'objet dont il frissonne:
Tandis qu'il le promene & de sa peur s'étonne,
On se plaint; il entend un son de voix nouveau:
Tel qu'on trouve arrangés les os dans un tombeau,
Un difforme cadavre en s'approchant visible
Frappe l'air de ses pas, & perce l'ombre horrible;
Sa peau s'est consommée & ses flancs ne sont plus;
Sur ses arides os les nerfs sont disparus;
A l'épine du dos tiennent des côtes vuides,
Et sa face sans yeux n'a que des dents livides;
Sa joue est dévorée & ses lévres encor:
Il a sur son front chauve une couronne d'or;
Teint en pourpre de Tyr un long manteau l'habille;
Dans sa main est un sceptre, au bout une croix brille;
Et ses rubis & l'or éclatent dans la nuit.

Le spectre s'arrêta : déja tremblant, il fuit,
Plein d'horreur & pareil &c.

Il manque de la précision à ce morceau passable d'ailleurs, pour qui peut s'accommoder de l'idée d'un squelette ambulant. Je ne citerai point l'apparition de Ferragus dans l'Arioste ; elle n'est pas d'un assez grand effet : mais le Tasse en a une dans le huitieme de la Jerusalem, trop semblable à la mienne pour que je l'omette. La voici. Je versifie la traduction ; il ne m'est pas permis de lire l'original. Le Tasse commence par le caractere d'Argillan, caractere bien frappé, & acteur excellent pour la situation. Tout dort, lui seul résiste au sommeil.

Il s'endormit enfin, l'aube naissante à peine,
Mais non du doux sommeil que sa présence amene ;
D'empoisonnés pavots ayant chargé ses yeux,
La discorde, en calmant ses sens vifs & fougueux,
Augmente les transports de son ame bouillante.
Dès qu'il eut fermé l'œil, ce monstre se présente
Sous un terrible aspect qu'il reconnoît soudain :
Il voit un guerrier fier, haut de taille, la main
Manquant à son bras droit, & la tête coupée :
A soutenir ce chef la main gauche occupée,
Pour qu'il fût reconnu des regards d'Argillan,
En a tourné vers lui le visage sanglant.
Fuis, mon cher ami, fuis, lui dit l'ombre trompeuse ;
Sors d'un camp traître où regne une injustice affreuse ;
Pars, fuis un Général lâche, inique & cruel ;

Le tyran, de mes jours l'assassin criminel,
Veut de tous mes amis la mort & la prépare;
Fuir est le seul secours contre un russe barbare :
Mais non, brave Argillan, demeure & venge-moi;
Lave un si noir complot dans le sang de Godfroi.

Je ne parlerai point de l'apparition de Saül dans les *trophées* le jour de la seconde semaine du Seigneur Sallufte : il l'a traitée d'une maniere qui ne laisse aucune comparaison entre elle & les pieces précédentes. Je ne veux point citer non plus celle de Saladin & des autres Sultans de l'Egypte dans le livre du S. Louis : quoiqu'il y ait d'assez bons traits dans ce passage, il n'a pas assez de rapport avec ceux que j'ai cités. Mais la Pucelle en a une que je ne puis passer sous silence. Avec quelques changemens dans le style, & peu considérables, je ne sais si on n'en feroit pas un tableau d'un grand mérite ; car, telle qu'est cette peinture, il est difficile de se défendre de l'horreur qu'elle respire. Philippe de Bourgogne, le fils de ce Jean qui assassina Louis d'Orléans, & qui fut lui-même assassiné par Duchâtel, voit arriver le jour marqué par le meurtre de son pere : il va payer le tribut de larmes qu'il doit à la tombe paternelle.

Il va d'un pas douteux à l'antique chapelle
Qui garde du vieux Duc la dépouille mortelle,
Passe en la noire cave hôtesse du cercueil,
Et frémit à l'aspect de son lugubre deuil :

De vingt flambeaux noircis la fumeuse lumiere
Sur vingt chandeliers noirs environne la biere ;
Un grand drap noir le cache, & par-tout abaissé
A d'une blanche croix son milieu traversé ;
Le marbre qui la porte est de couleur obscure ;
Obscurs sont les piliers qui forment sa clôture ;
Et les bras qui par-tout sortent du sombre mur,
Ainsi que les piliers, sont de métal obscur.
L'horreur, comme en son antre, en cette grotte habite,
Et les cœurs les plus gais à la tristesse invite.
Philippe, dès le seuil, avant que d'y passer,
Sent de la tête aux pieds tous ses membres glacer.
Rempli d'un plus grand trouble, il entre en la caverne,
Au terrible sépulchre à l'abord se prosterne,
Et par cent vœux ardens pour les malheureux os
Demande à l'Eternel la paix & le repos.
Mais .... (ô surprise étrange !) au fort de sa priere
Il voit fendre le drap.... il voit fendre la biere,
Et, par un lent effort, de son pere meurtri
Il voit lever tout droit le corps sec & flétri :
Du tranchant coutelas qui le ravit au monde
Il porte & montre encor la blessure profonde,
Et d'un livide sang autour d'elle caillé
A le front spacieux affreusement souillé &c.

Voilà le style de cette Pucelle tant dénigrée par cet endroit ; assurément il est vicieux ; mais il n'est pas la cause de la chûte de ce Poëme que Boileau n'a jamais attaqué que par-là. C'est un plan ; c'est de l'imagination qui manque à la Pucelle. Chapelain a le colo-

ris sombre ; mais il peint, & avec une grande vérité. On peut dire qu'il brille quelquefois dans ses comparaisons. Il a des traits d'un très-grand sens, & beaucoup plus qu'on ne croit : & Chapelain n'est pas lisible ; c'est que son Poëme est une mauvaise histoire : point d'action principale, point d'aventures ; c'est que ce Poëme péche bien plus par le fond que par l'expression. Voici enfin l'apparition de mon Poëme, telle qu'elle est dans mon devancier.

La nuit au doux sommeil invitoit tous les yeux,
Couvrant d'une ombre épaisse & la terre & les cieux.
Gondebaud en son lit, d'une ame inquiétée,
Rouloit mille pensers dans sa tête agitée,
Et, voulant du Roi franc amuser les desirs,
De ses poumons pressés tiroit de longs soupirs,
Quand de sexe divers deux spectres s'avancerent :
Ses cheveux à l'instant d'horreur se hérisserent :
L'un have, sans couleur, & d'un sang noir trempé,
Des deux mains sur son tronc portoit son chef coupé ;
L'autre est bleue & livide, & sa tête penchée
Porte une lourde pierre à son col attachée.
Vois, dit l'un, tes beaux faits, exécrable bourreau ;
De tes fieres fureurs vois l'horrible tableau ;
Parricide inhumain, vois ton frere & ta femme
Dont ta rage éteignit & la vie & la flamme ;
Mais sache que mon sang est prêt à nous venger,
Par l'indomptable bras d'un époux étranger ;
Cependant, pour punir ta cruauté barbare,
Que jamais la terreur de toi ne se sépare !

Sa bouche alors lança deux infames serpens
Qui déjà, sur son lit & par son sein rampans,
Le mordent [illegible] déja le percent jusqu'à l'ame :
Il se trouble, il s'effraie, il frémit, il se pâme ;
Mais &c.

Comme je suppose qu'on sait la Henriade par cœur, je ne cite point l'apparition de Guise à Clément.



CHANT VIII.

ARGUMENT.

Le beau guerrier, moins charmant que fidele,
Sans l'offenser éconduit une belle.
Les députés sont guidés par la faim
Chez dame Alix, dont on fait la peinture.
Grand chamaillis & burlesque aventure.
De l'enchanteur colere & noir dessein.

Il faut le dire : en vérité nous sommes
Bien effrontés, bien turcs, nous autres hommes.
S'il est un sexe inconstant, libertin,
Sans frein, sans mœurs, las, c'est le masculin !
Et de ce sexe écoutez le langage :
L'un le séduit, sans l'autre il seroit sage !
Hommes de fer, soyez moins impudens ;

Ne dites plus : toute femme eſt fragile :
Ah, leur vertu, malgré vos traits mordans,
Eſt de métal, & la vôtre d'argile !
S'il s'agiſſoit d'introduire la loi
Qui s'obſervoit dans cette iſle équitable
Où débarqua le Chevalier aimable,
Qui la craindroit ; hommes, répondez-moi.
 Viridomare & ſon auguſte guide,
Ayant franchi l'étang calme & limpide,
De leur eſquif deſcendirent tous deux
Sur un gazon, tapis miraculeux,
Offrant aux pieds, avec un frais humide,
Le plus beau verd ; mille fleurs argentées,
Des boutons d'or, des bleux, des orangés,
Ceux-ci levant leurs têtes tachetées,
Ceux-là rempans, tous ſi bien mélangés,
Que c'étoit bien la plus brillante choſe
Qu'on puiſſe peindre en vers ainſi qu'en proſe.
 Avançoit-on, c'étoit ſous des palmiers,
Des cédres purs, d'odorans citronniers ;
C'étoit deſſous d'aromatiques voûtes
De doux jaſmins, de myrte & de lauriers ;
C'étoit parmi de gracieuſes routes,
Dans des forêts de lis & de roſiers.
 Viridomare admirant en ſilence
Cette contrée auſſi belle que lui,

Comme feroient d'autres en tel cas, pense,
Qu'en si beaux lieux on méconnoît l'ennui.
De cette erreur son conducteur le tire,
En lui disant : ce que ton œil admire
N'est point encor tout ce qu'un sol heureux,
Riche en beautés, a de plus merveilleux ;
Et je suis sûr que de notre contrée
Peu de mortels envieroient les douceurs,
S'ils en savoient la coutume sacrée.
Dans ces beaux lieux qu'il est d'affreux malheurs !
Ecoute-moi, crois un peu moins ta vue,
Et juge mieux de cette isle inconnue.
L'eau qui l'entoure est un étang profond,
Océan mort, pour nous seul navigable.
Sur ce côteau vois-tu cet arbre long,
Portant aux cieux sa cime variable ?
Il est léger jusqu'à l'inexprimable ;
Sa feuille mince, en tombant jouet de l'air,
N'en descend point, mais y nage & s'y perd ;
Et plusieurs fois, par un gros temps rompue,
Sa cime roule & fuit avec la nue :
La pierre enfin qui flotte sur la mer
Comme l'écume, est, à l'égard des marbres,
De plus de poids que cet arbre léger
N'en porteroit auprès des autres arbres :

C'est le seul bois que cette eau peut souffrir;
Et tu verrois, sous toute autre nacelle
Que ce bateau, son sein chargé s'ouvrir.
Loin des humains, dans une isle si belle,
Un peuple entier vit sous de simples loix.
Il en est une, & qui m'est bien cruelle,
Que je conviens être très-naturelle,
Qui chez nous seuls regne pourtant, je crois.
C'est pour remplir cette loi formidable,
Qu'à mon malheur je te guide en ces lieux:
Ah connois-les, connois l'Isle équitable.
On tient ici de nos premiers aïeux
Qu'il fut un temps où, par un droit sévere,
Femme ayant fait ce qu'elle n'eût dû faire
Dans un bûcher expioit son forfait;
Tandis que, libre, & sans crainte infidelle,
Chaque mari pût commettre à souhait
Ce qui rendoit sa femme criminelle.
Mais on cassa cette loi si cruelle,
Par la raison que tu vas écouter.
L'époux ingrat d'une femme très-belle,
Qui par humeur vint à s'en dégoûter,
L'outragea tant, que cette femme aimable
Prit le dessein de faire anéantir
L'injuste code, aux uns si favorable,
Et sans raison aux autres implacable.

D'un habit d'homme elle fit revêtir
Certaine fille un peu brune & hardie,
Intelligente, & sur-tout son amie :
Puis toutes deux reglerent leur complot
Si bien, si mal, que le mari colere,
Par cet amant, qui ne le pouvoit guere,
Crut, un beau jour, se voir pourvu du lot
Qu'en s'avouant digne d'un tel salaire
Epoux ingrat n'aime point d'ordinaire.
Aussi voilà celui-ci furieux,
Qui, non moins sot, ébruite son affaire.
Sa femme avoue un arrêt odieux,
Aveuglément se voue au sacrifice.
Elle marchoit au bûcher préparé
Parmi les flots d'un long peuple serré
Craignant de voir & hâtant son supplice.
Avant ma mort qu'on cherche mon complice,
Dit-elle alors, & mon accusateur.
Son époux vint, comme l'amant trompeur.
Est-ce bien là, dit-elle, époux févere,
L'objet fatal de ma flamme adultere ?
Il en convint. Eh bien, peuple, écoutez,
Et prononcez : étois-je criminelle ?
Injustes feux, vous ai-je mérités ?
Cet homme est fille, & je le suis moins qu'elle.

A ce discours, on s'étonne, on s'émeut ;
On reconnoît pour un fait véritable
Ce qui parut d'abord absurde fable :
L'époux confus veut parler, & ne peut.
Chacun surpris s'attend à voir éclore
Quelqu'incident piquant, quoiqu'il l'ignore ;
On s'interroge, on s'éclaircit fort mal ;
L'air est frappé d'un bourdon général.

Pour arrêter les clameurs de la presse,
De son beau bras lui donnant un signal ;
La jeune épouse à tout ce peuple adresse
Ce discours fier que rend démonstratif
De l'orateur l'œil séducteur & vif ;
Le vermillon de sa joue animée,
Et les doux sons d'une bouche formée
Pour être crue en parlant de travers :

Ainsi, dit-elle, en déployant ses fers,
L'aveugle arrêt, né d'une loi sauvage,
Me condamnoit au dernier des tourmens....
O peuple, écoute, & connois mon outrage.
Qui poursuivoit mes destins innocens ?
C'est un époux dédaigneux & volage,
Dont chaque jour est taché du forfait
Qu'il m'imputa, que j'ignore en effet.
Pour quelle cause étois-je condamnée ?
Juges de sang !... eh vous commettez tous

Ce que du feu vous punissez en nous !
Le terme manque à ma bouche indignée.
O tyrannie, ô contradiction !
Il faut donc voir une même action
Crime dans l'un, bagatelle dans l'autre !
Quoi, notre droit est séparé du vôtre !
Vous faites donc les crimes & les loix ;
Et la vertu se regle sur vos voix !
Quelle indulgence ira jusqu'à le croire ?
Sexe imbécille au plus fort asservi ;
Vois ton état : tout pouvoir t'est ravi ;
De t'enchaîner on se fait une gloire :
Mon aventure est demain ton histoire.
Réveille-toi ; pourquoi craindre & ramper ?
L'empire affreux que tu vois usurper,
Il est en toi, si tu veux, de l'abattre :
Cet homme dur, qui te maîtrise en Roi ;
Tombe à tes pieds, si tu veux le combattre.
Cet orgueilleux peut-il vivre sans toi,
Toi son bonheur, sa meilleure partie ?
Des plus beaux dons il est en vain doté ;
Tu les as tous, possédant la beauté.
Puisque l'ingrat peut t'arracher la vie,
Fuis de ses bras, & le laisse à l'ennui :
Il meurt sans toi ; tu vivras bien sans lui.
Décidez-vous, ô mes cheres compagnes ;

Loin de la ville, au milieu des campagnes :
Suivez mes pas ; fuyons d'affreux époux
Dont il nous faut craindre d'aussi noirs coups ;
Vous les verrez bientôt, par cent souplesses
(Car à tromper ils sont si dressés tous !)
Par des pleurs feints, de soumises caresses,
Nous conjurer de rentrer avec eux :
Défiez-vous de leurs frêles promesses ;
Tous leurs sermens sont des mots dangereux ;
Liens pour nous, pour eux frivoles jeux :
Ne consentons à rentrer chez les traîtres,
Qu'en abrogeant la loi qui les rend maîtres.
Pour votre bien j'ai subi ce danger ;
Dans tous vos droits j'ai voulu vous remettre :
Vous y rentrez, j'ose vous le promettre,
Si près de moi vous voulez vous ranger.

Ce qu'à ces mots on vit soudain produire
Est un effet que je ne puis décrire.
Chaque mari voit sa femme le fuir,
Et chaque amant qui paroît un perfide
Arrête en vain sa maîtresse timide ;
Soupirs, sermens, on ne veut plus rien ouir.
Epoux, amans, confus, la bouche ouverte,
Sont restés seuls dans leur ville déserte,
Se regardant, étourdis de leur perte,
D'ennui déja le front tout rétréci,

Et se disant : que deviendra ceci ?
Un temps se passe ; on va trouver les femmes :
Mais pas perdus, on endurcit leurs ames.
Que te dirai-je ? Il fallut composer.
Elles étoient, & n'ignoroient pas être
Dans un état à pouvoir tout oser :
Aux bons maris leur paix le fit connoître.
De cette paix le prélude attendu
Fut d'abroger la coutume odieuse.
Mais c'étoit peu. Comment eût-on prévu ?
Qu'on signeroit la loi disgracieuse
Que d'accepter il fut enfin conclu !...
Sans quoi la paix eût semblé captieuse.
Tout époux donc, coupable au premier chef,
Pour réparer son conjugal grief,
Fut condamné par cette loi honteuse
A procurer à sa femme un amant
Jeune, bienfait, selon son sentiment,
Pour recevoir de sa main, sans usure,
Mais à complette & loyale mesure,
Ce qu'à sa femme il eût prêté. La loi
M'assujétit, moi qu'on connoît pour Roi.
Cette loi dure, & que je devois craindre,
Malgré ma peur, n'a rien pu sur ma foi ;

Et c'eſt enfin pour remplir cette loi
Qu'à te chercher je me ſuis vu contraindre:
Connois mon ſort, ou mon crime; & plains-moi.

De ces beaux lieux, comme j'ai dû te dire,
Maître abſolu je poſſede l'empire;
Mais il vaut moins que la jeune beauté
Qui près de moi s'éleve ſur mon trône:
Tu vas ſentir, en voyant ſa perſonne,
Que ſon portrait ne peut être flatté.
Ciel!... & j'ai pu, volage inexcuſable,
Deux fois me rendre envers elle coupable!
Malgré la loi du rigoureux traité,
Cet accident nous eſt très-ordinaire;
Soit le malheur, ſoit notre caractere,
Ou ſoit enfin une néceſſité:
Car, comme ici conſtamment chaque mere
Donne trois fois ſon ſexe à chaque pere,
Et le nôtre une, il reſte quantité
De minois vifs, de deſœuvrés viſages,
N'ayant d'emploi qu'autour des cœurs volages.
Un homme eſt homme, & non tigre ou rocher;
Il a des yeux, un cœur tendre au toucher;
La loi s'oublie, & la tête eſt ſéduite.

Voilà mon cas. Mon épouse à sa suite
Avoit Opis : laquelle Opis un soir
Montoit sans bruit par un escalier noir
Qu'aussi sans bruit je descendois : je pense
Qu'il vient quelqu'un ... j'interroge ... silence :
Je cherche & touche ; on est muet toujours :
Mon examen prend un dangereux cours ;
Et pas le mot : le sort malin m'anime ;
Il prévoyoit la suite du faux pas :
Innocemment je descendis, hélas !
En remontant, ce fut avec un crime
Dont tu crois bien que je ne pleurois pas.
Mais, sort vengeur ! ... Quel profond embarras
Vint remplacer ma joie illégitime,
Quand, éclairée, & me disant J'AI VU,
La Reine s'offre à mon œil confondu !
Mes bras glacés de surprise tomberent ;
Prêt à nier, mes lévres refuserent,
Je restai pâle, atterré, muet, mort.
La Reine gaie eut pitié de mon sort.
Prince, dit-elle, une telle surprise
Est un peu triste, il n'en faut point mentir ;
Et mon visage, ou je me suis méprise,
Quoique souvent votre bouche le prise,

Ne vous fait pas un ſenſible plaiſir.
N'étiez-vous point moins ſérieux n'a guere?
Convenez-en, & qu'un homme d'eſprit,
Pris ſur le fait, n'eſt pas mal interdit.
D'un mari ſot ſi l'aſpect peut vous plaire,
Attendez-moi; je vous porte un miroir
Dans la minute, & vous allez vous voir.
Mais non; quittez ce front plat & ſévere:
Femme, je ſais maîtriſer ma colere,
Et vous n'aurez que la peur cette fois.
Mais ſoyez ſage, ou redoutez les loix.
Je reſpirai, ce que je n'oſois faire;
Je m'excuſai, ce que je fis très-mal:
Je mis en jeu les mots de coup fatal,
D'inſtant d'erreur, d'excuſable foibleſſe;
Bref je conclus mon accommodement,
En promettant la derniere ſageſſe.
Et je vivois en effet ſagement,
Lorſqu'avant-hier un funeſte moment
Me fit commettre une injure nouvelle.
Rêvant tout ſeul dans un de nos boſquets,
J'entends chanter; & la voix fut ſi belle,
Que, tout ému, je m'approchai tout près
Pour n'en rien perdre: il eût fallu fuir; mais
Le vouloir manque. Or la voix ſi touchante
Dans ſes chanſons ſe montroit mon amante,

Double raiſon pour fuir : je le diſois ;
Mais quelle tête à toute heure eſt prudente !
Je voulus voir à quels yeux je plaiſois :
C'étoit à Niſe, à la plus belle blonde
D'une contrée en beautés fort féconde.
Je me montrai.... Niſe rougit, pâlit,
Voulut me fuir : je rougis, je ſuis pâle,
Et la retiens : la rencontre fatale,
L'aveu ſurpris, le diable m'enhardit,
Je tombe encor, & m'encombre de même.
La Reine vient, me voit... recule & dit :
J'ai des bontés, mais non juſqu'à l'extrême ;
De vos ſermens voilà les beaux effets :
Retenez bien ceux qu'à mon tour je fais.
« Qu'impunément je ſois cent fois dupée,
Si, déja deux ayant été trompée,
Dans leur rigueur je n'uſe de mes droits ».
En vain, tremblant, je dis, pour ma défenſe,
Qu'on pardonnoit une ſeconde fois,
Pour mieux punir qui tomboit juſqu'à trois :
L'ingrate, hélas, par ſon moqueur ſilence,
Me fit trop voir qu'elle aimoit la vengeance.
Quand je priois, j'obtenois des mépris,
Et l'on payoit mes larmes par des ris.
Pourtant enfin, & comme faiſant grace ;

Elle me dit : pour sauver votre honneur ;
Voici, je pense, un moyen efficace :
Que l'on ignore ici votre malheur.
De ce pays le monde est très-railleur,
Très-médisant : si dans notre jeunesse
J'allois choisir quelque blondin coquet,
Avant deux jours le jaseur indiscret
Rendroit public un bonheur qui vous blesse.
Pour obvier à tout mauvais caquet,
Allez chercher quelque étranger aimable,
Jeune, bienfait, de bon air, tel qu'enfin
Vous présumiez qu'il me soit agréable :
Choisissez-bien le moment favorable
Pour le cacher à tout regard malin :
Arrangez-vous, mais je l'attends demain.
Je repliquai, priai ; ce fut en vain ;
Je n'obtins rien d'une ame inébranlable.
Présentement, conçois-tu, beau mortel,
Pour quel sujet ce malheureux t'amene ?
Etonnement n'a jamais été tel
Que fut celui du beau guerrier : à peine
Peut-il marcher ; non parce qu'il est nuit,
Et que son guide, à qui tout regard nuit,
A pris grand soin d'écarter la lumiere ;
Mais d'admirer il a tant de matiere,
Que d'un pas lent il suit qui le conduit.

Sans y penser, qu'il ouvre la paupiere
Sans rien fixer. Il arrive pourtant
Dans un sallon tout revêtu de nacre,
Où maint-cryſtal d'un feu doux, éclatant,
Fetoit un jour ſerein, vif, mais pas tant.
Le triſte Roi, blanc comme un ſimulacre,
Prend le jeune homme,& d'un pas chancelant
Le mene au pied d'un trône étincelant,
Elevé, riche, auguſte, dont l'opale
Et le ſapphir marquetoient les degrés.
Son noble dais, richeſſe orientale,
Fut un paon d'or, à la robe royale,
Où le béril des lapis azurés,
La chryſolithe & la topaze pâle
Formoient ces yeux que l'oiſeau fier étale
Lorſqu'il paroît de ſa beauté bouffi.
Tel fut celui que du Mogol en cendre
Vint enlever le moderne Alexandre,
Uſurpateur du ſceptre d'un Sophi.
A ce chef-d'œuvre, aſſez propre à ſurprendre,
Tout répondoit dans ces ſuperbes lieux.
Mais ſur le trône attachoit-on les yeux,
On dédaignoit dès-lors de les deſcendre
Sur mille objets rares & radieux;
Car ſur ce trône étoit une Princeſſe

D'un teint de rose & d'un port de déesse,
Soleil par qui tout éclat s'éclipsoit :
Aussi brillans, étoffes d'or, richesse
Vile à ses yeux, rien ne l'embellissoit
Que sa divine & riante jeunesse
Que revêtoit un voile transparent,
Gêne agréable à tout œil pénétrant.
Pour son pays fort décemment vêtue,
La Reine étoit pourtant un peu bien nue.
Le beau guerrier, doux, neuf & pudibond,
Appercevant cèrtain double objet rond,
Toujours mouvant sans sortir de sa place,
Baissa les yeux, & rougit avec grace :
Il en devint un peu plus séduisant,
Et fit du Prince alonger la grimace.
Sous le dais d'or du trône éblouissant,
Près de la Reine, une place étoit vuide,
Siége élevé de son très-humble époux :
Elle invita, de l'accent le plus doux,
Viridomare à la prendre : son guide
Lui fit de l'œil signe de l'accepter.
Alors la Reine, avec un ris perfide
Qui pleinement sut le déconcerter,
Dit au Roi sot : comptez-vous donc rester?
Je crois pourtant qu'en telle circonstance
Votre repos demande votre absence ;

Je vous promets, & vous pouvez compter,
Que je ferai la chose en conscience,
Sur l'équité mesurant ma vengeance:
Si vous restez dans le doute ou la peur
Que loin de vous je n'use de clémence,
Guérissez-vous de ce soupçon trompeur;
Je vais remplir la loi de tout mon cœur:
Car, je l'avoue, & je vous rends justice,
A votre choix il faut que j'applaudisse;
Je n'ai point vu d'objet plus enchanteur;
Deux yeux touchans, le port de la candeur,
Le coloris du bel âge en sa fleur,
De longs cheveux blonds comme je les aime,
La taille fine & d'une grace extrême;
Je n'aurois pas si bien choisi moi-même:
A votre goût que je vais faire honneur!
Et, pour la preuve, après quelque douceur,
Elle embrassa sans façon le jeune homme.

Oh, que ne puis-je ici vous peindre comme
L'affligé Roi, qui, du sort d'Actéon
Crut ce baiser l'injurieux présage,
But l'œil niais, prit sur son plat visage
Toute couleur, comme un caméléon!
D'une voix sourde, & d'une seche bouche,
En bégayant, il sut pourtant enfin
Articuler ce discours pas trop fin:

Ma belle épouse, épouse trop farouche,
D'un malheureux que le remords te touche:
Tu vas me voir, sans un mot de pitié,
Mort tout-à-fait, de mourant à moitié.
Je suis coupable, & de pardon peu digne;
Mais, s'il ne faut qu'une clémence insigne
Pour me sauver d'un malheur mérité,
J'attends ma grace encor de ta bonté;
Non pas entiere; il faut punir l'offense;
Mais tu le peux par toute autre vengeance
Pour toi plus douce & moins triste pour moi.
Tu vas penser que, de ton indulgence
Ayant besoin, je parle doux; mais crois
Que ton mari plus traitable que toi
Te feroit moins attendre sa clémence.
Ma belle Reine, écoute ton grand cœur:
La bonté d'ame est dans ton caractere;
Tu te contrains en suivant la rigueur:
Va, se venger est d'une ame ordinaire;
Un ame noble étouffe sa colere.

Mais, quoi qu'en dit l'intéressé plaideur,
Il supplioit un juge inexorable.

Un incident surprenant, peu croyable,
Du Roi plaintif termina l'embarras;
Un incident qui n'arriveroit pas,
S'il arrivoit qu'il m'échût telle aubeine.

Viridomare,

Viridomare, aux genoux de la Reine,
Lui prit la main, & sur ses yeux émus
Il attacha ses beaux yeux ingénus;
Puis, d'une voix à désarmer la haine,
Reine, dit-il, étonné justement
Des nouveautés que l'on me fait entendre,
J'en puis jurer, rien ne m'a pu surprendre
Plus que l'éclat de ce front si charmant:
En vous donnant un titre de mortelle,
Ma bouche hésite, & croit le premier rang
Trop vil pour vous que mon œil voit si belle:
Et, si jamais les erreurs de la nuit
Pouvoient former d'aussi brillans mensonges;
Je me croirois joué par un des songes
Qui font haïr le jour qui les détruit.
Mais que je puisse, insolent punissable,
Voir d'un autre œil cette tête adorable,
Que de celui dont un foible mortel
Verroit le front d'un habitant du ciel,
Est un orgueil dont je suis incapable.

A ce début l'aimable enfant joignit
Un beau discours, où, louant la clémence;
Où, de l'époux dissimulant l'offense,
Où sa douceur jeta tant d'éloquence,
Il fit si bien, qu'enfin il produisit
(Quoique à son but son air charmant nuisit,

Le même effet que vit l'esclave Rome,
Quand, à la voix de ce mortel plus qu'homme,
Son doux tyran se sentit arracher
Et ce courroux que rien n'eût dû toucher,
Et le pardon d'une tête ennemie
Avec justice accusée & haïe,
Et les papiers qu'abandonna sa main.
Tel du guerrier le geste souverain,
Le son vainqueur de sa bouche naïve,
Rendit la Reine au pardon moins rétive.
Mais se peut-il qu'un homme, & jeune encor,
Ait détourné sa main d'un tel trésor ?
Ce jeune homme aime : il a donc pu le faire.
Que ne peut point l'amour, l'amour sincere,
Dans un cœur pur ! Mais on l'ignore, hélas !
Viridomare, aux pieds d'une déesse,
Se sentiroit privé de sa maîtresse :
Ce qu'il chérit peut-être a moins d'appas ;
Mais en voit-il à ce qu'il n'aime pas !
Voilà pourquoi le guerrier jeune & sage
Remit la paix dans l'auguste ménage.
Elle se fit : le Roi promit beaucoup,
Et sa moitié le menaça de même.
L'aimable auteur du critique & grand coup,
Comme il convint, fêté jusqu'à l'extrême,

Fut reconduit par l'époux satisfait
Dans notre monde, où, tout compliment
[illegible],
Il le laissa, prenant l'amour pour guide,
Marcher rêveur, se plaignant d'Alpheïde.
Il étoit seul, & s'en applaudissoit :
Aussi voyant, tandis qu'il s'avançoit,
Venir vers lui deux guerriers pleins de joie,
De qui la rate en éclats se déploie,
Il se détourne ; & trouvant un bosquet
Paisible & sombre, il y dresse sa marche.
Comme je juge, à sa lente démarche,
Qu'il gémira dans ce réduit secret,
Que de gémir je n'ai la moindre envie,
Un autre peut lui faire compagnie.
Moi je me joins aux gaillards Chevaliers
Qui, tout poussant leurs vigoureux co[illegible]ers,
Rioient d'un air voisin de la folie.
Qui sont ces gens ? Ce sont les députés,
Lisois, Aurele : ils sont tout enchantés
D'être sortis d'une sote aventure
Où leur honneur, ainsi que leur figure,
Vient de courir un péril singulier.
Vous n'avez point eu le temps d'oublier
Qu'après l'effet du querelleur breuvage,
Et les avis du vieillard doux & sage,

Les députés cheminoient au hazard.
Comme ils marchoient, & qu'il se faisoit
tard,
Dans un champ triste, affreux, pierreux,
aride,
(1) Lisois crut voir une femme livide
Fouillant la terre, & de ses doigts aigus
Arrachant l'herbe & de viles racines.
Spectre couvert de haillons décousus,
Elle eut pour nez deux terreuses narines,
De longues dents, des cheveux hérissés,
La lévre pâle, & deux yeux enfoncés;
On ne lui voit que la place du ventre;
Une peau rude & collée à ses os
Qu'on peut compter; sa poitrine qui rentre
Paroît pendue à l'épine du dos;
Et, de maigreur, ses jointures énormes
Sont de gros nœuds sur des membres diffor-
mes.

Si j'avois vu fantôme aussi hideux,
Je me serois enfui d'un mille ou deux:
Le fier Lisois ne pensoit pas de même.
Il vint parler à ce squelette blême:
Mere, dit-il, que me cherchez-vous là?
Maître étourdi, je t'attends, & voilà
Ce que je cherche; & la maigre furie,

Ouvrant le bec, sur le héros souffla.
Soudain la faim, car c'étoit ma harpie,
Lui fit sentir son atteinte ennemie.
  Un feu piquant allume son gosier;
Son estomac est un cruel brasier
Que chaque instant rend plus insupportable;
Il songe, il pense à la plus riche table,
Et ne croit pas pouvoir s'y rassasier:
Le mal cuisant dont il sent les tranchées
Lui fait serrer ses entrailles séchées.
  Fiere du coup, la faim, à pas pressés,
Vole en Scythie, où ce fléau stérile
Regne, escorté par le froid immobile,
Sur des champs nus par les frimats gersés,
Dans un sol triste, en des antres glacés,
Ou sous ces toîts qu'habite l'indigence,
Greniers d'auteurs, ou bouge plus vilain
Où l'on vous vend des regrets pour du pain.
  Or le hazard, comme peut-être on pense,
Ne l'a point mise au-devant de Lisois:
C'est Auberon, ce sont ses noires loix
Qui là, vers lui, l'ont méchamment conduite,
Pour un dessein qu'on saura par la suite.
  Au bout du champ, que de ses doigts gratoit
Le spectre immonde, un château fort étoit,

Nommé châteaur de la dame cruelle,
Et bien nommé, vu la rude donzelle
Qui dans ce lieu, comme Reine, habitoit.
Le Négromant, en sa noire cervelle,
Avoit conçu le projet médité
De faire entrer les députés chez elle.
Or, pour juger de sa malignité,
Il faut connoître un peu cette femelle.
Pardonnez-moi ce portrait, quoique long.
Qui m'entendra, verra combien je passe
Légèrement sur un sujet fécond.
Je ne prendrai que la burlesque face
De mon objet qui peut fournir du moins
Autant d'affreux que de risibles coins.
La dame donc amoureuse, mais sage,
Du chaste hymen faisoit un grand usage,
Mais par malheur étoit veuve souvent;
Ce qui toujours n'étoit pas accident:
Car, qu'un mari lui choquât la prunelle,
Elle savoit de son lit le chasser,
Croyant avoir droit de le remplacer,
Et ce d'après une loi naturelle:
Puisque l'on prend un mari pour son bien;
Lorsqu'il déplaît, il gêne & n'est plus rien:
Comme au bonheur, en l'acceptant, on vise,
S'il ne fait pas atteindre au but cherché,

Tournoiant se rompt ; tel que mauvais mar-
chié
Est censé nul, quand on voit sa sotise.
Au joug d'hymen si l'on est attelé,
C'est bien raison qu'on y soit bête à corne ;
Puis, que l'hymen soit un joug appelé,
Au même joug laisse-t-on accouplé
Boeuf qui trop vif blesse un voisin trop mornet ?
Par le contrat on n'a pas sûrement
De s'ennuyer fait l'absurde serment :
Il est donc clair que, quand le cas arrive,
Contre son but on va directement ;
Et de vos noeuds l'intention primitive,
S'ils serrent trop, se remplit les rompant.
Madame Alix ainsi raisonnoit-elle,
Qui ne fut onc sociable ni belle,
Et fut tigresse en ses transports jaloux,
Toujours voulut tout le coeur d'un époux ;
Mot qui chez elle avoit un sens très-vaste.
Aimer sa femme, au gré d'Alix, étoit
N'éloigner d'elle un oeil soumis & chaste ;
Pour adorer ce que le sien dictoit.
La chere épouse aimoit l'obéissance ;
Mais obéir étoit bien épineux
Avec un chef d'âne ou mulet quinteux :
Dont la douceur aigrissoit l'insolence ;

Et qui payoit d'humeur la complaisance.
Telle Albion, aux bons Stuarts terrible,
Les punissant d'une vertu nuisible,
Suivit en sote, en esclave a chéri
Dans ses travers ce cocu de Henri.
Alix étoit féroce en sa vengeance;
Très-prompte à croire, & mériter l'offense;
Mais prétendoit se venger justement.
Décidez-donc si ses époux coupables
D'avoir cessé de l'aimer tendrément,
Vu ses humeurs, étoient bien condamnables.
Morne, envieuse, elle ouvroit chaque jour
Et le fermoit par mordre une voisine
Qu'elle enrageoit de voir gaie & badine
Se rire d'elle & vivre pour l'amour.
Ce jeune objet devenoit tour à tour
Tout pour Alix : c'étoit une matoise
Qui finement lui brassoit quelque noise;
Puis une folle au crâne écervelé
D'où le bon sens transsudoit, disoit-elle;
Comme eau qui fuit par un vase fêlé.
Mais le refrein de sa plainte éternelle
Fut d'assurer qu'à tout le genre humain,
A l'homme blanc comme au negre Africain,
Cette effrontée avoit dessein de plaire.
Elle avoit bien, elle, une autre chimere.

Elle entendoit à pêcher assez bien :
Un beau vivier entourant son domaine,
Elle inféroit, je ne vous outre rien,
Que les poissons la révéroient en Reine.
Ainsi, monté sur un pompeux vaisseau,
Avec la mer, en perdant un anneau,
Le Doge croit contracter mariage ;
Et cet hymen est du moins aussi sage.
Vous pensez bien que d'un pareil cerveau
Voir échapper de fortes balourdises,
N'étoit jamais cas rare ni nouveau :
Mais qu'elle fît les plus hautes sotises,
Ce n'étoit pas qu'elle fût sote, au moins ;
C'étoit l'effet des perpétuels soins
De sa voisine à l'aveugler savante,
Par le moyen d'une poudre éclatante.
Que Miss Alix eût laissé fuir son vin,
Manqué sa pêche, ou brûlé sa chemise ;
C'étoit la poudre. Au Jésuite fin,
Maint rabat blanc reproche ainsi sans fin
Tous les malheurs qu'il croit voir dans l'Eglise.
Autre travers : Alix croyoit bien dur
Qu'en son château tomboit l'air le plus pur,
Et qu'en vingt parts tout l'esprit de ce monde
Ayant été par le Ciel réparti

D'au moins dix-neuf son crâne étoit lotï.
De sot orgueil ma bête toute ronde,
Pour tout autre être en prenoit un mépris.
A s'attirer, en soufflets bien acquis,
La quantité que sur sa face vile
En recevoit une femme servile,
Pour divertir la mere Matuta,
Que dans le cœur de son mari facile
Une servante autrefois supplanta.

Dans ce mépris l'ame triste & vilaine
Ne comprit point la voisine beauté,
Pour lui vouer la plus stupide haine.
Vingt fois le jour, dans un coin écarté,
Elle eût grogné : que ta peau, double gueuse,
Dévergondée, infame, escamoteuse,
Serve à couvrir les portes de l'enfer;
Que tes chiens d'os, limés par lucifer,
Soient ses verrouils, & ton crâne sa taille:
Sur cent travers mon style benin passe,
Pour en venir au fait essentiel.

Pour châtiment de ses travers, le Ciel
L'avoit livrée à la plus noire bile,
Bile plaintive, inhumaine, indocile,
Que fomentoit un tracassier esprit
Sur elle ayant obtenu tout crédit;
Et cet esprit ce fut une pucelle
Libre en discours, intriguante femelle,

Brisant tout frein, &, quoique sans pudeur,
Pour bien des yeux objet fort séducteur :
Eleuthérie* étoit son nom flatteur.

Alix l'aimoit, mais en folle fieffée,
Pour son beau nom dont elle étoit coëffée ;
Car, sur tout point prenant ses chers avis,
Ses chers avis seuls n'étoient pas suivis ;
Et dans leurs pas ce couple inséparable
Ne se pouvoit quitter ni s'accorder.
Pour un hableur ne faut me regarder.
Avec soi-même Alix inconciliable
Eut un cerveau si propre à tous travers,
Qu'il sut chez lui loger les plus divers.
Tel plus d'un fol la nuit a peur du diable,
Et ne croit point qu'un Dieu fit l'Univers.

Du nom d'époux la compagne ennemie
Auroit voulu guérir sa bonne amie
De son penchant à s'en donner toujours ;
Mais chez Alix, malgré sa voix chérie,
L'humeur d'hymen ayant formé son cours,
La conseillere au moins prenoit à tâche
De bien brouiller la femme & le mari.
Sur ce mari tirant donc sans relâche,
Le cœur d'Alix d'humeur noire pétri,
Tout verd de fiel, étoit bientôt aigri.

* Liberté.

Ce n'étoit plus avec lui qu'incartades,
Vifs altercas, insultes & boutades :
Epilogué sur ses airs, dans ses pas,
Il étoit sûr, tout au moins, de déplaire :
Qu'il rît ; vraiment il n'avoit d'autre affaire,
Et ses soucis ne le maigrissoient pas :
Qu'il parût froid ; mais voyez quelle glace ;
Ne voilà pas une amusante face !
La chere amie, aimant à blasonner,
N'aimoit rien plus que de le chansonner.
Le beau du fait étoit que la femelle
A l'autre tête avoit l'art de prouver
Que mieux valoit avoir un œil à dire;
Que d'un mari n'oser tout haut médire.
N'étoit-ce pas joug à faire crever,
S'il lui falloit se taire ou l'approuver ?
Ne prend-on pas un mari pour s'en rire ?
Or qu'à la longue excédé le bon sire
Eut à l'abus tenté de rompre cours,
A deux moyens il put avoir recours.
L'un d'eux étoit, & le meilleur sans doute,
(Tout fol vous bat à moins qu'il ne redoute)
L'un d'eux étoit de me clorre le bec
D'Eleutherie en le frottant bien sec ;
L'autre étoit, comme elle fut gentille,
De s'en venger comme on fait d'une fille.

Mais dame Alix, jalouse avec excès,
Avec excès aimant sa confidente,
Que l'on tentât voie ou rude ou galante,
Tombant soudain dans de fougueux accès,
De son époux cruel juge & partie,
Suivant la loi par la folle établie,
Vous le faisoit chasser par ses valets
Avec un nez à qui manquoit un pouce.
Et c'étoit-là sa peine la plus douce :
Car de l'aimable & prudent Combadus,
De l'imprudent & l'odieux Sporus,
Plusieurs par elle avoient subi la perte :
C'étoit ainsi que n'a guere un époux
Etoit tombé de sa couche déserte.
Alix avoit, parmi divers bijoux,
Un bonnet plat à la cime pointue,
Fendue, & d'or richement revêtue.
Cet ornement lui déplut un matin.
Le sot bonnet : qu'il me choque la vue !
Mais qui peut voir un bonnet si vilain,
Dit-elle ! Allons, saute-moi la fenêtre.
Son époux sage, & trop benin peut-être,
Lui remontra qu'en jetant son bonnet,
Outre la perte, avec quelque sujet
Elle pourroit aux rieurs donner prise;
De ce bonnet qu'on l'avoit vue éprise...

Eprise ou non, il sautera. Nenni.
Si fait... oh non!... si mons mon cher mari.
Moi le garder!... & non mordi ferai-je;
Le couvre-chef par la fenêtre ira;
Et non lui seul, mais quiconque en rira;
Mais, s'il m'échauffe, un sot qui le protege;
Et sur cela dispute & noir courroux.
Dans cet instant de brume & de tempête,
Deux francs coquins, hypocrites & fous,
A qui la dame avoit livré sa tête,
Surent si bien aiguillonner leur bête,
Qu'elle sauta sur son maître trahi.
L'un des marauts, de massacres nourri,
Lui débitant sa doctrine cruelle
La convainquit qu'elle pouvoit voler,
Honnir, bannir, égorger, mutiler
Tout malheureux ne pensant point comme
elle.
L'autre gredin lui dit qu'il possédoit,
Par don du Ciel, une lumiere interne
Qui, sans faillir, dans ses pas le guidoit:
Ce gueux, changeant son sot crâne en lan-
terne,
Eut le pouvoir sur ma reine des fous
De la porter à tronquer son époux.
Ce dernier trait avoit à la donzelle

Valu le nom de la dame cruelle.
Elle offensée exigeoit par serment
De tout guerrier en son châtel venant
Qu'il s'en allât crier huit jours durant
Qu'avec justice & puissance pléniere
Elle avoit pu, sans être meurtriere,
Bistourifer son époux criminel.
Refusoit-on d'accepter ce cartel?
Malheur à qui n'eut un nez de figure
A supporter une bonne rognure;
Car du refus on s'en prenoit à lui.
Par cet affront vous concevez celui
Dont l'enchanteur crut flétrir le visage
Des députés du monarque amoureux.
Il concevoit, ce renégat de Mage,
Un tour divin, un plaisir savoureux,
A renvoyer deux Ambassadeurs graves
Un nez de moins sur leurs moustaches braves.
Tel l'Ammonite aux députés Hébreux
Fit à moitié, par une insulte sotte,
Dont il subit châtiment rigoureux,
Tondre la barbe & fendre la culotte.
C'étoit d'ailleurs du Souverain françois
Bien sûrement retarder les projets:
On ne va pas demander une Reine
A moins d'avoir un nez dans son entier.

Voilà pourquoi le mécréant sorcier
Dans l'aquatique & terrible domaine
Se résolut de faire entrer Lisois.
Pour l'y pousser, son infernale voix
Manda la faim dans l'infertile plaine ;
Et par la peste il fut très-bien servi.
Lisois, voyant l'auberge dangereuse,
La montre, y pique, & d'Aurele est suivi.
On leur ouvrit : mais leur figure heureuse
N'empêcha pas que par un brute instinct
(Instinct pareil à celui que l'on feint
Qu'avoient oiseaux d'un Grec grand capitaine)
Les gens du lieu ne les prissent en haine.
Un estafier, en rechignant, s'en vint
Pour les conduire au souper de la Reine.
Elle étoit grande & d'un robuste port ;
Blanche de peau, mais d'une blancheur plate ;
Avoit des traits, mais sots, mais d'automate ;
Statue en chair se courbant par ressort.
Les complimens, & Lisois en fut aise,
Furent succints. Tous trois prirent leur chaise :
Puis à grands tas sur une table on mit
Tronçons de bœuf, gibier en pyramide :
L'affamé Franc y porte un œil avide
Qui promettoit un durable appétit ;

Il tint très-bien ce que son œil promit.
Quand vingt lourds plats, dont sa main fit la ronde,
Eurent calmé son estomac gascon,
Madame Alix, tant soit peu rubiconde
Des feux puisés dans un large flacon,
Serrant les dents, sifflant sur un bref ton;
Dit: Chevaliers, on vous a dit peut-être
Que mes maris sautoient par la fenêtre:
Comme avec eux j'en use librement,
On en médit, mais sans nul fondement.
Je suis au fond tendre, encor qu'assez brusque;
Bien est-il vrai qu'une chose m'offusque,
Du même instant qu'elle leur agréera;
J'ai mes humeurs. Par exemple, il faudra
Que mon mari prenne pour secrétaire
Quelque sujet que je sais lui déplaire;
De sa dépense à fond il m'instruira;
Je reglerai sa table, & cætera.
Au demeurant je suis très-complaisante:
Mon respect même est tel pour mes époux,
Que tous mes gens les servent à genoux.
Ceci, Seigneurs, n'est pas que je me vante;
Mais j'ai voulu vous découvrir mon cœur,
Afin qu'instruits & sûrs de ma douceur,
Huit jours durant, vous présentiez la lance
A tout joûteur, pour en tirer l'aveu

« Que d'un époux, avec pleine puissance;
» Par la prison, par l'exil, par le feu,
» J'ai dû punir, & veux punir l'offense ».

A ce propos, pere d'un grand silence,
Des députés les quatre yeux ébahis
Vinrent fixer deux visages surpris.
Et puis Lisois replique enfin : madame,
Je suis, ma foi, mortifié dans l'ame
De ne pouvoir remplir ici vos vœux;
Mais le devoir nous enchaîne tous deux:
Une importante & très-pressante affaire
De vous servir nous ôte le pouvoir.
Je n'ai voulu citer que mon devoir,
Sans rechercher, pour ne pas vous déplaire,
Si d'un époux, tant grand semble son tort,
Le jugement est de votre ressort;
Si, le croyant doué d'un caractere
De dignité qu'on respecte à genoux,
Vous le pouvez citer pardevant vous;
Et s'il n'est pas un peu fort à comprendre
Que femme ait droit d'accuser un époux
Au tribunal de ses soupçons jaloux,
Qu'elle s'érige en juge sans l'entendre,
Et qu'elle-même ose l'exécuter.

God Dam, je vais t'apprendre à discuter
Des droits d'Alix, dit la dame bouillante;

Qui, se mordant sa lévre pâlissante,
Et reniant Dieu, le diable & les Saints,
Frappe du pied : signal auquel la salle
Brusquement s'ouvre à quatre grands coquins
Qui, portant chaîne & rasoir dans leurs
mains,
Viennent sauter, d'une fureur égale,
Sur le Lisois qui rugit en lion.
A cet aspect, Aurele devient pâle ;
Mais, sage encor dans son émotion,
Il a recours à sa plante divine.
Elle inspiroit, cette heureuse racine,
Dans tous les cas le parti le meilleur,
Et pour le suivre imprimoit la vigueur.
Instruit par elle, & fort de sa colere,
Aurele vit qu'il n'avoit rien à faire
Que de saisir un grand chandelier d'or,
Et d'en casser la tête à l'un des drôles.
D'un gros huilier il frappe un autre encor ;
Puis, à son fer donnant un triste essor,
Il fait voler la tête & les épaules
Aux deux restans. Mais ces sanglans exploits
D'autres combats n'étoient que le prélude.
Trente marauts, en guerriere attitude,
Aux cris d'Alix arrivent à la fois.
Rognez leurs nez, siffloit sa rauque voix,

Rognez : mais, Ciel, quel bras, quelle puiſ-
ſance
Pourroit atteindre au nez du grand Liſois ;
Libre pour lors, altéré de vengeance,
Le feu dans l'œil, le fer en main, ce fer
Brillant, mortel, tombant comme l'éclair ?
Ja ſous les coups fauteuils briſés gémiſſent,
De cris confus les corridors rugiſſent,
Et le château n'eſt bientôt qu'un enfer.
Comme l'on vit les tables renverſées,
Les vaſes d'or voler enſanglantés,
Meubles rompus, convives culbutés,
Parmi les cris de femmes diſperſées,
Dans ce feſtin où maint homme-cheval,
Ivre de vin & d'un amour brutal,
Voulut ravir de ſes pates profanes
A ſon époux la blonde Hippodamé ;
Ainſi voit-on, ſous le couple enflammé,
Sauter troncs, bras, jambes, mâchoires,
crânes,
Sur des monceaux de meubles fracaſſés :
Bouteilles, plats, cadavres entaſſés,
Le ſang, le vin, tout roule pêle-mêle,
Comme la neige, & la pluie & la grêle,
Qu'un vent coupant chaſſe avec le verglas,
Tombent par fois dans le temps des frimats.

Comme il fondoit une épaisse cohorte,
Qui se fouloit en criant à la porte,
Lisois avise un lustre radieux
Dont pend sur lui le poids prodigieux;
Sur un amas de débris qui vacillent,
Flacons, coussins, que ses pieds roidis pilent,
Lisois s'exhausse, &, sur ce sol tremblant
Athlete stable, il arrache la masse,
Et, tout couvert du crystal qu'il embrasse,
Il marche armé du roc étincelant
Que sur la foule il lance en reculant.
Le lustre tinte, & roule, & tombe, & brise
Sous ses éclats (dont le prisme divise
En leurs couleurs les rayons lumineux)
Des gens d'Alix le troupeau malheureux,
Roué, percé par la foudre nouvelle,
Et si surpris, que, menacé du heurt,
Plus d'un ne sait s'il rêve quand il meurt.

A cet exploit de main plus que mortelle,
Tout ce qui vit, tombant sur les genoux,
Par cris piteux, & jointes mains, implore
L'humanité de ce diable en courroux.
De près de cent il en restoit encore
Douze & demi, sans mécompte, l'un d'eux
N'ayant plus qu'un de tout ce qu'on a deux;
Comme Rantzau, cet enfant de la guerre,

Qui fut si fort maltraité par sa mere.
Aurele, à qui l'insulte sans effet
Ne laissoit plus d'autre vengeance à prendre;
Vouloit partir; mais son ami, moins tendre,
Avoit en tête un bien autre projet.
Gredins, dit-il aux acteurs de l'esclandre,
A nul pardon vous ne pouvez prétendre:
Comptez vous morts, si vous n'obéissez;
Avancez six; c'est cela; saisissez
Cette Princesse... Eh bien, me fais-je entendre?...
Et son œil sec disoit de prendre Alix.
On la saisit. Il dit aux autres six:
Allez, vilains, me couper une verge,
Et fustigez tour à tour cette vierge
Qui veut aux gens faire élaguer le nez.
Aurele rit du châtiment comique,
Et sa surprise en ces termes s'explique:
Probablement, Lisois, vous badinez;
Voudriez-vous qu'une femme insensée,
Et qui n'a pu nous nuire, fût... fessée?
Sur l'heure, ici, sous mes yeux, dit Lisois;
Et ce, mon cher, pour la premiere fois:
C'est une folle, & j'en ris, mais méchante;
Il n'est pas mal de la pincer, je crois.
Jamais Lisois n'eut l'humeur trop pliante;

Et ſon ami l'eut ſi douce & liante,
Qu'à l'approuver ne voyant pas grand mal
Il lui ſourit, & court à ſon cheval :
Et cependant, en grave contenance,
Liſois d'Alix fait remplir la ſentence,
Mêlant aux coups quelque diſcours moral.

Plus froidement qu'un jeune Spartiate
Alix ayant digéré cent deux coups,
Liſois, guéri de l'accès du courroux,
D'un front plus calme où le plaiſir éclate,
Monte à cheval & joint ſon compagnon :
Et tous les deux d'épanouïr leur rate
Comme à l'envi. Telle étoit la raiſon
De tant de ris, lorſque Viridomare
Les entendit éclater du haut ton ;
Ils ſe parloient de la dame bizarre,
Tout en marchant vers le Roi Bourguignon.

Du haut des airs cependant Auberon
Dans une nef, induſtrieux ouvrage
Des flancs duquel par ce Boile ſorcier
Tout air pompé fait qu'à l'air il ſurnage,
Guidoit ſur eux cet agile voilier
Parmi l'argent d'une mer de nuage.
Avec moins d'art le chinois ouvrier
Tend ſur ſon char léger tiſſu de canne,
Aidé des vents, l'aride Séricane.

Le cabaliste arrivoit sur les lieux;
Pour admirer ses beaux faits par ses yeux,
Et sur mes gens, au nez tronqué d'un lobe,
Voir l'air honteux qu'on donne à Déiphobe:
Desir méchant, qui, frustré, quand il vit
Leurs heureux nez d'une longueur décente,
Fit alonger le sien de noir dépit.
Mais, ranimé par sa haine agissante,
Il fit venir un diable tout petit
Qui, comme mousse, étoit à la girouette.
Le monstre aîlé, velu, ventru, pirouette,
Et s'est trouvé plustôt que l'ordre à bas.
Pars, vole, suis les cercles de la sphere;
Trouve & saisis Sigismond dans tes bras,
Lui dit le Mage, & le rends chez son pere;
Souffle à ce Prince, avec des feux jaloux,
L'orgueil guerrier, l'héroïque courroux;
Fais qu'à son pere il inspire l'audace
De refuser les députés François:
Pars, réussis, ou ne reviens jamais.
Du lutin leste il a perdu la trace
Au dernier mot. Or que faisoit alors
Ce Chevalier qu'on cherche à perdre haleine?
Je l'ai laissé dans d'amoureux transports
Près d'une Fée à l'humeur trop humaine.
Mais il faudroit se rappeler un cas

Qui lui valut la colere & la haine
D'une autre Fée horriblement vilaine.
Est-on au fait ? Oui. Lecteur, tu sauras
Que la Nigtine, instruite par magie
Que Sigismond se perdoit dans les bras,
Dormoit au sein de sa belle ennemie,
Jura ses dieux de troubler un bonheur
Qui doublement lui déchiroit le cœur,
Portant à l'une une excessive envie,
Ayant pour l'autre une assez folle ardeur.
Au bout du monde, hors du cintre céleste,
S'étend sans borne un abysme indigeste,
Lieu du désordre, appelé le cahos,
Masse inactive, affreux matériaux
Mal joints ensemble & faits pour se détruire ;
C'est de la nuit l'antique & triste empire :
Tout est caché sous son noir pavillon.
Vers les confins du sombre tourbillon,
Un antre creux sous sa noirceur profonde
Couvre un tyran qui ravage ce monde :
Il est nommé crime. Ce monstre impur,
Que le jour blesse, & qui craint de paroître,
Ne trouve point son siége assez obscur ;
L'horrible asyle à ses yeux est mal sûr.
Son front hideux, dès qu'on peut le connoître,

Lorſqu'il s'échappe arbore un maſque traître,
Et qu'il a l'art de changer à ſon gré ;
Il ſait, adroit à déguiſer ſa voie,
Ou ſe cacher ſous un voile ſacré,
Ou ſe parer des appâs de la joie ;
De lá juſtice il imite la voix.
Combien de cœurs à ſes fureurs en proie
Ont cru ſouvent ne voler qu'aux exploits !
Ce fut donc là, près du monarque infame,
Dans cette cour, que vint la laide dame.
Quoique coquine, elle frémit d'horreur
Voyant à nud le monſtre ſéducteur
Et ſon eſcorte. Il ſuivoit d'un œil ſombre
Un noir génie au diffamant pinceau,
Dont les couleurs ſe fondant avec l'ombre
Des faits du monde eſquiſſoient le tableau.
Quelle peinture ! Embraſement de villes,
Meurtres de Rois, guerre & rage civiles,
Noir parricide, inceſte, aſſaſſinat,
Viol, poiſon, ſacrilége attentat,
Faits néroniens, dont l'image révolte,
Etoient les ſeuls que ſa main deſſinât,
Sans que ſa main ſuffit à la récolte
De ces exploits d'abominable éclat.
Au pied du dieu du manoir ſcélérat
L'exécration tient un mémoire impie

Qui du plafond explique les sujets ;
(2) Livre sans fin, vaste encyclopédie,
Dont l'infamie a compilé les faits,
Qu'on lit au monstre. Il avoit à sa droite
L'oisiveté languissante & replette,
Qui se perdoit en d'obscenes desirs ;
Le dur orgueil, ses dangereux plaisirs ;
La pâle envie, au corps sec, à l'œil louche,
Au flanc meurtri, par ses mains déchiré ;
Le remords, seul, pensif, au cri farouche,
Parcourant tout d'un regard égaré ;
L'effroi qui fuit d'un pas mal assuré.
Sous un habit immonde & ridicule,
A gauche étoit la pesante crapule
Qui s'avançoit en tenant par la main
L'outrage affreux, l'insulte au front d'airain.
Dans un recoin pâlissoit l'avarice ;
Là dans ses mains la honte se cachoit ;
La pauvreté, conseillere du vice,
Sous ses drapeaux près d'elle se nichoit.
Là le dégoût répandoit son absinthe,
L'amer dégoût, à figure contrainte,
Infectant l'air de son souffle infecté :
Par lui l'amour, & la jeune beauté,
Toute douceur, toute joie est éteinte.
Or c'étoit lui que la vieille cherchoit,

Et qu'à la ſuivre avec art elle invite,
Comme agent propre à déſunir bien vîte
Les deux amans dont l'amour la fâchoit.
Ce ſpectre triſte a la lévre livide,
Les yeux flétris, le viſage plombé,
Des bras ſans nerfs, un corps lâche & courbé;
On ne ſent pas ſon approche perfide;
Mais vous a-t-il de ſon fiel imbibé,
C'eſt un tyran, ſtable dans ſon empire,
Qu'on ne peut plus détrôner ni détruire.
Par la laidron amplement donc inſtruit,
Chez Argentine il ſe coule ſans bruit.
Dans l'entretien, dans leurs jeux, à la table;
Ce monſtre lourd ſe mêle inceſſamment.
Bientôt la Fée évite ſon amant
Qui lui fait gré de ſon éloignement,
Ou qui bâillant la trouve toute aimable;
Ce qui pour eux n'étoit qu'un court moment
Un jour devient, un ſiecle interminable;
Leurs entretiens, n'a guere ſi piquans,
Mais aujourd'hui dialogue fade, aride,
Peſant, rompu, roulent ſur le beau temps;
Leurs yeux ſont froids, leur cœur ſans vie & vuide;
Les agrémens, les ris les ont quittés,
Pour faire place aux ſouris affectés,

Aux airs contraints, à la langueur ſtupide.
De ſe quitter quoique l'on ſoit d'accord,
L'adieu ſouvent demande un grand effort :
Ainſi fut-il. Argentine en ſa tête
Diſoit : quel ſot ! Quand veut-il s'en aller ?
Et Sigiſmond : maugrebleu, qui m'arrête ?
Je meurs ; qu'attends-je encor pour détaler ?
Et ſans oſer ſourdement défiler.

Pourtant un jour, qu'il penſoit de la ſorte,
Il apperçut ſon cheval à la porte,
Sellé, bridé, qui n'attendoit que lui.
Le ſot trépas, que de mourir d'ennui,
Dit-il ! . . . & leſte il vole dans la plaine,
Plus enchanté d'échapper du palais
D'un jeune objet tout rayonnant d'attraits,
Qu'un vieux forçat qui rompt enfin ſa chaîne.
Plaiſirs, plaiſirs, voilà donc vos effets !

Le Chevalier galopant à ſa tête,
Et ſans tenir un chemin décidé,
Voit ſon cheval qui de ſon chef s'arrête,
Et qui, laſſé d'être toujours guidé,
Veut à ſon tour à ſon gré le conduire :
Le Chevalier, qui ne le prétend pas,
Se pique, & fait des efforts pour réduire
L'animal fier qui ſur lui prend l'empire.
Il s'enſuivit d'aſſez plaiſans combats

Entre la bête & le guerrier colere
Qui, fatigué d'avoir lutté sans fruit,
En enrageant enfin la laisse faire.
Le cheval libre, & vif, s'échappe & fuit
Comme un secret; & puis voilà le maître
Et le cheval chus dans un trou profond
Qu'un gazon verd empêchoit de paroître.
Laissons en paix tempêter Sigismond
Dont je ne puis vous peindre la furie,
Que ranimé par un peu de repos.
Est-il d'ailleurs rien de plus à propos
Qu'un Chant fini pour Lecteur qui s'ennuie?

Fin du Chant huitieme.

REMARQUES.

(1) *Lisois crut voir.* Presque traduit d'Ovide. *Métamorph. liv. VIII.*

(2) *Livre sans fin.* J'ai voulu laisser au Lecteur la liberté de remplir ce livre à son gré. Le cadre est si beau, & je donne tant de preuves de bavardise, que l'Ami des hommes ne me surpasse guere. On doit donc m'avoir une honnête obligation de ma retenue. Il faut être Auteur pour sentir tout le mérite de ma victoire.

CHANT IX.

ARGUMENT.

La vieille perd un guerrier attrapé,
Court sur sa trace, & rencontre une belle,
Apprend l'amour dont son cœur est frappé,
Veut la servir, fait venir auprès d'elle
Le Roi, qu'attire un spectacle piteux
Dans un palais séducteur & pompeux.

Je dirois bien, sur le ton magistral,
Et moi millieme : ô roi de l'animal,
Homme, pourquoi, malgré ta docte tête,
Eprouves-tu ce dont riroit la bête ;
Tel qu'est du vin le foible crapuleux,
Ou de l'argent la soif insatiable,
Ou le frisson de la peur indomptable,
Ou de l'honneur l'aiguillon pointilleux,
Mais plus que tout la fureur passagere

De ces transports que l'on nomme colere ?
Car, juge-toi, dans cet accès brutal
De la pécore à peine es-tu l'égal.
Regarde un chien blessé par une pierre :
Grinçant des crocs, il la roule, il la serre,
Il pousse autour des abbois menaçans,
Il veut la mordre & se casse les dents.
Ce chien c'est l'homme à son courroux en
proie :
Comme le chien, en sa langue il abboie ;
Tu le vois pâle, avec deux yeux ardens,
Rouler, briser des meubles innocens,
Se ruiner par un plaisir de diable :
Il n'a plus trait d'un être raisonnable ;
Car la raison est bien loin de chez nous
L'instant d'avant qu'arrive le courroux.
Mais tout cela stoïque bavardage,
Vaines leçons d'orgueilleux & de fous.
Est-il séné qui purge, qui dégage
Le fiel enflé, comme un peu de tapage ?
Voyez cet œil souriant & serein,
L'égalité, le calme de ce teint :
Est-ce une femme, ou quelque ange visible ?
Non ... mais de l'ire admirez les effets !
Dans le conflict d'un conjugal procès,
Elle a trouvé ce visage paisible.

Il est brillant du plaisir du succès :
Après le choc n'étant plus agitée,
Sa bile à fond tombe précipitée :
C'est Venus belle en s'élevant des flots.
Si j'ai sujet de tenir ce propos,
On va le voir. Peut-être on se rappelle
Que j'ai laissé certain jeune héros
Dans un fossé, pris le cul sur la selle,
De ses jurons effrayant les échos,
Et maudissant d'énergique maniere
Son bon cheval qui ne répondoit guere.
Rosse indocile, âne bâté, voilà,
Lui prêchoit-il, des coups de votre tête !
Etes-vous bien placé comme cela ?
Tirez vous donc, malencontreuse bête,
Qui prétendez n'aller qu'à votre gré ....
Dans le bourbier après qu'il s'est fourré,
Le voilà doux ... & je porte une épée,
Et tu n'as point la tête encor coupée ! ....
Ainsi parloit le jeune homme irrité,
Dont le discours n'est pas fort raisonnable ;
Mais un discours par le courroux dicté,
Quoiqu'un peu sot, doit être pardonnable.
Le pis étoit que l'injuste guerrier
Calomnioit son honnête coursier,
Brave animal, de bonne pâte, & sage,

Qui ne l'avoit dans le faut empêtré
Qu'étant lui-même à la fosse attiré
Par la Nigrine auteur de cet ouvrage.
Car, prévoyant que de plaisir lassé
Le Paladin par le dégoût chassé
Déserteroit le palais d'Argentine,
Elle guetta mon brave à la sourdine,
Et par magie attira son cheval
Au grand galop dans le fossé fatal.
Par un buisson cette vieille couverte,
Sans qu'on la vît, vit l'animal alerte
Traîner son maître au traquenard secret.
A cet aspect, semblable à l'araignée,
Dont le sûr tact du coin de son filet
Sent une mouche en sa toile enchaînée,
L'insecte laid du trou sort brusquement,
Et reste ... il veut s'assurer de sa proie,
D'un pas il glisse ; il écoute avec joie
Son prisonnier bourdonner vainement ;
Puis alongeant sa patte croche & grêle
Il boit son sang, & dans des fils qu'il mêle
Ensevelit l'insecte moribond.
Telle Nigrine, après un joyeux bond,
Dresse l'oreille, écoute Sigismond
Maudire à tort sa dolente monture ;
Puis se montrant au guerrier furibond,

L'aspect subit de sa douce figure
Lui fit l'effet du fleuve Ciconien,
Nouant les nerfs d'un nœud plus que gordien,
Et par le sel de ses eaux ennemies
Pétrifiant les entrailles durcies.
S'il fut jamais roide & gauche maintien,
Ce fut le vôtre, ô Sigismond. Eh bien,
Dit la laidron, mon goguenard superbe,
Qui riois tant de ce qu'un maudit chien,
Qui l'a payé, me culbuta sur l'herbe,
Tu vois pourtant qu'on a quelque pouvoir,
Qu'on se releve; & sur-tout tu peux voir
Que d'un faux pas il faut toujours se taire,
Tant que l'on a deux jambes pour en faire.
A qui tient-il? Mais, va, j'ai le cœur bon;
Et tu sais bien que tu me plais, fripon:
Ecoute donc. D'ici je te retire,
Et je t'accorde un généreux pardon,
A mes desirs si je t'entends souscrire.
Tels que tu vois mon visage & mes traits,
Il en est peu, très-peu d'aussi parfaits:
Oui... j'avois bien la taille la plus fine,
La peau d'un blanc... un sein... & le tout frais!...
Mais ma jalouse & diablesse voisine,
Ce doux tendron prodiguant ses appas,

Au cœur si bon que le tien en est las ;
Mais la damnée & félonne Argentine
Changea mes traits en cette morte mine.
C'est avec l'eau d'un fourbe de canal
Que cette divs à mon front fit ce mal :
C'est avec l'eau d'une source inconnue
Que ma beauté me peut être rendue.
Jure-moi donc d'aller chercher cette eau
Qui, m'a-t-on dit, fait refleurir la peau,
Meuble en poils blonds une tête chenue,
Rend la beauté depuis trente ans perdue :
Assurément c'est plus qu'il ne me faut.
Cette onde heureuse a pourtant un défaut ;
C'est qu'on ne sait l'endroit juste où la prendre :
Sa latitude est nord, si ce n'est sud ;
C'est le grand nom que vante le talmud ;
On feroit tout si l'on pouvoit l'entendre.
Ceci ne doit te fâcher ni surprendre :
Tant de minois chargés de flasques plis
Prouvent qu'il est bien mal-aisé d'apprendre
Où coule l'eau qui les rendroit polis.
Le Chevalier étoit prêt à se pendre,
Au résultat d'un discours si nigaud.
Il répond donc d'un air sec, d'un ton chaud :
Eh, ventrebleu, ceci n'est pas sotise,

Si l'on conçoit & si l'on tint jamais
Propos pareil, que l'on me débaptise !
J'eus, dites-vous, jadis d'aimables traits :
Quoiqu'il soit sûr qu'on ne s'en doute guere,
C'est bien du moins aujourd'hui le contraire....
Ah, c'est qu'une eau m'a ravi mes appas....
Pour enlaidir elle est bonne, en ce cas.
Mais une autre eau peut bientôt me les rendre...
Je doute un peu d'une telle vertu....
Mais, c'est ceci qui n'est point attendu,
Je ne sais point en quel endroit la prendre....
Le sang me bout : eh, le sais-je donc moi ?
Et croyez-vous, de votre bonne foi,
Que je m'en vais, en tête sans cervelle,
Courre les champs, sans aucun but certain,
Pour chercher l'eau qui peut vous rendre belle ?
Et croyez-vous, lui dit le vieux lutin,
Monsieur le fat, faire un trait de prudence,
En aigrissant par ce ton raisonneur
Femme offensée ayant pleine puissance ?
Ventre non pas !... si je prends de l'humeur !..
Mais parlons net : tiens... la chose est réglée ;
Voici mes loix, & par plaisir dis non.
Vers les confins d'une isle reculée,

Dont je ne sais la place ni le nom,
Est un vieux bois au fond d'une vallée;
Dans ce vieux bois est un plus vieux donjon;
Dans ce donjon est un obscur sallon;
Dans ce sallon est un bassin d'agate;
Dans ce bassin est une onde incarnate:
Et c'est cette eau qui remet la beauté.
Adonc, mon brave, au discours emporté,
Ou jurez-moi d'aller chercher cette onde,
D'en apporter, car elle est dans le monde,
Pour savourer au fond de mon palais
Entre mes bras le fruit de vos bienfaits;
Ou soyez sûr de n'obtenir de grace
Que quand ici je prendrai votre place.
Petit mignon!... il se plaindra, je crois!...
Pour lui vouer une amour immortelle,
On lui promet d'attendre qu'on soit belle...
Et s'il falloit m'aimer sous ce minois...
Eh, dis, méchant... coquin!... oh je l'adore!
Quand Sigismond, pour jurer à son choix,
Eût possédé vingt langues à la fois,
Il eût trouvé trop peu de mots encore
Pour exprimer l'ire qui le dévore.
A la sorciere il lançoit un regard
Qui sûrement n'étoit pas de tendresse;
Il se mangeoit, sans parler pourtant; car

Du noir courroux l'ardente sécheresse
Dans son gosier faisoit tarir la voix.
La viéille alors, en ayant comme trois,
Crioit : hé bien, répondras-tu, perfide ?
Es-tu poisson ? Si tu parles, décide :
Voyons ; veux-tu me rendre ma beauté ?
Non ? Tu te tais ? Ni moi ta liberté,
Et je veux voir sur ta tête superbe
Croître en ce trou les champignons & l'herbe.
La bonne bête en eut pourtant menti.
Car de fureur quand l'un anéanti
Jure en sournois du meilleur de son ame,
Que l'autre fiere ; en véritable femme
L'insulte & rit, voilà qu'on voit dans l'air
Une ombre, un spectre, olivâtre de chair ;
Je ne sais quoi de velu, de difforme,
Ayant deux bras d'une longueur énorme,
Un dos aîlé comme chauve-souris,
Taille arrondie, & queue au bout d'icelle,
Front de cocu, bouche large, yeux petits,
Oreille longue à beaux petits poils gris :
Cela vous tombe, & du fouet de son aîle
Fait reculer la bise peronnelle ;
Puis, embrassant le paladin surpris,
Cela l'enleve, & gagne aux champs, & laisse
Au coup frappant réfléchir la diablesse.

S'il vous ſouvient que le Mage Auberon
Chargea n'a guere un agile démon
De ramener Sigiſmond chez ſon pere,
Voyant ainſi par cette ombre légere
Comme Habacuc ce héros emporté,
On peut conclure, en toute ſureté,
Que le démon meſſager de ce Mage
Et le magot porteur de Sigiſmond
Ne ſont qu'un ſeul & même perſonnage.
Qu'avec ſon diable aille le Bourguignon :
Et voyons, nous, ce qu'en dira Nigrine.
D'abord elle eut la longue & morne mine
Qu'on a toujours quand on eſt ſot : après
Elle ſe gratte & le front & l'oreille,
Pour découvrir l'auteur de la merveille :
Elle s'y perd, & rêve ſans ſuccès ;
Car Auberon la paſſoit en puiſſance.
Comment, dit-elle, il m'auroit échappé !
Quoi je l'aurois avec peine attrapé,
Pour le voir fuir, & malgré ma ſcience
Rompre ſes fers, & railler ma vengeance !
Et je ſuis femme, & ce mien fugitif
De mon vivant croiroit vivre tranquille !
Il s'eſt trompé : je le joins mort ou vif :
Eût-il choiſi l'enfer pour ſon aſyle,
On m'y connoît : je l'y retrouverai :

Ingrat, vaurien, scélérat, je t'aurai!...
L'enchanteresse au bout de sa harangue
Mit quatre mots en diabolique langue,
Pour obtenir quelque char ou cheval
Qui la portât d'une course imprévue
Par-tout avant qu'on attendît sa vue.
Soudain parut un grand sec d'animal,
Pâle bidet au crâne sépulcral:
C'est de la mort la funebre monture.
Hélas, elle a cette fatale allure
Que demandoit Nigrine. La guenon
Prit ce cheval, du Mage traître don;
Car comme il eut entendu sa requête
Dans le sabbat qui se tenoit pour lors,
Ce Mage aimé dans le ténébreux corps,
Voulant guider cette vieille à sa tête,
Lui fit donner la funéraire bête,
Laquelle ayant dans ses flancs un démon
Instruit au net des ordres d'Auberon,
Et sur son dos l'écuyere livide,
Avoit grand air, belle charge, & bon guide.
Ce n'est le tout, pour attraper quelqu'un,
Qu'aller le diable: & ce point, faute d'un,
J'entends d'aller où ce quelqu'un séjourne,
Fait que qui mieux marche plus se détourne.
Non pas pourtant que Nigrine tout droit

Ne vînt à Vienne, & qu'en ce même endroit
Ne retournât son fugitif agile :
Mais un démon l'apportoit dans la ville,
Quand sur son diable en fuyoit la Sybille.
Le sec cheval, ayant ses instructions,
Tant lui donna de heurts, de contusions,
Quand il sentit l'avoir enfin conduite
Où la vouloit son maître l'enchanteur,
Qu'à le chasser la duegne fut réduite.
Eh va t'en donc, monture de malheur,
Rosse, va t'en, dit-elle !...& sous la terre
La bête rentre, ainsi que l'on y voit,
Quand on l'arrose, entrer l'eau qu'elle boit.
Nigrine assise en un lieu solitaire
Reprend haleine, & roulant ses yeux gris
Voit une gorge, inculte & creux passage,
Au pied d'un mont formé de rocs noircis.
A droite étoit un affreux paysage,
Des champs pierreux de chardons enrichis;
Point de gazons, point d'ondoyans épics :
D'un sol maudit tout présentoit l'image.
Sur de la vase, à gauche, une onde noire,
Entre des bords d'arbres mourans enclos,
Rouloit l'écume & ses noirâtres flots.
(1) Tel de ces lacs où tout homme va boire
Coule aux enfers le liquide limon,

Si des payens nous conſultons l'hiſtoire.
D'un tel deſert, de tel lieu, croiroit-on
Qu'il pût ſortir la voix la plus touchante,
Traînant ſi doux ſa langueur gémiſſante,
Qu'en l'entendant ce réduit attriſté
Attachoit plus qu'un palais enchanté ?
Je ſuis bien ſûr que les roches émues,
Dont le dur lit fut ouvert par endroits,
Par la pitié s'étoient ainſi fendues.
L'enchantereſſe, aux ſons de cette voix,
Quoiqu'elle fût d'un naturel peu tendre,
Ne ſut pourtant de pitié ſe défendre.
Ainſi parloit la voix avec ſanglots ;
Et l'onde noire en ſuſpendoit ſes flots.
Dieu dangereux, amour qui me dévore,
Cruel enfant, qui te plais dans les pleurs,
Pour me frapper as-tu des traits encore ?
T'en reſte-t-il pour bleſſer d'autres cœurs ?
Tu n'en as plus. Deſirs, honte, & douleurs,
Je reſſens tout : j'épuiſe en amertume
Tout ce qu'en peut répandre ton courroux.
Arbres muets, lieux deſerts, durs cailloux,
Que ce ruiſſeau ſalit de ſon écume,
Plaignez l'amour qui m'amene vers vous :
Vous ſeuls ſaurez le mal qui me conſume.
Qu'il eſt cuiſant ! Ciel, comme je péris !

Comme mon ſein de plus en plus s'allume !
Qu'il m'eſt cruel, toi, pour qui je languis,
Ce jour ſi cher, ce jour où je te vis !
Je jouiſſois d'une paix ſi profonde !...
L'ombre des bois, l'haleine du zéphir
Courbant les blés d'une campagne blonde,
Un vallon frais mouillé d'une belle onde,
De mon œil calme étoient le ſeul plaiſir.
Quel changement, Ciel, & quel ſouvenir !
Livrée au trouble, aujourd'hui vagabonde,
Mon cœur ne peut ſuffire à ſes deſirs,
Mon œil humide aux pleurs dont je l'inonde ;
Et les échos ſont las de mes ſoupirs !
Eh qui m'a donc ſi triſtement changée ?
De tant de maux un coup d'œil m'a chargée.
Mais qui pouvoit voir tes traits enchanteurs,
Sans t'adorer, ô ſource de mes pleurs !
Tel qu'étalant ſa blancheur ſuave & pure
S'éleve un lis parmi l'humble verdure,
Tel tu parois au-deſſus des humains :
Un feu qui charme eſt dans tes yeux ſereins ;
Sur ton front fier la majeſté repoſe ;
Et de ton teint l'incarnat animé
Rappelle à l'œil la grenade & la roſe.
O des mortels mortel le plus aimé,

Tu ne sais pas, ton cœur paisible ignore
A quel excès un foible cœur t'adore !
Que dis-je, hélas !... un objet plus heureux
Peut-être une autre a ton cœur valeureux ;
Et dans le temps que seule, qu'égarée,
Je vois toujours les traits majestueux
Du souverain de mon ame enivrée,
De vains desirs quand je meurs dévorée,
Elle jouit du bonheur de te voir,
De tes transports, de tes larmes peut-être ;
Son cœur charmé s'enfle d'un tel pouvoir ;
Ou, de ce cœur t'ayant rendu le maître,
Elle te jure... elle t'entend jurer
Qu'après la mort vos feux doivent durer !
Ah, désolante & mortelle pensée,
Sans en mourir je ne puis t'endurer !
Alors la voix, de sanglots oppressée,
S'étouffe, meurt, & l'on entend pleurer :
Et doucement la sorciere avancée
Peut discerner quel malheureux gémit.
Elle voit donc un guerrier, tête nue,
L'œil gros de pleurs, la figure abattue :
Lequel spectacle aux champs d'abord la mit ;
Car, à la voix, à la plainte entendue,
Elle comptoit trouver une beauté :
Et c'est un homme encuirassé, botté,

Dont elle voit la figure imprévue.
Pourtant la vieille attachant ses regards
Sur ce jeune homme ayant cheveux épars,
Longs cheveux blonds qui couvroient sa cuirasse,
Et jeune enfin, comme il n'est pas commun,
Pour beau qu'il soit, de voir garçon aucun,
Examinant son air tendre & sa grace,
Elle se dit : l'habit est un menteur ;
Cet homme est fille, ou je n'ai plus d'honneur...
Homme cela ? Non; mais c'est bien dommage!
Jarni quels traits, & le joli visage !
Que ce guerrier lui semble si charmant.
C'est un effet bien naturel vraiment.
Ce guerrier blond c'est la blonde Albione ;
Ou c'est Venus sous l'habit de Bellone.
On sait, je crois, que son cheval, blessé
De l'aiguillon d'une guêpe cruelle,
A travers champs emporta cette belle
Qu'il fit courir tant qu'il en fut lassé.
Or il fut las dans ce sauvage asyle,
Tristement seul & laidement tranquille.
Avec ses feux, sa fatigue, & son cœur,
De la beauté quelle y fut la douleur !
Car qui ne sait combien dans un malheur

Aide au chagrin un détour ſolitaire !
Qu'on ait ſur-tout le Dieu des cœurs contraire.
Un bois obſcur, un vallon triſte agit;
Un vain rebut, un geſte, une chimere
Groſſit, devient revers, douleur amere;
A vôtre inſçu l'œil de pleurs ſe remplit,
Le cœur ſe ſerre, & l'ame ſe noircit:
Oh je le ſais. C'étoit donc Albione
Qui ſe faiſoit plaindre des ſourds échos
De ce détour que le deuil environne;
Elle mouilloit de larmes tous ſes mots;
Mais la Nigrine avançant ſon viſage,
Un juſte effroi ſuſpendit ſes ſanglots.
Malgré ſon air ſcélérat & ſauvage,
La vieille ſut parler d'un ton ſi ſage,
Que l'objet tendre & pétri de douceur
Lui laiſſa voir les tourmens de ſon cœur;
Comment Clovis ayant frappé ſa vue
Un feu ſubit coula dans tous ſes ſens;
Comment d'amour & de douleur vaincue
Depuis ce jour des ſoupirs languiſſans,
Des ſons plaintifs étoient ſes ſeuls accens;
Comment d'eſpoir, de raiſon dépourvue,
De ſon amant ignorant le ſéjour,
Elle marchoit incertaine, éperdue,
Ne s'occupant, ne vivant que d'amour.

Prête à mourir, à mourir résolue.
Mourir, dit l'autre ! Oh, mon aimable
enfant,
Vous parlez-là d'une terrible chose :
Est bien pressé qui meurt pour telle cause.
Quoi, vous voulez, avec ce front charmant,
Faite au pinceau, délicate, accomplie,
Dans son beau temps renoncer à la vie !
Et la raison ? C'est que ce petit cœur
Tout frais, tout neuf, sent une tendre ardeur ?
Eh non, bel ange, on n'y va pas si vîte.
A votre sort, Ciel, si j'étois réduite,
S'il me restoit deux yeux, un air, un teint
Comme cela, que l'amour seroit fin,
Si de mourir il me donnoit l'envie !
Ayez mon cœur, dit l'objet plein d'appas,
Et vous saurez la valeur de la vie.
(1) La froide mort n'est pas toujours haïe :
Pour le connoître, il faut voir le trépas :
A son approche, on pése, on apprécie
Ces jours qu'on aime & ce sommeil qu'on
craint.
Dans ses ennuis quand un mortel s'éteint,
Il voit alors que, pour qu'il voulût vivre,
Le Ciel soigneux lui cachoit prudemment
De quel fardeau l'aimable mort délivre.

On

On n'aime plus du moins au monument !..
Mais on y dort par trop profondément,
N'en parlons plus, dit la bonne Nigrine :
De tombe & mort le seul nom me chagrine,
Et nous avons des remedes plus doux
Que de la mort l'amere médecine.
Car, bel enfant, car que me direz-vous,
Si je m'engage à mettre à vos genoux
Ce héros cher, de la beauté qui l'aime
Payant l'amour par un feu plus extrême ?
Si je vous suis garant de ce bonheur,
Répondez-moi, me prendrez-vous pour guide ?

Pour ma beauté quel espoir, cher Lecteur !
L'amour, qui fit bondir son sein timide,
La pudeur tendre, au discours corrupteur,
De leur carmin teignirent le visage
De cet enfant au pur & foible cœur,
Né pour le bien, mais victime de l'âge :
Rien ne peindroit sa céleste rougeur ;
C'est l'incarnat ... une flamme de rose.
Que de son cœur le trouble l'embellit !
Penchant le col, son œil brille & languit ;
Sa foible main sur la terre se pose ;
Elle se taît : que répondre ? ... elle n'ose ;
L'amour au non, la honte au oui s'oppose.

La vieille en bref pour l'amour décida.
Elle ſaiſit de la beauté douteuſe
Le fort courſier qu'elle ſella, brida,
Puis enjamba, ſur ſa croupe fameuſe
Plaçant l'amante encore d'un ton doux
Diſant, ma mere, où me conduiſez-vous?
Ah c'eſt ainſi que d'une ame novice
Un vétéran des milices du vice
Détruit ſouvent la pudique frayeur,
Rit de ſa crainte, & ſervant ſa foibleſſe
A la ſouiller trouve un infame honneur!
La belle errante & la laide diableſſe
Et leur cheval arriverent tous trois,
Bien fatigués, droit au milieu du bois
Aux bords duquel campoit le Roi de France.
Ce lieu du bois, jadis lieu de plaiſance,
Par le vieillard * faiſeur de changemens
Couvert d'horreur & privé d'agrémens,
De ce qu'il fut n'offroit plus que la trace.
D'un grand palais on diſcernoit la place
Où, confondus, murs, faîte & fondemens
Du vieux cahos peignoient les élémens.
Sous le penchant de voûtes mi-rompues,
Par leurs débris ou l'à-plomb ſoutenues,
Sur un maſſif d'édifice écroulé,

* Le Temps.

L'albâtre liſſe en buſtes ciſelé,
Friſes en piece & colomnes fendues,
Le marbre tors, évuidé, cannelé,
Sont recouverts ou de mouſſe ou de lierre.
Un vaſe ici ſemble ſortir de terre;
Là l'on croit voir un piédeſtal, un bras;
Là gît un tronc qu'on ne reconnoît pas:
Reſtes rongés de précieux chefs-d'œuvre,
Ignoble maſſe, & ſinueux ramas
Qui dans ſes creux recele la couleuvre,
Et la meſangle, & les chats-huants tapis,
Et tous oiſeaux des décombres amis.

A cette ſcene, ô peu brave Albione,
Ton teint s'éclipſe, & ton beau ſang friſſonne.
Ce fut bien pis, quand un antre formé
De gros fragmens qu'ouvre un noir intervalle
Vient à vomir de ſa gueule inégale
Un dragon vaſte horriblement armé
D'une cuiraſſe écaillée & verdâtre,
Et repliant près de ſon flanc aîlé
Son ſouple dard dont il ſemble ſe battre.

Mon fier Lecteur, qui n'a jamais tremblé,
De ſon aveu du moins, n'a je crois guere
A cet objet ſenti ſon cœur troublé;
Bien prévenu, vrai fils de ſa grand'mere,

Que de plein droit vieux château ſolitaire
Eſt le logis du diable ou d'un dragon.
Mais Albione eut le cœur plus poltron ;
Et l'œil de feu de l'animal immonde
Lui fit fermer les plus beaux yeux du monde.
La vieille habile à dompter des lions,
A mettre un frein aux tigres ſanguinaires,
A chevaucher ſur le dos des pantheres,
N'étoit pas femme à craindre des dragons.
La bête affreuſe, à ſes accens vaincue,
Lécha ſes pas de ſa langue fourchue.
Tel, dans Surate, à la voix d'un jongleur,
Pour votre argent, ſaute un ſerpent danſeur.
Tel, ſi pourtant la libre poéſie
Permet qu'au ſaint le profane s'allie,
Tel, invincible aux peuples de Paris,
Mais de Marcel redoutant la parole,
Un fier dragon ſe noya dans un puits.
Ainſi Romain lia de ſon étole
Le Sphinx vorace effroi de mon pays.
Rendue au jour, par la vieille appelée
Et raſſurée, Albione put enfin
Jeter les yeux ſur le monſtre benin,
Qu'elle eût voulu voir prendre ſa volée :
Mais la ſorciere, en répondant de lui,
Tant qu'on l'auroit pour invincible appui,

De le garder s'avoua curieuſe.
Que ſavoit-on s'il ne ſerviroit pas ?...
Et, murmurant quelques chiffres tout bas,
Elle tourna ſa verge impérieuſe...
Et le palais, droit ſur ſes fondemens,
Parut vengé des injures du temps.
Il n'étoit plus, il fut. Si, dit Nigrine,
Dans ce palais, que mon art vous deſtine,
Vous voulez bien manger, boire & dormir,
Sans autre ſoin, vous verrez, ma petite,
Qu'en promettant j'ai ſu pouvoir tenir.
La jeune enfant ſuit la main qui l'invite;
Et du palais dans toute ſa ſplendeur
Voit l'opulent & vaſte intérieur.
Nous gliſſerons ſur ſa magnificence;
Car ces palais, ces temples merveilleux,
Pour étaler inſipide abondance,
Sont d'ordinaire à la mort ennuyeux.
En ce ſéjour quoique, d'un air d'aiſance,
Nigrine eût fait vœu d'enchaîner Clovis,
En y rêvant elle changea d'avis,
Et reconnut avoir beaucoup promis.
Guerrier & Roi, d'humeur entreprenante,
Clovis ſavoit occuper ſes momens.
Or des plaiſirs l'attaque eſt impuiſſante,
Ou peu s'en faut, ſur une ame agiſſante:

Puis quelle place à de doux ſentimens
Dans le cœur pur du premier des amans !
Nigrine vit qu'il falloit dans cette ame
Verſer l'oubli du trône & de ſa flamme,
Dans le palais attirer le héros,
Et faire là qu'un rêve léthargique
Le tînt ſerré des chaînes de Paphos,
Libre des ſoins d'une tête héroïque.
Pour cet effet, tels furent ſes travaux.
Vous avez lu dans l'hiſtoire homérique
Que qui mangeoit des doux fruits du lothos
Oublioit net ſa femme & ſa patrie.
Si par le fruit la mémoire eſt flétrie,
Le bois de l'arbre a plus de force encor :
Par lui l'avare oublieroit ſon tréſor,
Vieille bégueule une mordante hiſtoire,
Et même un moine une bouteille à boire.
Or je ne ſais de quel navigateur
La France tient cet arbuſte enchanteur ;
Mais nous avons force lothos en France :
Et du terrein vous ſavez l'influence ;
Tout art, tout fruit, tout talent tranſplanté
Sous notre ciel acquiert en qualité.
Auſſi voyez ce qu'un lothos opere.
Certain Sellier s'eſt aviſé de faire
Du ſouple bois de petits chars galans :

Soudain nos dieux, pareſſeux par eſſence,
Héros, Marquis, Créſus, gros dos brillans,
Oubliant charge, âge, rang & décence,
Ont pris le fouet & ſe ſont crus cochers.
Il eſt commun que de nos ſaintes chaires
Ce traître bois revête les planchers :
Et de là vient que, prêcheurs exemplaires,
Petits Abbés vous content un ſermon
Léger comme eux & peu fort en ſaints Peres,
Avec le geſte & ſur le pieux ton
Qu'ils ont été prendre à la Comédie ;
Ne ſongeant plus qu'un théatral accent
Dans leur tribune eſt un peu meſſéant.
Si de ces vœux faits dans la maladie
On ſe ſouvient ſi mal dans la ſanté,
C'eſt qu'on a pris pour fiévreux ſpécifique
Ce bois qui vaut l'écorce d'Amérique.
Tout riche hôtel en étant parqueté,
Voilà pourquoi gens y logeant oublient,
Epoux d'un mois, que quelques nœuds les lient.
C'eſt de ce bois qu'on creuſe un tribunal
D'où l'on ne ſort qu'en jurant d'être ſage :
Serment qu'on vient tous les mois, par uſage,
Renouveler, pour le tenir plus mal.

Quoique toujours à la bouche ayant *diete* ;
Tout médecin, s'il ne boit, eſt gourmand :
Bois de lothos ſur qui porte l'aſſiete
A mon Docteur donne l'oubli friand.
Malheur au juge à qui gente friponne,
Portant ce bois dans ſa mule mignonne,
Vient demander un favorable arrêt :
Vous le verrez, tant ſoudain il s'oublie,
Fade client, de froid juge qu'il eſt.
Pis aviendroit à la fille jolie,
Du tête-à-tête oſant raſer l'écueil,
Si ce bois traître entroit dans ſon fauteuil,
Ou s'il formoit ſa navette polie :
Plus de mémoire, & gare la folie !
Le Lecteur peſte, en voyant répété
Maint trait brillant, voire maint long chapitre,
Par fois vieux livre orné d'un jeune titre :
C'eſt oubli pur, & non ſtérilité ;
L'auteur écho crut avoir inventé ;
Mais du bois traître il avoit un pupitre.
Nul bois enfin n'eſt d'un ſi grand effet.
De ce bois donc la vieille ingénieuſe
Fit du château le lambris & parquet ;
Si que Séneque, à la mémoire heureuſe,
En y marchant n'eût ſu ſon alphabet.

Restoit à faire en ce palais magique
Entrer Clovis : un ſpectacle tragique
Lui parut propre à remplir ſon projet.
Elle avoit ſu que le Roi d'aventure
Couroit un cerf dans la forêt obſcure :
Voltrade, Aldin, Vandalmar & Valmon,
Et Sigiſbert, & le vif Arimon,
Et Genobalde à la tendre figure,
Et Clodomir fier de ſa chevelure,
Suivoient le Roi dans ſon noble plaiſir.
Déja le cerf, quoiqu'on le vît bondir
Pour rebuter la meute carnaciere
Par un faux air de courſe encor légere,
Las en effet, & touchant aux abbois,
Prêt à pleurer, alloit pencher ſon bois ;
Lorſqu'un ſpectacle auſſi ſubit qu'étrange
Sauva la bête, & vint donner le change.
C'étoit Nigrine habillée en héros,
Le caſque en tête & la cuiraſſe au dos,
Qui, ſur un char qu'un puiſſant dragon traîne,
Sembloit ravir une nymphe aux doux yeux
Luttante en vain contre un bras qui l'enchaîne,
Et dont les cris, qui percent juſqu'aux cieux,
Les bras tendus, & l'effroi gracieux,
Euſſent briſé l'ame la moins humaine.

Moins étonnant fut le char qui traîna
Aux bords du Styx la victime d'Enna.
De ses clameurs la jeune Athénienne *
Remplit ainsi sa fuite aërienne.
Tous les chevaux des chasseurs attendris
Et tous leurs yeux tournerent vers les cris.
L'étrange char fuit comme une ombre : ils partent
Tous à sa suite, & bientôt tous s'écartent;
Car les chevaux d'inégale vigueur
Etoient conduits par l'art du ravisseur
De loin à loin, à très-longue distance
Du vif coursier du Roi qui les devance,
Qui, presque au dos du guerrier qu'il poursuit,
Croit toujours joindre un char qui toujours fuit.
Ce char enfin, redoublant de vitesse,
Aux yeux du Prince entre dans le palais.
Le Prince y vole; &, quoique d'assez près
Il eût suivi l'habile enchanteresse,
Elle & son char déja sont disparus.
Pour la beauté, vuide & légere image,
Elle éprouva le sort de ce nuage
Qu'avec fureur pressoit le fier Turnus.
Resté donc seul, le Roi met pied à terre,

* Orithie.

Monte & descend l'escalier solitaire,
Et dans l'instant ne sait plus pourquoi faire :
Trône, maîtresse, & courroux & pitié
Qui l'agitoient, il a tout oublié.
Indifférent & rêveur il s'avance
Vers un jardin dont le doux myrte en arc
Dérobe aux yeux la profondeur immense.
D'arbres choisis il voit un joli parc
Dont l'air suave est un encens, l'ombrage
Un frais du ciel, les fruits des globes d'or
Parés du verd de leur luisant feuillage.
Limons, cédras, l'hespéride trésor,
Ces vases pleins de rubis angulaires,
Les rois des fruits là sont des fruits vulgaires.
Vers le milieu du merveilleux jardin
Est un couvert plus agréable encore :
C'est un berceau, sanctuaire de Flore,
Du léger somme, & de l'amour badin.
(3) Deux petits murs de tilleul, de jasmin,
Courbés en voûte, humble & charmante enceinte,
Le cinnamome & l'arbre d'Apollon
De leurs rameaux forment ce verd sallon ;
La violette, & l'obscure hyacinthe,
Et la pensée, & le jaune safran,
Offrent aux pieds un parquet odorant ;

Au pied du mur, épaisse palissade,
S'étend l'acante, & fleurit la grenade;
La tendre rose & l'orgueilleuse iris
Contre les bras de cent buissons exquis
Vont appuyant leur tête parfumée;
Entre des lis, au milieu des rosiers,
Là se blottit, là voltige une armée
De colibris, de serins, de verdiers;
De rossignols, de fauvettes volages,
Vifs musiciens, peints de mille couleurs
Qui charment moins que leurs mille ramages.

Là de Clovis tournoient les pas rêveurs,
Et là rêvoit l'agitée Albione.
Ce lieu lui plut; & ses tendres soupirs
N'en étoient pas les moins charmans zéphirs:
A ses douleurs là son cœur s'abandonne,
Et souffre moins; car, quoique le château
(4) De la mémoire éteignît le flambeau,
Sa passion n'en est point affoiblie:
Le souvenir siége dans le cerveau,
Non dans le cœur: jamais le cœur n'oublie;
Et ma beauté fut toute dans son cœur.
Qu'en ces instans où son air peint son ame
Cet air est tendre! Une subtile flamme
Luit dans ses yeux humides de langueur,

Son teint rougit d'une tiéde chaleur ;
A sa beauté quoiqu'elle songe à peine ;
Plus belle encor par un désordre heureux ;
Elle a de fleurs paré ses longs cheveux ;
Elle a de fleurs fait une aimable chaîne
Qui serpentoit entre ses belles mains.
Au haut des cieux ; à son aspect sereins,
Telle renaît l'aurore aux doigts de roses ;
Telle plustôt Flore dans ses jardins
Tresse des fleurs nouvellement écloses.
Elle rêvoit : c'étoit donc à Clovis.
Je le verrois !... à mes regards ravis
Quoi ces beaux lieux pourroient offrir encore
Le front plus beau du mortel que j'adore !
Ah je m'abuse ! Avide de grandeurs,
Il ne lui faut que palmes & batailles ;
Et dans l'enclos de ces foibles murailles
Que verroit-il ? Mon amour, & des fleurs :
Il les fuiroit pour sa gloire cruelle...
Gloire inhumaine ; êtes-vous donc si belle !
A ce bonheur, le but de tous les vœux,
Mieux que l'amour savez-vous nous conduire ;
Et sans amour, dans le plus vaste empire,
Le cœur rempli seroit-il donc heureux ?
Mais du berceau le feuillage s'agite ;
Un pas s'approche ; Albione palpite.

Clovis se montre. O surprise ! O pudeur !
Son sang pressé fuit autour de son cœur :
Elle languit : la guirlande fleurie
Roule & s'échappe à sa main affoiblie.
Vermeil & muet le Roi ... mais rejoignons,
Ce qui vaut mieux, ses errans compagnons.

Ils galopoient, chacun hors de leur vue,
Tous ignorant ce qu'étoit devenue
Cette beauté, vapeur dans l'air fondue.
De son château voulant les écarter,
Nigrine en sort, & vient se présenter
Au plus prochain de mes veneurs rapides,
Toujours portant ses habits homicides.

Valmon, qui voit le ravisseur félon,
Dans son cheval fait entrer l'éperon,
Pique au guerrier. De la magicienne
Il ne voit point le maudit piége. Hélas !
Elle avoit fait, dans ce dangereux pas,
Un large plant d'herbe norwégienne,
Herbe traîtresse, ayant le don fatal
De déboëter le pied de l'animal
Rendu clochant quand sur elle il s'appuie :
Effet contraire à celui que produit
L'amadmagda, plante d'Abyssinie,
D'os disloqués rajustant l'harmonie.

Le fier chasseur, que la fureur conduit,

Fait fouler l'herbe à ſon barbe iſabelle :
La bête tombe, & l'écuyer ſous elle.
Tandis qu'il ſent qu'il eſt bien inégal
D'être placé ſur ou ſous un cheval,
Et qu'en jurant, ce qui très-peu l'avance,
Il tourne & fait d'âpres efforts qu'il perd,
Voilà que vient le railleur Sigiſbert :
Il voit Nigrine, & le Franc ; il s'élance,
Mais non ſans dire au déſaſtreux Valmon :
Tu n'as pas là tout-à-fait ton aiſance,
Bien que couché ; ta ſituation
Gêne, je crois, ta reſpiration ;
Mais tu poſſède un fonds de patience :
Ainſi je vais d'abord droit au larron
Qui ſûrement t'a fait vuider l'arçon,
Et... Du rieur la bête déhanchée
Lui fait du nez de ſa face écorchée,
A ce propos, labourer le gazon.
Vient Clodomir qui par même aventure
Franchit d'un ſaut le cou de ſa monture.
Et tous les trois, ſur le gazon giſſans,
Pour s'en lever attendent les paſſans...
D'un ſi beau tour Nigrine ſatisfaite,
Et jugeant bien que les autres chaſſeurs
S'occuperoient à ſecourir les leurs,
Ne la voyant plus, elle fit retraite ;

Et du palais ; qu'on pouvoit entrevoir ,
Pour rendre encor l'entrée inaccessible ,
(Que ne pouvoit son dépravé savoir !)
Elle rendit la structure invisible.
Il arriva ce qu'elle avoit prévu.
Voilà Voltrade & Vandalmar venu ,
Puis Arimon , puis Genobalde. Arrête. . . .
Halte , garçons , leur crie à pleine tête
Le fils d'Ausbert * : ce diable de terrein
A des chevaux pris les jambes en haine :
Quittez la selle , & nous tirez de gêne.
Les survenans descendirent soudain ,
Et sans malheur d'embarras dégagerent
Leurs gens moulus , en croupe les placerent ,
Et, dans le bois cherchant leur Prince en vain ,
Tristes au camp sur le tard retournerent.
Au revoir donc. Je compte au chant prochain ;
Suivre les pas du hardi paladin
Que par les airs voiture un noir lutin.
Sur ce , Lecteur , que le Seigneur t'envoie
Santé du corps , paix du cœur , douce joie ,
Epouse aimable , argent comptant , bon vin ,
Buffet garni , ce qui me manque enfin.

* Sigisbert.

Fin du Chant neuvième.

REMARQUES.

(1) *Tel de ces lacs.* Il n'y a que l'Acheron à qui Virgile donne spécialement un courant limonneux, dans la géographie de ses enfers : mais ce n'est point à sa description que je fais allusion ; c'est à celle de *Silius Italicus*, qui, avec un génie foible, a voulu lutter contre Virgile, si grand dans cet endroit. Il feint, dans le troisieme livre de son Poëme historique, que Scipion, voisin alors du lac d'Averne, & de l'antre fameux qui conduit aux enfers, étant inconsolable de la mort des deux Scipions qui périrent en Espagne, veut leur parler dans l'autre monde. Une Autonoé, Prêtresse d'Apollon, est sa conductrice. Scipion offre le sacrifice, suivant les rits de celui d'Ulysse dans l'Odyssée ; & l'ame de la Sybille qui doit l'instruire arrive. Il ne manque pas de l'interroger sur les secrets de son éternel habitacle ; & voici sa réponse. Ce morceau est long : mais on connoît si peu Silius, que je n'ai pu me refuser à donner quelque idée de son génie, plus méprisé que méprisable. Il faut se souvenir que son latin est très-pur, & que les expressions dont je me sers pour rendre ses idées gigantesques, sur le Phlegeton, par exemple, peuvent n'être pas si françoises que les siennes sont latines : à cela près je suis mon original assez fidelement. La Sybille dit donc à Scipion :

Les enfers ont dix murs : l'enceinte du premier
Couvre les durs sujets du cruel dieu guerrier ;
L'autre contient des loix les inventeurs utiles,
Ceux dont la main creusa les fondemens des villes ;
Suit le peuple des champs, purs enfans de Cerès,
Morts sans avoir connu le venin des forfaits ;
Par les lettres, les arts, la troupe cultivée
Qui chanta d'une voix par Phébus approuvée,
Qui police les mœurs, erre dans son séjour.
Celle que sur les flots le vent ravit au jour
Passe, on la nomme ainsi, la porte des naufrages.
Les nombreux criminels, confessans leurs outrages,
Confinent à ceux-ci ; dans leurs vastes états
Un juge les poursuit & gêne leur trépas.
Sous le septieme mur la foule féminine
Marche dans les bois noirs où se plaît Proserpine :
Ce bois mene au séjour des filles, des enfans,
Du bûcher tendre proie éteinte aux premiers ans :
Par de plaintifs *vagits* cette porte est connue.
Loin de ces lieux, brillant parmi la nuit vaincue,
Est l'endroit qui conduit par un sentier ombreux
Aux champs Elisiens, séjour des vertueux,
Hors des états du Styx, sans que le ciel l'éclaire.
Par-de-là l'Océan, au bord d'une onde claire,
On s'enivre d'oubli dans les flots du Léthé.
Dans le dernier séjour déja luit la clarté
De ce jour argentin que la lune renvoie :
Les ames dans le temps, montant par cette voie,
Oubliant les enfers, retournent dans les corps.
Ouvrant son noir gosier, la mort par tous ces bords
Va sans cesse & revient, traîne sa forme errante.

Là s'étend le desert d'une plaine dormante,
Lac bourbeux, que des flots qu'il dégorge en courant
Brûle ce Phlegeton, qui, forcené torrent,
Tourmente ses rochers roulans dans l'incendie.
Le Cocyte, plus loin, tournoyant en furie,
Riviere d'un sang noir, s'enfuit en écumant.
Là du grand Roi du ciel, des dieux digne serment,
Le Styx roule le soufre & sa bourbe enfumée.
Du plus triste Acheron la vase envenimée
Bouillonne, & vomissant son sable en sons plaintifs:
Il va par le marais traînant ses flots tardifs.
De ce poison Cerbere emplit sa triple gueule;
Cette horrible boisson pour Mégere est la seule,
Et la rage n'en peut assouvir son gosier.
Un fleuve amer de pleurs sourcille le dernier
Devant la cour, au pied du seuil inexorable.
Epars dans ces deserts, par un son formidable
Un troupeau monstrueux remplit les morts d'effroi:
La maigreur que toujours le mal traîne après soi,
Le deuil nourri de pleurs, la pâleur de sang vuide,
La plaintive vieillesse, & la ruse perfide;
Et l'envie étreignant sa gorge entre ses mains,
L'indigence aux forfaits inclinant les humains,
L'erreur aux faux sentiers, & la débauche immonde,
La discorde qui veut mêler le ciel & l'onde,
Briarée aux cent bras qui bouchent les enfers,
Le Sphinx aux traits humains d'un sang impur couverts,
De Sylla, des géans, la figure inhumaine.
Là, rompant ses liens, Cerbere se promene:
Tysiphone, Alecton mere de la fureur,

Ne l'aborderoient pas, quand, de cent fers vainqueurs;
Il seme en abboyant l'écume de cigüe.

A droite étend ses bras & sa cime feuillue
De l'onde du Cocyte un if touffu nourri :
Par tout sinistre oiseau, hiboux au triste cri,
Vautours de morts repus, orfraie ensanglantée,
De l'arbre plein de nids la tête est habitée :
Son feuillage les couvre, & d'aigus sons gémit.
Assis en Roi, celui sous qui l'enfer frémit,
De ces spectres enceint, des Rois connoît les crimes.
Ils en sont dans les fers de tardives victimes :
Le remords, les tourmens, &c.

Outre la singularité de ce morceau ; & les différences de cette description & de celle de Virgile, il me semble qu'elle est importante, à ne la considérer que du côté de l'expression. Il y a de l'énergie, de la hardiesse, mais de l'excès, & point de variété ; & elle est de nul effet. Je suis sûr que le Poëte a frémi en peignant ses fleuves ; & il n'effraie point. C'est que vous ne voyez que de la bourbe, & une contention de style qui vous avertit qu'on veut être admiré. Avec un style plus simple, & une description qui est la moitié de celle-ci ; Milton fait des mêmes fleuves de l'enfer un tableau incomparablement supérieur. Il suppose qu'une troupe de ses démons va reconnoître son horrible habitation. Elle se partage en quatre.

Leurs pas, prompts comme un vol, suivent les bords funebres

Des quatre lacs hideux des terres de ténebres,
Qui dégorgent leurs flots dans le brûlant étang :
Le Styx, fleuve abhorré, de haine affreux torrent ;
Le profond Acheron, noir fleuve de tristesse ;
Le Cocyte plaintif, de cris frappé sans cesse,
Lamentable rivage ; & l'ardent Phlegeton,
Avec rage roulant la flamme en tourbillon.

Cela est assurément moins appuyé, moins fort que la description de Silius, & fait plus d'impression : ce qui vient, je crois, du caractere distinctif donné à chaque fleuve, & d'une simplicité qui dit le nécessaire & laisse l'imagination libre de suppléer à ce qu'on ne dit pas. La foiblesse du génie fait donc dire également trop ou trop peu, empêche d'atteindre le sublime & fait aller au-delà. Je ne fais ces réflexions qu'en tremblant. J'ai dit bien des fois : si je faisois une description pareille à celle que je viens de citer ne m'en applaudirois-je pas ? Pour qu'elle me paroisse outrée, ne faut-il pas qu'elle soit d'un autre ? O vérité, disoit souvent M. Arnaud ! Mon exclamation à moi, c'est : ô génie !

(2) *La froide mort.* C'est ainsi que j'ai amolli la vigoureuse conclusion du discours de Vulteius dans le quatrieme de la Pharsale : discours dans lequel le sublime & l'enthousiasme vont quelquefois jusqu'au fanatisme, mais certainement l'un des grands morceaux de Lucain. En voici le sujet. Antoine affamé dans l'isle des Curetes, tente d'en sortir. Il

forme des eſpeces de radeaux étendus ſur des cuves tellement diſpoſées que la manœuvre des rames eſt cachée. Du haut des rochers qui bordent en cet endroit la côte d'Illyrie, Octave, qui a des pirates Ciliciens dans ſes troupes, fait deſcendre des cordages & des chaînes dans la mer : deux des radeaux qui deſcendent à mer baſſe, paſſent par-deſſus le piége ; mais le troiſieme que commande Vulteius, tirant plus d'eau, s'embarraſſe ; on le tire ſous le rocher avancé & garni de ſoldats ; tous les vaiſſeaux d'Octave l'entourent : il ſe bat cependant, peu de temps, les ténebres apportant une eſpece de trêve. C'eſt dans cette ſituation, d'où il eſt impoſſible qu'il ſe tire, qu'il parle à ſa cohorte étonnée. Il faut, avant que de lire mes vers, ſe ſouvenir qu'alonger un Auteur dont le caractere eſt la préciſion, c'eſt le traveſtir ; que faire deux vers d'un vers & demi c'eſt l'alonger ; que par conſéquent l'enjambement eſt indiſpenſable. La verſification eſt, ce me ſemble, d'une moindre importance que la fidélité dûe au caractere d'un Auteur. L'extrême fineſſe des penſées de Lucain, leur peu de liaiſon apparente, le rend un peu obſcur. Si cette obſcurité ſe fait ſentir dans la traduction, il n'y a point encore de ma faute. Voici donc ce diſcours.

De Vulteius alors la bouche magnanime
Soutient contre l'effroi ſa ſuite qu'elle anime.
Guerriers, qui n'êtes plus libres que cette nuit,

Voyez, dans ce temps court, où le sort vous réduit.
La vie est longue assez, pour qui dans son espace
Peut choisir son trépas : chercher avec audace
La mort qu'on ne peut fuir n'est pas moins courageux;
Dans l'espoir général d'un avenir douteux,
Des ans qu'on espéroit faire une noble offrande,
Hâter l'instant dernier, c'est valeur aussi grande,
Dès qu'on court à son sort : à vouloir bien mourir
Nul n'est contraint. Il n'est point de fuite à s'ouvrir :
Contre nos cœurs pointés les traits font une enceinte :
Résolvez votre mort, & vous êtes sans crainte.
Vous ne tomberez point dans la nuit des combats :
Quand dans l'ombre deux camps se lancent le trépas,
Quand dans la foule on meurt, la valeur obscurcie
Sous les corps confondus périt ensevelie.
Par les dieux sur ce bord en spectacle placés,
Nos amis, nos rivaux, de ces rocs avancés,
De la terre & la mer, des témoins nous entourent;
Des deux bords tous les yeux pour nous fixer concourent.
Fortune, que tu veux illustrer notre sort,
En faire un grand exemple ! A votre auguste mort
Cédera ce qu'a fait la foi la plus entiere,
Le plus haut dévouement de piété guerriere.
Tomber pour toi, César, sur nos glaives aigus
Est peu, nous le savons ; mais que pouvons-nous plus ?
Assiégés, notre amour manque d'un autre gage.
Le sort jaloux a craint, sûr de notre courage,
D'enfermer avec nous nos vieillards & nos fils.
Que l'ennemi nous voie, en nos fureurs rassis,
Mourans si librement ; qu'il tremble, & s'applaudisse

Que notre nef soit seule. Un servile artifice
Va par d'ignobles jours tâcher de vous flétrir.
Cet espoir, ce pardon, puissent-ils nous l'offrir
Pour donner plus d'éclat à notre mort unique ;
Et que, perçant nos flancs d'une épée héroïque,
Au foible désespoi on n'ose l'imputer !
Par un coup valeureux il nous faut mériter
Qu'au chef * de tant de bras une troupe perdue
Semble un triste désastre. O sort, ouvre une issue,
Que je puisse sortir ! Je ne le voudrai pas.
Je foule au pieds mes jours : plein d'un futur trépas,
Sa fureur me saisit : je le vois, il n'éclaire
Qu'à l'instant où l'on touche à cette heure derniere.
Le Ciel cache aux vivans le bonheur de la mort,
Pour qu'ils souffrent la vie. Il dit; & son transport, &c.

Brébeuf, qui a paraphrasé tout ce morceau, y a mis beaucoup de clarté. Il est bon de le lire ; mais, pour juger entre lui & moi, il ne faut point de préjugés & l'original en main.

(3) *Deux petits murs.* Il y a ici bien des traits pris de la voluptueuse description du berceau d'Eden, *Parad. perdu, liv. IV.* Comment un homme qui avoit lu les descriptions de ce livre aimable, a-t-il été assez sot, pour former le projet d'élever la Sarcothée sur les ruines du Paradis perdu ! A ne pas comparer le plan, absurde dans le Jésuite & divin dans l'Anglois, les seules descriptions sont différentes, comme les vers d'un bon Rhétoricien & ceux de Virgile.

* César.

Il

*Il est près de l'aurore & du lit florissant,
Berceau pur, d'où l'on voit le soleil renaissant,
Un lieu séjour natal, où notre antique mere
De ses jours innocens commença la carriere.
Là, brillant d'un éclat qui n'est jamais flétri,
Le plus beau des jardins étend son sein fleuri.
Des plus exquis parfums que l'odorat connoisse,
Des plus brillantes fleurs dont notre œil se repaisse,
Les graces ont comblé ce palais du zéphir;
Seul au silence frais il mêle un doux soupir.
Nul vent n'y fait pâlir la rose épanouie;
Un soleil desséchant n'abrege point sa vie;
Violette, il t'honore; & dans ces lieux, Chloris,
Ta suite a sur sa bouche un éternel souris.
Du pôle glacial nul aquilon terrible
N'amene sur ces champs son escorte nuisible;
Ils ne sont point blanchis de neige & de frimats;
Et les eaux par le froid ne se durcissent pas.
C'est d'un printemps sans fin la demeure brillante.
La terre autour sourit: une source abondante,
Qui d'un cours éternel se répand dans son sein,
Fournit au pied des fleurs un délicieux bain:
Roulant dans un lit pur, de ses eaux salutaires
Elle forme bientôt quatre grandes rivieres:
Fécondé par l'air pur, de ces eaux imbibé,
Le sol, pour enfanter, du laboureur courbé
Et du soc ennemi n'attend point la blessure:
La faveur du zéphir suffit à la nature.
Les champs sont tous peuplés de vergers abondans,
Chargés de fruits vermeils aux rameaux verds pendans:

* Masen. *Livre premier.*

Ils ne flétrissent point sur leur tige immortelle:
Doux soutiens de la vie, & meurissant pour elle,
Secours voluptueux qui de mort garantit,
Ce sont les mêts des dieux. Aux mortels interdit,
Un seul tronc s'élevoit dont la moisson dorée
Sur le bien, sur le mal rendoit l'ame éclairée.
Ah son pouvoir connu n'est que trop bien prouvé!
Postérité d'Adam &c.

Voilà le paradis terrestre de Masenius. Il a quelque aménité; mais il y a des lieux pareils sur la terre dégradée, & il n'y en a point de semblables à celui que décrit Milton. L'une de ces peintures du paradis est ce qu'on nomme un lieu commun; l'autre est un de ces chefs-d'œuvre qu'on loue à mesure qu'on a de connoissances & de goût.

(4) *De la mémoire.* Puisque l'influence du château ne peut faire oublier sa passion à Albione, d'où vient a-t-elle cet effet sur Clovis? Si je répondois que j'ai voulu donner à entendre par-là qu'une passion illégitime jette de plus profondes racines dans le cœur, qu'une inclination vertueuse & approuvée de la raison, ou que l'amour cause un tout autre ravage dans une ame féminine que dans celle d'un homme & d'un héros, je répondrois d'une maniere plus plausible que ne le font les apologistes des bévues d'Homere. J'aime mieux recourir à l'excellente raison de M. Racine, dans son commentaire sur Milton, qu'il ne faut pas faire tant de questions aux Poëtes.

CHANT X.

ARGUMENT.

Près de son pere, apporté par un diable,
Dans le conseil arrive Sigismond :
Aux députés d'un ton sec il répond,
Et Gondebaud un peu plus à l'amiable.
Danger d'Aurele ; & du Chevalier noir
Quel sort cruel causoit le désespoir.

Il est des gens qui, sûrs de leur raison,
S'ils n'ont point vu d'exacte liaison
Entre le fait & la cause alléguée,
Ont bientôt fait & cause reléguée
Dans le pays des publiques erreurs,
Vaste pays battu par maint des rieurs.
Ces gens, du haut de leur esprit superbe,
Pourroient donc bien rire un peu de mon
herbe.
Moi je ris d'eux. Qu'une herbe ait le pouvoir
De casser net, comme un fétu, la jambe

A l'animal peſant comme à l'ingambe;
Cela ſe peut auſſi bien concevoir
Que ta puiſſance attractive lunaire.
En te foulant le cheval ſe déferre,
Comme en foulant l'abortif ciclamen
Du flanc ouvert tombe le fruit d'hymen;
Comme la main d'aſſaſoë frottée
Prend ſans péril la couleuvre enchantée;
Comme le pied qu'a touché l'apinel
Sans crainte écraſe un ſerpent gros de fiel.
Contes encor, répondront-ils peut-être.
Et contes ſoit: mais, ſi j'en étois maître,
Je vous clorois tous ces becs vétilleux
Qui de ce monde ôtent le merveilleux.
Par eux le ciel, ce ſublime regiſtre
Des grands revers du Prince & du Miniſtre;
Cet arſénal des fléaux d'ici-bas,
Débordemens, ſtérilités, combats,
N'eſt plus qu'un vuide où d'impuiſſantes maſ-
ſes
Nonchalamment parcourent leurs eſpaces.
Que cela ſoit: notre erreur valoit mieux.
Notre vieux ciel parloit aux curieux;
Il faiſoit peur; il rendoit l'eſpérance;
Son moindre attrait fut ſa magnificence.
Préſentement qu'eſt-ce? C'eſt un objet

Beau, mais qu'on voit avec indifférence :
La lune y pend, sans verser d'influence;
Une comete à barbe ou queue immense,
Mit-elle en feu tout l'horison, y fait
Son cours errant sans que l'on s'en chagrine;
Ce cours fatal, par son calcul abstrait,
Arrogamment Clairaut le détermine;
Par tout emploi le ciel éclaire & plaît.
Du vrai qu'on cherche est-ce donc là l'effet?
O chers amis, que l'erreur nous fascine!
De l'Univers ignorons la machine:
Voyons le jeu qui plus nous surprendra.
Mon œil est froid au vol d'un opéra,
S'il voit la corde, ou même la devine.
O belle erreur, ignorance divine,
Mon cœur t'adore; un autre te louera:
Je sens ton prix; un autre le dira;...
Car il me faut pour certaine aventure
Changer de style... O sublime cheval,
Qui te nourris du foin du sacré val,
Quitte un moment ta savante pâture;
Fais-moi franchir les subtils flots de l'air,
Où, dans les bras du messager d'enfer,
Pressant des siens sa noir-velue échine,
Le jeune objet des vieux feux de Nigrine
Nage, serré contre l'esprit malin

Comme en la mer un petit lamentin.
Du fond du trou creusé par la donzelle,
Par certain singe ayant corne, queue, aîle,
Il fut dans l'air porté d'un vol hardi.
Quoique héros, il fut fort étourdi
De la nouvelle aventure & voiture.
Quelque plaisir que l'esprit se figure
A parcourir d'un pied terrestre, & né
Pour ne fouler que poussiere & verdure,
Un beau champ bleu de nuages orné,
Du haut desquels, camarade des cailles,
On raseroit les plus hautes murailles,
Voyant mugir le tonnerre sous soi,
Le Bourguignon n'en sent pas moins d'effroi.
A son œil clos quand la clarté rendue
Offre d'abord ma face biscornue;
Puis le beau saut qui menace ses pas:
Si le démon, dont la negre encolure
Ne promet rien moins que probité sûre,
Va le trouver trop pesant sur ses bras.
A ce soupçon se joint un embarras;
C'est qu'en fendant la fugitive plaine,
Toujours derriere il laissoit son haleine.
Il prit enfin son temps adroitement,
Et dit: je perds, ma foi... je perds le vent.
L'aîlé porteur, à cet avis docile,

Suspend son vol, d'en-haut pend immobile.
Le Chevalier, d'un souffle interrompu,
Soupire, aspire, & dit : qui diable es-tu ?
Cela, Seigneur, répond le monstre agile,
Pour vous servir : diable à propos venu
Pour vous tirer de méchante aventure...
Vous étiez là, car nous nous connoissons,
A la merci de rude créature....
Mais le temps presse, & lorsque nous causons,
Savez-vous bien qu'on vous joue une piece
Qu'il seroit bon de traverser un peu ?
On se repent avec moi d'un tel jeu,
Dit Sigismond ; mais voyons, parle, qu'est-ce ?
L'ange vilain lui répond en ces mots.
Il vous souvient, magnanime héros,
Que certain soir votre auguste maîtresse,
Clotilde, vint à quitter le palais
Qui receloit vos voeux & ses attraits :
Le Roi des Francs l'en avoit enlevée.
Dès qu'à vous vint le bruit de son départ,
L'ame de bile & de fiel abbreuvée,
Sans être instruit cependant qu'au hazard,
Des bords du Rhône un matin vous partites :
Mais nul succès n'a payé vos poursuites ;
Par la raison que ce que vous cherchiez,

Mauvais chercheur, en contrée étrangere,
Etoit pour lors auprès de votre pere.
Quand, froid ou chaud, jour ou nuit, vous marchiez
En juif errant, sur les monts, par la plaine,
Par un destin que je ne conçois pas,
Cette beauté, qui vous duit tant de pas,
D'humides nuits, de jours passés en peine,
De Gondebaud revoyoit les états.
Que ce récit cesse de vous surprendre:
Les nouveautés qu'il vous plaira d'entendre
A meilleur droit pourront vous étonner.
Ce Roi des Francs, dont l'inutile adresse
Vous sut si bien frauder d'une maîtresse,
Parlant en Roi, s'offre à la couronner.
Deux députés arrivés dans Vienne
A Gondebaud vont demander sa main:
Et je crains fort, très-fort qu'on ne l'obtienne;
Car le papa, toujours foible, incertain,
L'est un peu plus qu'il n'a jamais dû l'être.
Ce François-là, qui, sans parler trop haut,
Donne à sentir qu'il sait tout ce qu'il vaut,
S'explique net, demande assez en maître;
Et franchement il ne seroit pas sûr
De rebuter un Prince aussi peu tendre.
Mais se donner un si peu souple gendre,

A Gondebaud paroît un fort bien dur.
Si donc quelqu'un lui faisoit bien entendre
Que le refus n'entraîne aucun danger,
Qu'en cas d'attaque on saura le venger,
Je répondrois qu'à l'ambassade vaine
Il donneroit des mots, & point de Reine;
Vous devez faire & pouvez seul cela.
Mais il est temps & plus: à l'heure même
On tient conseil, & sur ce sujet-là.
Nous allons donc, sauf plus sage système,
Vous débarquer d'ici dans le conseil.
Vous m'avouerez que j'ai peu de pareil
Pour abréger l'ennui d'un long voyage.
Je vous ceindrai d'impalpable nuage
Par qui, témoin invisible à tous yeux,
Sans rien gêner, mieux que je ne puis faire
Vous vous pourrez mettre au fait de l'affaire;
En écoutant le discours orgueilleux
De certain Franc, à qui pour votre pere
Vous répondrez en Prince belliqueux;
Car votre sang n'est nullement fougueux,
Ou ce sang chaud va frémir de colere.
L'arrangement, je le vois, vous plaît fort.
Prenez-moi donc une haleine & demie,
Et fermez l'oeil; car je prends mon essor.
Comme l'on voit le soldat plein de vie,

Atteint au front par la balle ennemie,
Etre, & tomber, souillant la poudre, &
mort,
Comme l'on voit, dans un point insensible,
Le coup, la vie & le trépas s'unir;
Tel le démon, au vol imperceptible,
Donne au guerrier avis de se tenir,
Part en parlant, sitôt qu'il part arrive,
Met Sigismond, ceint d'un nuage épais,
Dans le conseil où d'une voix naïve
Lisois au Roi parloit le bon françois.
D'abord Aurele avoit avec sagesse,
Mais de ce ton qui veut être approuvé,
A Gondebaud demandé la Princesse.
Doutes, si, mais, il avoit tout levé.
Le Roi mêloit avec assez d'adresse
A ses refus une obscure promesse.
Lisois se leve, & d'un visage altier
Tient ce discours décisif & guerrier.
Pourquoi, dit-il, si ton coeur est sincere,
De longs discours dictés par le mystere?
Imite-nous, prends notre bonne foi,
Parle en Monarque. Envoyés d'un grand Roi,
Nous t'annonçons qu'il veut ton alliance.
Sans doute il peut, sans trop de confiance,
Te rechercher pour s'unir avec toi.

De Chilperic il demande la fille.
Ou je me trompe, ou, de quelque splendeur
Que sa beauté, que ton noble sang brille,
D'un tel héros le choix est un honneur.
Ce choix peut-il te gêner ou déplaire?
Je l'avouerai, qui soumit le Bructere,
Qui, jeune encor, défit Siagrius
Sous ses lauriers n'attend pas des refus.
Si des refus sont pourtant ta réponse,
Songes-y bien, réflechis; mais prononce.
Parle: on reçoit sans honte & sans danger
Le court affront qu'on est sûr de venger.

Ce Lisois-là, qui, peu prudent peut-être,
N'observoit point ce qu'observa Bonner,
Aimoit sur-tout d'un discours qu'il fût clair.
Mais Sigismond soudain vient à paroître.

Pars, insolent, & reporte à ton maître
Qu'un Prince auguste, & grand sans allié,
N'accepte point sa superbe amitié:
Qu'il porte ailleurs un choix trop honorable;
Et sans commettre un nom si formidable,
Que le vainqueur de l'aigle des Romains
Ne s'offre plus à nos libres dédains.

Comme Pyrrhus sanglant, couché par terre,
Mais redoublant encor de majesté,

Envisagea Zopire épouvanté,
Qui, suspendant le mortel cimeterre,
A ce coup d'œil crut voir un dieu vengeur
Par des éclairs menacer sa fureur,
Avec un œil plus haut & plus terrible
Au fils du Roi l'ardent Lisois répond.

Sir Gondebaud, d'émoi très-susceptible,
Sentit froidir la sueur sur son front,
Et du regard de l'Envoyé colere
Et de l'aspect d'un fils inattendu.
Il roule un œil qui, creux & confondu,
Feint d'être calme, & n'y réussit guere:
Mais son fils froid, dans un muet dédain,
Toise de l'œil d'abord son adversaire;
Puis, ramenant cet œil fier sur son pere,
Tombe à ses pieds, & lui baisant la main
Dit: ô Monarque... il devient nécessaire
A votre fils de vous qualifier
Du titre saint qu'on paroît oublier,
O Souverain, avant de satisfaire
A vos desirs sur mon subit aspect,
Accordez-moi, souffrez qu'avec respect
Pour mon transport je vous demande grace.
De la hauteur d'une indigne menace
Mon cœur né fier trop vivement piqué
S'est devant vous sans votre ordre expliqué;

Mais un devoir a causé mon audace ;
Et votre fils croiroit trahir son nom ;
S'il supportoit qu'à l'aspect de son pere
De ce François un mortel prît le ton.
Le Roi, prenant un front demi-sévere,
Dit aux deux Francs : sans approuver mon fils,
Dont l'un de vous méritoit la réponse,
N'attendez pas qu'aujourd'hui je prononce :
Mon fils arrive, & je me crois permis
De l'embrasser d'abord & d'être pere :
Jusqu'à demain seulement je differe :
Attendez tout d'un Roi libre & prudent
Qui d'un Héros qu'il craint peu, mais révere,
Peut excuser le sujet trop ardent....
Les députés sortirent en silence.
Le pere alors interrogea son fils :
Et, quand il eut tous doutes éclaircis,
Avec Irier il met dans la balance
Le oui qui fait équilibre au refus.
Pour le dernier le jeune Prince opine
Avec chaleur, piqué qu'on examine
S'il faut se rendre aux desirs absolus
D'un Prince altier dont la dure alliance
Paroît un joug & devient une offense.
Irier moins fier, connoissant mieux Clovis,
N'ayant point lui d'amour, ayant de l'âge,

Veut refuser, mais mitige l'avis.
N'irritons point, par un orgueil peu sage,
Un Roi guerrier qui, plus prompt que l'orage,
Viendroit porter sur l'aîle du courroux
Jusqu'en ces murs la flamme & le ravage :
Ne donnons point le signal à ses coups :
Pour les combats gardons l'orgueil qui blesse :
Nous consultons ; consultons la sagesse.
Prêt à marcher, Clovis te voit en paix :
O Roi prudent, le temps t'est nécessaire :
On en obtient en promettant ; promets.
(1) Si différer nuit à ceux qui sont prêts,
Qui ne l'est point périt s'il ne differe.
Ne rougis point d'un serment peu sincere :
A ce François, qui te nuiroit toujours
S'il ne le hait, que dois-tu ? Des détours.
La bonne-foi, trop souvent malheureuse,
Est des sujets la vertu scrupuleuse ;
Mais par l'adresse ou de hardis exploits
Vaincre un rival est la vertu des Rois.
Du Franc séduit amuse la vaillance
Par l'appas vain d'une douce espérance :
Pendant ce temps, pris sur tes ennemis,
De tes voisins tu te fais des amis ;
Dans tes états tes milices accrues
Sont avec choix & sans bruit répandues :

Alors tu peux attaquer le premier,
Muni des droits que le prétexte donne,
Fertiles droits dont ne manque aucun trône.
Roi : ton soupçon suffit pour pallier
L'invasion qui t'étoit nécessaire ;
Et, dépourvu de meilleures raisons,
Tu peux, brisant un trop foible adversaire ;
Chercher chez lui l'appui de tes soupçons,
Sûr d'y trouver que ses sourdes pratiques
Légitimoient tes armes prophétiques.
La terre enfin, accoutumée à voir
Les libres Rois mesurer leur devoir
Sur l'intérêt du sceptre toujours juste,
S'il est puissant, nomme l'heureux auguste,
Et, les plaignant, méprise les vaincus.
Vois Alaric : crois-tu qu'aimant la gloire
Il eût au Franc livré Siagrius,
S'il n'eût compris le danger du refus ?
Mais, du François redoutant la victoire,
Craignant les fruits d'un honneur dangereux ;
Il se soumit à des temps rigoureux.
Siagrius, qu'il livroit par contrainte,
Et justement puisqu'il étoit vaincu,
Devint le sceau d'une alliance feinte
Qu'il ne crut point honteuse à sa vertu.
Un tel exemple est vilain ; mais il flatte.

De Gondebaud l'âme peu délicate.
Ainsi, malgré le hardi Sigismond,
Le lendemain, par ordre de son pere,
Itier, cachant sous un sincere front
Les sourds complots d'un ministre faussaire,
Aux députés en ces termes répond :
Pour votre Roi mon maître plein d'estime
Juge à propos de répondre à ses voeux :
Prêt à serrer des plus augustes noeuds
Son amitié pour ce Roi magnanime,
Il veut donner la Princesse à ses feux ;
Quand du printemps la riante parure
Dissipera l'ennui de la nature,
Dans l'appareil digne de tous les deux,
Il conduira l'indissoluble gage
De l'amitié qu'il jure & qu'il reçoit,
Aux bords où l'Ousche à la Saône s'engage.
De l'artifice Aurele s'apperçoit,
Ou voit du moins d'une ame peu tranquille
Ce long délai qui lui semble inutile.
Mais qu'opposer, qui ne parut partir
Du dessein pris d'être à tout difficile ?
Il lui fallût au délai consentir.
Aurele vit en secret la Princesse.
Ami du Roi l'espoir de ma douleur,
Lui dit Clotilde, apprends à ce vainqueur

Quel sort m'attend, & quel piége me presse.
Crois, & dis-lui, que d'un oncle trompeur
Ma mort pourroit dégager la promesse;
Que je crains peu cependant ce malheur:
Au Ciel sur moi veille un œil tutélaire,
Et j'ai, je crois, sur la terre un vengeur.
Sans doute, & tel qu'une juste frayeur
Doit être un frein au forfait téméraire,
Dit l'Envoyé, qui dans la fausse cour,
Comme Lisois, ne fit plus long séjour.
Ils revenoient sans chercher d'aventure.
Mais dans ce monde on seroit trop heureux,
S'il n'étoit point entre amans de rupture,
Dans l'amitié de devoirs vétilleux,
Dans le public de contrainte posture,
Dans la maison de fatiguant tracas,
Et si le diable au-devant de nos pas
N'alloit fourrer ce qu'on ne cherche pas!
Mes deux gens donc, ne cherchant rien, trouverent
Un gazon frais à l'abri d'un bosquet,
Mais si riant que leurs yeux s'étonnerent,
Mais dont l'émail, le champêtre duvet
Plut tant à gens ayant chaud, qu'ils se mirent
A le fouler, & bientôt y dormirent.
Après une heure ou moins d'un doux sommeil,

Lisois, touché du rameau du réveil,
Fut sur ses pieds : & tu dormois, Aurele.
Que fait Lisois ? Il va se mettre en selle,
Aux yeux fermés de son ami dormant,
Voulant, je crois, dans sa jeune cervelle,
Rire & jouir de son étonnement
Lorsqu'ouvrant l'œil il connoîtroit sa fuite.
Ce tour badin vouloit que dans ce lieu
Il se cachât, ou qu'il s'éloignât peu ;
Mais mons Lisois, dans sa franche conduite,
Se consultoit, & la raison ensuite.

Sans s'en douter faisant route toujours,
D'un sentier creux enfilant les détours,
Un côteau s'offre ; il franchit la colline :
La plaine vient ; dans la plaine il décline,
Et là rencontre un vilain mal vêtu,
Assis par terre, à table, où, sans serviette,
Sur un crouton qui lui servoit d'assiette,
Mon verd-coquin dînoit d'un défructu
Que d'un château la veille il avoit eu.
Or il portoit la mine d'un compere
Nullement sot & grand cogne-fétu.
Lisois l'aborde, & lui dit : que fais-tu ?
Ma foi, dit-il, une chose bien claire ;
J'ai faim, je dîne, & crois sagement faire :
Mais vous, Seigneur, vous pourriez faire mieux.

Qu'en mal instruit vous risquer dans ces lieux.
Un Chevalier, comme, je crois, vous l'êtes,
S'en va d'ici les chausses fort mal nettes:
Comment; croquant, marouffle, dit Lisois?...
Je suis, Seigneur, ce qu'on veut que je sois,
Répond l'Irus... mais, je vous le répete,
Si vous passez, gare votre brayette;
Que je sois nul si vous n'êtes fessé:
Car, comme un homme ayant peur & pressé,
C'est, poursuit-il, le malhonnête usage
D'un vieux château qui sur votre passage
Va vous montrer son insultant donjon.
Tout Chevalier qu'un espiegle démon
Près de ce fort à sa malheure engage,
Happé soudain, est, de chaînes chargé,
Contre un carcan en forçat fustigé.
Mais, par Theutath, est-ce chose croyable,
Lui dit Lisois? Je veux, dit le vilain,
Qu'un de mes yeux me tombe dans la main,
Que l'autre y voie autant que chez le diable,
S'il s'est dit rien de plus indubitable.
Lisois, bien sûr de garantir son dos
Tant qu'à son gré pourront mouvoir ses os,
Ayant d'ailleurs tête la mieux pétrie
Qu'ait eu mortel pour une étourderie,
Au mendiant dit serviteur, & part

De la fesse essayer le hazard.
Ayant de fait mis au cul de sa bête
Un vaste champ, ce spectacle l'arrête.
Il voit, non loin des fossés d'un château
Dont son esprit se remet la structure,
Un Cavalier serré contre un poteau,
Y faisant plate & piteuse figure:
Ce dont le Franc ne put que se douter ;
Le patient montrant bien un visage,
Mais non celui que fait montrer l'usage.
L'objet honteux fit tout net arrêter
Le grand Lisois qui du burlesque outrage
Ne sait s'il doit ou rire ou s'irriter.
Mais comme il voit autour de la victime
Filer en ordre une procession
De gens tenans un souple & beau sion,
Signe assez clair de leur intention,
Alors, saisi d'un courroux légitime,
Le sang jaillit sur son front qui s'anime;
Il pique, il fond; & serrant son pavois....
Mais vous saurez la suite une autre fois:
Car le péril que court l'aimable Aurele
Me touche trop, pour songer à Lisois.
Aurele donc, si l'on se le rappelle,
Dormoit au frais au bord d'un petit bois.
De ce bosquet parmi l'herbe se coule

Un long serpent qui se déplie & roule,
Et vient au Franc faire un sinistre accueil :
Son col doré, verd, souple, est droit d'orgueil ;
Le reste rampe & rase la verdure ;
Le feu, le sang pétille dans son oeil ;
Il s'entre-noue, & de sa gueule impure
Lance de joie une langue à trois dards.

Tu dors, Aurele, & l'écaillé reptile
De ses noeuds verds entoure tes cuissards !
Vas-tu passer de ce sommeil tranquille
Au grand sommeil, à ce sommeil de fer
Qui dure, hélas, une nuit éternelle !
Non. Car voilà qu'un guerrier de grand air
Voit ton péril, & ce péril l'appelle :
De son cheval il s'est précipité,
Et, joignant l'art à la rapidité,
Il fait voler, sans te toucher qu'à peine,
La longue bête en tronçons tortueux
Qui, s'enlaçant dans leurs replis noueux,
Semblent l'amas des anneaux d'une chaîne.

Las de dormir, Aurele s'éveilla ;
Et ce qu'il vit d'abord ce fut cela,
Puis le guerrier ; surpris, comme on peut l'être,
De voir Lisois sans raison disparu,

Et remplacé par ce nouveau venu
Qu'un œil peu sûr tâchoit à reconnoître.
Pour le guerrier à son aide accouru,
Frappé des traits que la reconnoissance
Profondément imprima dans son cœur,
Il se découvre, il tend les bras, s'avance
Et d'un ton tendre il s'écrie : ah, Seigneur,
Quel dieu propice a par sa providence,
Dans ce hazard, permis que mon secours
Sauvât celui qui conserva mes jours !
Le Paladin qui tenoit ce discours
Fut un jeune homme, à touchante prunelle,
Au chef blondin, vermeil, joli, bienfait :
Et vous savez qu'au fond d'un bois Aurele
Retint quelqu'un dont c'est-là le portrait.
Un jour que plein d'une funebre envie
Il s'essayoit à raccourcir sa vie.
Donc le Lecteur qui raisonne conçoit
Que le héros de qui le bras adroit
Sauva le Franc du reptile barbare
Fut l'amoureux & beau Viridomare.
Ce jouvençeau, que nous avons laissé
Si languissant, de tant d'amour blessé,
Dans un bosquet soupirer sa tendresse,
Etoit en pleurs sous son ombre resté ;
Et promenant au hazard sa tristesse,

Ce bon hazard voulut qu'à point dicté
Il vit le Franc, dans un sommeil paisible,
Des mortels nœuds du serpent garrotté.
Vaillant, & plein de générosité,
Il le ravit à son risque visible,
Au dard levé d'une mort infaillible.
Dans ses discours, dans ses yeux attendris,
Le jeune Franc, vertueux & sensible,
De son bienfait lui fit goûter le prix.
L'amitié pure & la reconnoissance
Leur inspiroient ces discours peu suivis,
Brûlans du feu d'une simple éloquence,
Langue du cœur & voix du sentiment;
Ils se serroient, dans ce saisissement
Où l'on sent l'ame arriver sur la bouche
Pour exprimer le plaisir qui la touche:
Un cri subtil, dans cet heureux moment,
Un cri d'effroi, perçant, comme de femme,
Frappe leur ouie & plus encor leur ame:
Ils sont surpris, mais bien différemment.
De l'un des deux le visage s'enflamme,
L'œil s'attendrit; il transit, tremble, & part,
Piéton armé, avec le vol d'un dard,
Droit sur le lieu d'où la voix est partie.
L'autre, étonné de sa brusque sortie,
Fait circuler son ouie & son regard

(C'étoit Aurele) ; il marche enfin lui-même,
Et, par un trait de sa prudence extrême,
Avec le sien menant le palefroi
Du bel enfant qui, dans son prompt effroi
Perdant la tête, oublia de le prendre.
Or vous saurez qu'il falloit, pour se rendre
Au lieu couvert d'où le cri s'éleva,
D'un côteau droit franchir la pente rude.
Quand sur la pointe Aurele se trouva,
Un cri nouveau, mais mâle & fier prélude
D'un démêlé qu'eût fini le trépas,
Le frappe, & fait précipiter ses pas
Du haut du tertre au bas de la vallée.
Là, dans un tour, son oeil voit un vieillard,
La néige au front, la peur dans le regard;
Une beauté craintive & désolée,
Dont le visage est un tableau charmant
De vif effroi, d'aimable étonnement;
Et deux héros dont l'épée étincelle,
Mais moins encor que leur sombre prunelle.
Viridomare est l'un : l'autre guerrier,
A casque noir, à mortel bouclier,
Est à ces traits facile à reconnoître;
Vous le voyez sur la scene paroître,
Si je ne faux, pour la troisieme fois.
A son aspect, le Franc, haussant la voix,

Lui

Lui dit : guerrier, accorde à ma priere
De ralentir ta bouillante colere.
Je ne viens point te prescrire des loix ;
Car à quel droit, & quel seroit mon titre !
De la valeur je connois trop les droits :
Un vrai guerrier, récusant tout arbitre,
N'a, je le sais, pour juge que son bras :
Aussi je prie, & ne commande pas.
Mais entends-moi. L'amitié la plus tendre
A ce héros m'unit étroitement :
Je ne pourrai, je le dis hautement,
Le voir frapper, sans vouloir le défendre.
Ou suspends donc ton fier ressentiment,
Ou sur moi seul détourne ta colere ;
Ou je deviens un second adversaire.
L'ardent guerrier, au triste ajustement,
Martel, replique : Eh crois-tu, téméraire,
Qu'un tel second puisse produire en moi
Nul autre effet que haine contre toi ?
Je vais punir, mais j'aime ta menace ;
Et détestant un nuisible ennemi,
Comme je hais ce traître si chéri,
De mon destin c'est sans doute une grace
D'avoir voulu qu'après l'avoir puni
Je sois encor vengé sur son ami.

(2) Comme ſoudain, quand la brûlante foudre
Dans ſon ravage effleure un tas de poudre
Miſe en monceaux pour d'horribles combats,
Le nitre prend ; en furieux éclats,
Les toîts briſés, les murailles rompues,
De l'air fumeux s'élancent juſqu'aux nues,
Semant parmi la nuit & le fracas
Leurs noirs débris, l'horreur, & le trépas ;
Tel à-peu-près fut le trouble & l'orage
Que dans le cœur du doux Franc irrité
Du guerrier noir excita la fierté.
Son corps trembla, par la bile agité ;
Son cœur frémit. Tel qu'un ſombre nuage
Qui, répandant la prompte nuit dans l'air,
Eſt coup ſur coup percé d'un pâle éclair,
Tel le courroux s'étend ſur ſon viſage.
Au cercle prompt qu'il lui fait parcourir,
Son fer dans l'air en décrit un de flamme ;
Et d'un ſoleil il paroît ſe couvrir,
Quand, l'élevant, ſon bras fit reſplendir
Son bouclier d'une quadruple lame.

Si vous voyiez deux taureaux furibonds,
Prêts à heurter leurs indomptables fronts,
Vous n'auriez pas peut-être la folie

De vous flatter d'arrêter leur furie :
Mais s'expoſer au choc de deux taureaux,
Ou bien prétendre arrêter mes héros,
C'étoit riſquer à-peu-près même choſe ;
Et cependant voilà qu'un vieillard oſe
Saiſir le bras de l'un des deux guerriers,
Tourner vers l'autre une main ſuppliante,
Et dire : ô fleur de parfaits chevaliers,
Jeunes héros, que cette voix tremblante,
Que ma douleur, que ces cheveux blanchis
Calment l'aigreur de vos tranſports fléchis !...
Votre valeur, ſi c'eſt un vrai courage,
Doit reſpecter ma priere & mon âge...

O toi ſur-tout, dit-il à l'homme noir,
Toi, dont je crains le ſanglant déſeſpoir,
Ouvre ton cœur : tu te plains d'un outrage :
Viridomare & cette jeune enfant,
Si j'ai compris ton diſcours menaçant,
T'ont offenſé, méritent ta colere :
Parle ; plains-toi : leur cœur obéiſſant
Craindra ma voix comme la voix d'un pere :
Si je l'ordonne, ils vont te ſatisfaire.
Es-tu né l'un de ces altiers mortels
Qui dans le ſang trempent leurs bras cruels,
Dont l'ame dure & terriblement vaine
Se fait honneur d'une inflexible haine ?..

Non ; ton cœur fier eſt ſans férocité...
Eh qui pourroit, d'un bras impitoyable,
Tranquille aux pleurs, ſourd à l'humanité,
Du ſang d'un fils, quand il l'eût mérité,
Souiller les yeux d'un vieillard déplorable !...
Et ce jeune homme, ô guerrier redouté,
Eſt un fils cher par mon cœur adopté.

Telle qu'on voit la liqueur bouillonnante,
Prête à franchir les lévres du baſſin,
Se déſenfler & rentrer dans ſon ſein
Si du braſier une main diligente
Sait l'écarter quand ſon volume augmente,
Tel le vieillard du triſte paladin
A fait raſſeoir la bile véhémente.

Vieillard aimable, eſtimable mortel,
Tu vaincrois tout, tu vaincs mon cœur cruel,
Ce cœur flétri par la douleur amere,
Et détrempé du fiel de la colere.
Je ſuis un monſtre : écoute, & tu vas voir
Quels ſont mes droits pour haïr & détruire :
Tu vois en moi le fils du déſeſpoir.

(3) Aux ſombres mots, comme dans un navire
On voit tomber, par un calme fatal,
La voile lâche & le drapeau naval,
La flamme ſouple au plus léger zéphire

Meurt ſur le mât, ne nage plus dans l'air,
Des combattans ainſi tombe le fer.
Près du vieillard, près du héros farouche,
Les pieds ſur l'herbe & les yeux ſur ſa bouche,
On s'eſt aſſis en l'ordre ici marqué ;
Le noir Seigneur, le vieillard & la belle,
Le beau guerrier, & le prudent Aurele :
Voilà leurs rangs. Ceci bien expliqué,
Faiſons un peu dire à notre mémoire
De tant de gens l'embarraſſante hiſtoire.
Le beau guerrier eſt ce Viridomare,
Qui, pour punir un feu qu'il croit honteux,
Vouloit un jour, dans un remords barbare,
Se fracaſſer ſur des cailloux affreux ;
Le bon vieillard éleva ſon enfance ;
Et, partageant ſes ſoins & ſa prudence,
Ce tendre humain de la jeune beauté
Soigna les jours, dirigea l'innocence,
Dans un ſéjour des humains écarté.
Par des brigands cette tendre Alpheïde
Fut un matin ravie ainſi qu'on ſait,
Et pour ſon frere en ſon cœur nourriſſoit
Un feu trop vif, mais modeſte & timide.
Le noir héros, au harnois homicide,
Pour ſe ſouſtraire au jour qu'il haïſſoit,
Parut toujours triſtement intrépide ;

Et vous allez entendre ses malheurs.
Aurele enfin est très-connu d'ailleurs.

Ceci conçu, prenez vos yeux, Lecteurs,
Ces yeux, s'entend, dont votre ame est pourvue:
Voyez d'esprit cette belle ingénue,
Vermeil chef-d'œuvre, ayant deux belles peurs,
Peur qu'on la vît, peur de lever la vue;
Viridomare encor plus rougissant,
Levant d'amour, par amour abaissant
Ses grands yeux noirs sur cette jeune belle;
Le bon vieillard & le Franc attentifs
A ce discours qu'en tons & gestes vifs
Tint le guerrier à méchante prunelle.
Le Ciel m'a fait naître un de ces enfans
A la malheure offerts à la lumiere
Contre les vœux de leurs cruels parens.
Quand je naquis, un autre de mon pere
Avoit surpris le cœur & les bontés;
Je fus haï quand j'y voulus prétendre.
Conçu trop tard, jamais un souris tendre
Ne me paya de mes soins rebutés.
Ce sort commun, qu'on répugne à comprendre,
Fit que ma sœur en ses heureux souhaits.

Toujours fut plaine & n'attendit jamais,
Tandis qu'objet d'une aigreur éternelle
Je n'arrachois de la main paternelle
Qu'avec douleur les plus justes secours.
Elle mourut cette sœur adorée;
Et le destin de ma mere éplorée
Par la douleur trancha bientôt les jours.

Il ne resta pour consoler mon pere
Que moi, Martel, cet enfant de colere.
Quels sombres jours que les jours languissans
Dont le chagrin forma mes premiers ans.

Gêné toujours auprès d'un maître austere
De tous mes pas correcteur partial,
Mon cœur ne sut que craindre au nom d'un pere;
Le doux souris paternel & filial
Fuyoit un front ou contraint ou févere:
De notre bouche une étrangere aigreur
Avoit banni la confiante candeur.
Avec un pere, orphelin déplorable,
Je languissois sous ce sort misérable.

J'avois un cœur: accablé de rebuts,
Il me dictoit qu'ils ne m'étoient pas dûs;
Qu'il devoit être une main secourable
A mon enfance; & je souffrois mon sort
Par l'espoir seul d'un temps plus favorable.

Sur l'avenir ah je comptois à tort !

(4) Mon pere aima : pour une jeune belle
Ce cœur si froid embrasé vivement
Se laissa voir, fut tout changé par elle.
Immolant tout à ce doux sentiment,
Tout réussit à sa flamme nouvelle :
Par les parens avec joie adopté,
Libre en ses vœux, à sa félicité
Il ne manquoit que l'aveu d'une amante.
Mais, à ce bien brûlant de parvenir,
Ce fut le seul qu'il ne put obtenir.
Il ne put vaincre une ame indifférente....
Que dis-je, hélas ! . . . une ame toute à moi,
Qui, dédaignant la foiblesse du pere,
Aimoit le fils sans qu'il voulût lui plaire.
Si tu m'entends, Ciel, j'en jure par toi,
De cet amour, fruit d'un fatal caprice,
Jamais un mot ne me rendit complice :
Je l'ignorois. Quel effroi m'interdit,
Lorsque mon pere, avec un front terrible,
Des yeux brûlans, vint, m'appela, me dit :
Mal de mes jours, quel orgueil t'enhardit
A devenir à mes desseins nuisible !
J'aime . . . pourquoi ton cœur est-il sensible ?
Il te sied bien, malheureux que je hais,
De traverser les flammes de ton pere !

Va, pars, fuis-moi ; que l'œil de ma colere
De ton aſpect ne ſoit bleſſé jamais.
Je lui voulus prouver mon innocence ;
Mais à ſa voix ma réponſe expira.
La ſimple horreur n'a pas la violence
Des noirs tranſports auxquels il ſe livra :
Près de la haine implacable, exceſſive,
Qui jailliſſoit du front qu'il me montra,
De deux rivaux la haine n'eſt pas vive :
J'ai, dans ſes yeux, vu ceux qu'a la fureur.
Je m'éloignai, n'emportant pour partage
Que le fardeau d'une intime douleur ;
Douleur ſans larme, & longue mort du cœur.
Quel accablant, quel ſiniſtre héritage !
Haï d'un pere, admirant mes revers,
Sombre, proſcrit, j'aimois les ſeuls deſerts.
Un jour j'entends des clameurs lamentables,
Et je crois voir trois raviſſeurs coupables
Au pied d'un mont traîner une beauté.
Par la pitié, par le courroux porté
(Tout malheureux ſouffre pour ſes ſemblables)
Je vole, & vois... je vois, ſage vieillard,
Ce même objet, cette même perfide
Dont l'œil confus redoute mon regard
(Il regardoit l'interdite Alpheïde).
Ayant, dit-il, par l'effort de mon bras,

Fait à mes pieds tomber ces scélérats,
J'allai tomber à ceux de cette ingrate.
Tous mes chagrins cesserent à ses yeux :
Et dans mon cœur, ce cœur sombre, au lieu
d'eux,
Entra l'amour, qu'une ame délicate
Et violente est prompte à recevoir.
Je lui parlai. Quelle fut mon ivresse,
Lorsque ses yeux, quand sa bouche traîtresse
A mes desirs n'ôterent point l'espoir !
Chez un ami, non sans peine, amenée,
De ses bontés elle m'y fit l'aveu.
Ne concevez rien d'égal à mon feu
Que la fureur, que l'horreur étonnée
Qui m'atterra, quand un jour à l'écart,
(O jour maudit !) m'égarant au hazard,
Je vis... ma vue immobile, indignée,
Se refusoit à cet objet honteux...
Je vis l'ingrate, au trouble abandonnée,
Entre ses bras serrant des plus doux nœuds
Ce... séducteur pour qui ta voix m'implore.
Vieillard, tu vois s'ils rougissent tous deux !...
Ils s'embrassoient : ah !... j'en pâlis encore...
Jamais amante à l'amant qu'elle adore
N'a fait goûter un tel prix de ses feux.
Mort de fureur, & sans bras dans ma rage,

Je n'existois que pour voir mon outrage.
Pâle, assailli d'un tremblement mortel,
Le cœur baigné dans le plus âcre fiel,
Trois fois je veux d'une main équitable
Sur son amant poignarder la coupable....
Vaincu trois fois, je ne pus que frémir.
La honte enfin de fuir me rend capable.

Je rentre, & vois, près de moi revenir
Sous notre toît, je revois Alphéïde.
Son front brilloit d'une candeur perfide;
Ses yeux sur moi s'élevoient sans frayeur:
Mon sang s'allume à ce comble d'horreur.

Qu'as-tu donc fait, m'écriai-je, parjure,
Du traître objet de ta foiblesse impure?
Que cherches-tu, désespoir de mes jours,
Dans ces beaux lieux qu'on fuit à ta présence?
Viens-tu les rendre un séjour de vengeance?
J'ai vu: ton cœur, artisan de détours,
N'a donc pas su me fasciner toujours!
Tu m'as trahi, toi, déesse chérie,
Qui d'un clin d'œil m'eus fait verser ma vie;
Tu m'as trahi!... Ciel!... & de ta noirceur
Je douterois, à ton air de candeur;
Et c'est par toi (comble de perfidie!)
Que j'atteins donc au comble du malheur!

A ce discours, long-temps muette & confuse,

Elle oſa bien inventer cette ruſe,
Et proteſter que ce coupable amant,
Peu digne objet de mon reſſentiment,
Etoit ſon frere ; & d'un menſonge horrible
Elle évita le ſalaire terrible !
Mais pour plonger le poignard dans ſon ſein
Quelle fureur donneroit une main !
Il fallut fuir. Parjure, mais trop belle,
Elle vécut ; je me punis pour elle :
Sa trahiſon méritoit le trépas ;
Je le cherchai ; non en malheureux, las
De la lumiere à perdre ſi facile,
Mais en cruel, de ſes maux forcené,
Qui, des enfers n'ayant plus que l'aſyle,
N'y vouloit pas être ſeul entraîné ;
Qui, déſolé dans un monde inſenſible,
Rendoit au monde une haine inflexible.
Et, par le Ciel loin d'être réfréné,
Le Ciel aidoit un monſtre déchaîné.
Lui ſeul s'eſt fait une cruelle joie
De me conduire ici ſur votre voie,
Et de ſervir à ſon gré ma fureur.
J'ai vu d'abord cette tête coupable,
Et mon ſang froid s'eſt preſſé ſur mon cœur :
Elle m'a vu : mon aſpect redoutable
Dans ſon ſein traître a porté la terreur :

Elle a crié : ce haïſſable frere
Eſt accouru m'offrir avec hauteur
Un ſang meilleur au goût de ma colere.
Tu ſais le reſte, ô bon vieillard : ſans toi
Ce ſang alloit rougir cette vallée.
Mais, à ton tour, réponds, parle, inſtruis-moi.
Quoi cette ingrate, ame diſſimulée,
Quoi ce méchant, qui m'a ravi ſa foi,
Sont tes enfans, ſurprennent ta tendreſſe !
Eſt-ce ignorance, ou coupable foibleſſe ?
A ce diſcours, le vieillard attendri
Lui dit : guerrier, de ton erreur guéri,
Je veux t'entendre approuver ma conduite.
Oui ces enfans me ſont chers tous les deux :
Et, dépouillant le courroux qui l'agite,
Leur ennemi va s'attendrir ſur eux.
Puis il conta, même avec étendue,
Du gentil couple élevé ſous ſa vue
Et la candeur & tous les accidens,
Et quel amour lia leurs premiers ans.
Il ajouta : la ſincere Alphéide,
De ton rival ſe connoiſſant la ſœur,
Dans ſon aveu ne fut donc point perfide ;
Et ce rival, s'il fut cher à ſon cœur,
Elle l'aima, devant aimer ſon frere.

Qu'avances-tu, dit l'homme atrabilaire,
Vieillard aveugle ; & de quelle noirceur
Vas-tu charger, par un foible artifice,
Ceux que voudroit disculper ta douceur ?
Il est douteux que le sang les unisse :
Quel œil pourroit douter de leur amour ?
Cette rougeur d'un feu qui les décele,
Ces yeux brillans, mais qui craignent le jour,
Leur joie enfin qui se sent criminelle,
Du sang qui parle est-elle donc la voix ?
Pense, vieillard, qu'en t'écoutant je vois.
Et ne crois pas pourtant que je t'abuse,
Dit le vieillard : ah, si ma bouche excuse,
Elle dit vrai ; non que mes yeux trompés
Comme les tiens ne se sentent frappés
D'un air où brille un amour qui t'offense :
Tous deux nieroient ce dont rougit leur front :
Mais de ce feu moi qui vois l'innocence
Je conviendrai de ce qui les confond.
Tu n'en dois point haïr ce couple aimable :
Si contre toi l'amour le rend coupable,
Sois sûr du moins qu'il l'est avec remords ;
Et qu'un penchant dont il se fait un crime
Ne l'a soumis qu'après de longs efforts.
Mais c'est par moi qu'il est illégitime ;

Car ces noms saints, qui gênoient votre
coeur,
O mes enfans, jamais ne vous convinrent.
Dis donc, amour, à ces mots que devinrent
Viridomare & ce qu'il crut sa soeur.
Sur leur beau front qu'il monta de rougeur,
D'attention sur le tien, doux Aurele,
D'émotion dans ta sombre prunelle,
O noir guerrier ! Mais, pour que le conteur
Du bon vieillard vous rende bien l'histoire,
Il lui faudra permettre d'aller boire.

Fin du Chant dixieme.

REMARQUES.

(1) *Si différer*, c'est une maxime tirée du discours de Curion à César, dans le premier de la Pharsale, dont voici le début.

Tant que ma voix, César, a pu te soutenir,
Elle a plaidé ta cause au Sénat importune,
Lorsqu'il m'étoit donné de tenir la tribune,
Quand des Romains légers je te gagnois la voix :
Mais, depuis que la guerre a fait taire les loix,
On nous chasse de Rome ; & l'exil a des charmes.
Triomphe ; & devenons citoyens par tes armes.

Tandis qu'on tremble encor, mal-lié d'intérêts,
Préviens tout : différer nuit à ceux qui sont prêts.

(2) *Comme soudain.* Cette comparaison, que j'ai lue dans l'Arioste, est tirée de Milton, *Parad. perdu, liv. IV.*

(3) *Aux sombres mots, comme &c.* Je m'apperçois que voilà comparaisons sur comparaisons : je ne m'en suis point apperçu en composant : j'ai été tenté d'en supprimer quelques-unes ; mais j'ai vu des raisons pour les laisser ; la meilleure c'est l'autorité d'Homere. Parmi plusieurs morceaux que je pourrois citer, je me borne à ces deux. L'imagination d'Homere, échauffée par la grandeur d'un combat qu'animent d'un côté Neptune & de l'autre Hector, lui fait entasser ainsi ces comparaisons. *Iliad. XIV.*

Ni la mer que le vent violemment souleve
Avec un tel fracas ne rugit sur la greve,
Ni tel n'est point l'éclat d'un feu dont la fureur
De la forêt d'un mont ravage l'épaisseur,
Ni des vents mutinés les sifflantes haleines
Ne mugissent autant dans les branches des chênes,
Que des Troyens, des Grecs, l'un par l'autre meurtris,
S'éleverent alors les effroyables cris.

A douze vers de-là, qu'il emploie à décrire le combat d'Ajax & d'Hector, & la chûte de ce dernier renversé d'un coup de pierre, il peint cet évenement par la comparaison suivante :

Tel que, du foudre atteint, tombe déraciné
Un chêne qui répand une odeur ensoufrée,
Du spectateur tremblant la force est atterrée,
Tant est cruel le trait du bras divin lancé,
Tel sur la poudre Hector est soudain renversé.

Dans le quinzieme livre, où il peint Hector poussé par Jupiter à embraser les vaisseaux des Grecs, il le représente furieux comme Mars branlant sa lance,

Ou tel qu'au haut d'un mont
Un vaste embrasement dévore un bois profond.
Son œil étinceloit sous son sourcil terrible;
De colere il écume; & d'un murmure horrible
Le heaume retentit sur son front furieux.
Jupiter lui prêtoit son bras du haut des cieux:
Il vouloit entre tous illustrer sa mémoire;
Et comme il dut peu vivre, il le couvroit de gloire.
Car Minerve déja pressoit le jour mortel
Où d'Achille il devoit sentir le bras cruel.
Il veut rompre les rangs, & sa valeur s'adresse
Où se joint mieux l'airain de la phalange épaisse;
Mais il n'y peut percer: & les Grecs, sous le choc,
Liés comme une tour, résistent. Tels qu'un roc
Altier, puissant, au bord de la mer blanchissante,
Soutient des vents fougueux la rage mugissante,
Et brise contre lui les flots accumulés,
Tels par Hector les Grecs ne sont point reculés.
Lui, tout brillant de feu fond parmi la mêlée.
« Comme par d'affreux vents une vague gonflée

„ Assaillit une nef que l'écume blanchit, „
„ L'orage avec fureur dans la voile mugit, „
„ Le matelot tremblant, que le péril égare, „
„ Voit, enceint de la mort, combien peu l'en sépare : „
Ainsi flottoit des Grecs le courage alarmé.
Tel que dans un marais un lion affamé
Attaque un grand troupeau qui paît l'herbage humide,
Peu savant à charger l'animal homicide,
Le pasteur, qui défend son troupeau menacé,
Ou se porte derriere, ou devant s'est placé,
Et marche avec; mais lui fond sur le centre, y perce,
Dévore un taureau gras; le reste se disperse :
Ainsi les Grecs &c.

Si les exemples sont une justification, me voilà justifié. Mais qui me pardonnera l'audace que j'ai eue de ne pas me servir de la traduction de Boileau, dans deux endroits du dernier morceau que je viens de citer? Dans le chapitre septieme du traité du sublime, il traduit ainsi le commencement de cette tirade:

Tel que Mars en courroux, au milieu des batailles,
Où comme on voit un feu, jettant par-tout l'horreur
A travers des forêts promener sa fureur,
De colere il écume &c.

Boileau ne dit point que la forêt embrasée est sur une haute montagne; circonstance qui fait image; & *comme on voit un feu* n'est pas une expression bien forte. Madame Dacier a tra-

duit : « ou qu'un impitoyable embrasement » qui sur une haute montagne exerce sa rage » dans une épaisse forêt ». Homere dit plus encore, il falloit donc au moins dire cela. La description de la tempête est dans le chapitre huitieme. Voici Boileau :

Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage,
Le vent avec fureur dans les voiles frémit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit,
Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Madame Dacier, qui a affoibli cet endroit en le paraphrasant, n'a pas dit que le vent se contentoit de frémir dans les voiles, ni que l'air gémissoit ; expressions qui forment des vers harmonieux & foibles ; mais elle s'est réunie avec Boileau dans le sens qu'elle donne au dernier vers d'Homere. Ce sont les réflexions de Longin, qui condamne un vers assez semblable, qui l'ont déterminé à ce sens. Il est sûr qu'Homere représente le peu de distance qu'il y a entre la mort & les matelots. *Uno tantum puncto ego morsque dividimur*, est une très-bonne pensée ; & c'est celle d'Homere.

(4) *Mon pere aima.* J'ai long-temps résisté à la tentation de prouver que ce Poëme si romanesque en apparence, ne differe essentiellement des grandes épopées que par le plan ; & que la plupart des fictions ont leur

germe dans les fictions approuvées de Virgile, d'Ovide & d'Homere. En voici un exemple bien sensible. Assurément si je suis *Romancier*, je le suis sur-tout dans l'épisode du *guerrier noir* : mais d'abord son caractere n'est que celui de Bellérophon étendu & chargé : & voyez si rien se ressemble plus quant au fond que son histoire & celle de Phénix dans le neuvieme de l'Iliade. Phénix, pour fléchir Achille son éleve, lui dit que puisqu'il veut partir il est inséparablement attaché à ses pas, qu'il ne peut le quitter, quand même les dieux me promettroient, dit-il, ces beaux jours dont je jouissois

Quand j'ai fui le courroux de mon pere Amintor.
Epris pour une fille, il outrageoit ma mere.
Cet amour contre moi souleva sa colere.
Ma mere prit mes mains, me supplia, voulut
Que je me fisse aimer, & qu'un vieillard déplut.
J'obéis. Amintor, qui vit mes feux perfides,
M'abhorra; conjura les noires Eumenides
Que nul fils né de moi ne pressât ses genoux.
L'infernal Jupiter exauça son courroux;
L'horrible Proserpine & leurs dieux l'entendirent.
A ma douleur alors d'affreux complots s'offrirent;
Je voulus l'immoler : mais un des immortels
M'arrêta, par l'aspect des remords éternels
Et des noms odieux d'un parricide impie.
Cependant je souffrois, dans mon ame flétrie,
D'habiter la maison d'un pere courroucé.
Par mes amis en vain je fus long-temps pressé.
. . . .
Je fuis loin de leurs yeux, & traversai la Grece, &c.

CHANT XI.

ARGUMENT.

Courte préface. Hiſtoire du vieillard.
Du guerrier noir héroïſme ſublime.
Chez dame Alix le médiſant bavard
Satyriſant, de ſa bile eſt victime.
Comme Liſois dans ſon cas le défend.
Comme d'amour ce bon Liſois ſe prend.

TOUT livre étant entre auteur & lecteur
Un vrai procès à double demandeur,
L'un prétendant qu'on l'inſtruiſe ou l'amuſe,
L'autre voulant qu'on le loue ou l'excuſe,
Aux accidens dont s'alonge un procès
Quiconque lit doit ſenſément s'attendre.
Or chicaneur qui doute du ſuccès
Sait, en gliſſant des mémoires tout prêts,
Fuir la ſentence en la faiſant ſuſpendre;
Ainſi l'auteur enlaçant ſes récits
Fait enrager ſon lecteur indécis.

Partant, qu'on crie ou qu'on s'impatiente;
Laiſſons toujours le grand Roi que je chante,
Pour écouter le bon vieillard qui dit :
O mes enfans, l'amour ſeul vous unit;
Et la naiſſance entre vous n'eſt commune
Que par les lieux, le temps, & l'infortune.
Il vous ſouvient d'avoir ſouvent paſſé
Devant cet antre, au pied d'un roc percé,
Non loin du toît où s'accrut votre enfance :
Cet antre obſcur cacha votre naiſſance.
Un jour j'oſois, curieux & rêveur,
En pénétrer la triſte profondeur,
Quand le ſon lent d'une voix expirante,
Plaintif ſanglot d'une ame défaillante,
Suſpend mes pas ... & porte dans mon cœur
Cette pitié qui tient de l'épouvante.
Bientôt, frappé d'une pâle lueur,
A cet objet je me laiſſe conduire.
La nuit m'entoure, & j'avance: on ſoupire:
Enfin mon œil peut diſcerner ... oh Ciel!
Ciel, quel tableau pitoyable & cruel!
Je vois tremblante, en déſordre, mi-nue,
Sur ce ſol froid une femme étendue;
Contre ſon ſein, où deſcend le trépas,
Elle appuyoit deux enfans dans ſes bras.
Oh chers tourmens de mon heure derniere...

Chers innocens... disoit-elle, je meurs,
Et mon trépas borne votre carriere ;
Ma mort vous tue... Hélas, enfans de pleurs,
Vous périrez sans perdre la lumiere.

Je m'apperçus que le son de mes pas
Rendoit plus foible une voix sanglotante.
Au nom du Ciel, victime du trépas,
De mon aspect n'ayez nulle épouvante,
Dis-je à voix basse : oh quel malheur nouveau
Enfonce ainsi trois vivans au tombeau !
De ma pitié par mes pleurs soyez sûre.
Propre à fléchir l'ourse cherchant pâture,
Vous redoutez qui porte un front humain !

Dans ces horreurs mortel pour moi divin,
Dit la mourante, oh, s'il est temps encore,
Pour deux enfans, par tes dieux, je t'implore ;
Emporte-les ; que de ce noir tombeau
Ton bras les tire & les rende au berceau :
Laisse la mere ; à périr consentante,
Elle te prie en cette heure pressante
De n'en pas perdre autour d'elle un moment.
Ah, si je meurs, je mourrai justement !
Mais... les sanglots lioient sa langue aride :
Elle se tut. De mon visage humide,
Muet aussi, j'approchai ces enfans
Entre mes bras de compassion tremblans.

Je vous vis froids, dormans, pâles, sans langes;
Car vous étiez ces victimes étranges.
Mes pas pressés vous trouverent un sein
Qui réchauffa votre sang enfantin,
Pour qui s'ouvrit votre lévre innocente.
De votre vie alors moins incertain,
Je revolai vers ma triste mourante.
Mais à la mort quand je veux la ravir,
La mort lui plaît, & son dernier soupir
Sera reçu par cette grotte affreuse;
Il est trop tard; & cette malheureuse
N'a pas, dit-elle, aux regards des mortels
Caché sa faute & ses tourmens cruels,
Pour s'exposer au jour quand il la quitte:
Honte, tourment que le crime mérite,
Je puis juger entre la mort & toi;
Mais tu l'emporte & tu peux plus sur moi!
Si cependant tu voulois me connoître,
O toi par qui mes fils vivront peut-être,
Sois satisfait: que mes derniers accens
Me fassent plaindre, & soient reconnoissans!
Du couple enfant dont je me suis dit mere
Un seul me doit son être malheureux.
La fille, hélas, qui ne m'est pas moins chere,
D'un autre flanc est le fruit douloureux;
Et

Et cette main a caché sous la terre
L'infortunée à qui ses jours sont dûs:
Je lui rendois sa mere qui n'est plus.
Pour cette mere une amitié fatale
Me fit sentir sa force sans égale;
Et je n'aimois que comme elle m'aima.
Douce amitié, quel bonheur fut le nôtre,
Quand pour nos cœurs il n'en étoit point d'autre!
Mais de l'amour le feu les enflamma:
Chez mon amie, hélas, il s'alluma.
Je vis d'abord sur sa bouche sincere
Quelque secret qu'on souffroit à me taire;
L'œil que j'aimois se détournoit du mien;
La gêne entroit jusqu'en notre entretien.
Mais ma compagne entre mes bras confuse
Un jour enfin s'accusa de son mal.
J'aime, dit-elle: & d'un penchant fatal
Quand je conviens, je veux que tu m'excuse.
Vois mon amant: demain je le verrai;
Mais avec toi demain je l'attendrai.
Je consentis: le refus ou le blâme
A cette voix entroient-ils dans mon ame!
Elle parloit; mon cœur étoit gagné.
Mais je tremblai, bien justement atteinte
D'une inconnue & prévoyante crainte.

Cet amant vint, d'un frere accompagné :
D'un frere... ah Dieu!... non jamais il
n'eſt né
Rien de ſi beau, ni rien de ſi ſemblable.
Que je trouvai mon amie excuſable !
Que promptement je reconnus ce feu
Que m'avoit fait connoître ſon aveu !
Je ne voulois ni n'aurois pu me taire.
J'ouvris mon cœur : celle qui m'étoit chere
M'en aima plus. Toutes deux chaque jour
Nous nous pouſſions dans les laqs de l'amour.
Notre amitié, cet appui qui peut nuire,
Accrut un mal qu'elle auroit dû détruire :
Et nos amans, par nous ſeules choiſis,
De leur bonheur ſe virent éclaircis.
Tous deux voyoient notre foible, & leur
force ;
Et nul des deux n'écouta la vertu :
Par ſon amour ſoit que l'homme abattu
Faſſe toujours avec elle un divorce,
Soit que l'inſtant l'entraîne à ſon inſçu.
Ces deux amans, inconnus à nos peres,
De leur ſeul droit devinrent nos époux.
Hommes cruels!... quand nous pouvons
par vous
Etre la honte & l'horreur de nos meres,

Quand à nos jours sans ressource flétris
Il est en vôus d'attacher le mépris,
Quand vous trouvez cette heure de la vie
De tant de fiel & d'opprobre suivie,
Comment, ô ciel, votre barbare cœur
Peut-il goûter son flétrissant bonheur !
Vous nous aimez ! ... & votre main coupable
Nous poignardant seroit plus pitoyable.
Nous éprouvions ce honteux repentir
Qui suit de près la faute irréparable,
Lorsque la guerre obligea de partir
Subitement nos époux & nos peres.
Nos deux époux, vaillans ou téméraires,
Aux premiers rangs, satisfirent au sort.
Le même bruit nous apprit & leur mort
Et la victoire ; & que deux jeunes freres,
Nés près de nous, de nos parens chéris,
Nous obtenoient pour femmes & pour prix.
Quels coups de foudre ! Une amertume noire,
Qui sous nos yeux réunit nos malheurs,
Glaça nos voix & dévora nos pleurs.
Car de quel front attendre la venue
De ces époux, dont le front rougiroit
A notre abord, dont l'œil nous montreroit
Tout ce qu'on doit à la pudeur perdue !
Comment attendre un pere courroucé,

Qui, pour laver ſa tache paternelle,
Au nom de pere eût ſoudain renoncé,
En promenant ſa fille criminelle;
Le front baiſſé, dépouillé de cheveux,
Le ſein meurtri par des coups rigoureux,
Aux yeux d'un peuple à ſes pleurs inſenſible!
Craindre un tel ſort rend la mort moins horrible.
Ainſi, bravant l'indigence & la faim,
De l'amitié, de nos fautes victimes,
N'ayant d'eſpoir, de deſir, de deſſein
Que nous cacher, toutes deux nous ſortîmes
De ce ſéjour, de ce toît précieux
Si cher au cœur, qu'à jamais il regrette,
Que n'avoient point encor perdu nos yeux.
Cet antre humide, effrayante retraite,
Nous garantit des regards des humains.
Là des ſecours qu'arrache l'indigence
(Car tour à tour nos ſuppliantes mains
Cherchoient d'abord une amere ſubſtance)
Souvent des fruits que donnent les buiſſons,
De ceux des bois, d'inſectes, d'herbe crue,
Nous prolongions notre mort ſuſpendue.
Par le mal ſeul, hélas, nous apprenons,
Sans en périr, quels maux nous ſurmontons!
Des eaux d'hiver juſqu'aux os pénétrée,

Souvent j'ai vu de limonneux ravins
Sous notre toît ſe forcer une entrée ;
Aux ſifflemens de vents froids & mutins,
J'ai vu tourner, épandue & mouillée,
De notre lit l'indigente feuillée :
Et je pleurois ! ... Alors quels pleurs cruels
Mes yeux donnoient aux foyers paternels !
Enfin le temps vint combler nos miſeres ;
Et toutes deux, ſous les douleurs des meres,
(1) Tourment mutuel, dans nos bras nous tombons.
D'excès de mal quelque temps nous mourons :
Mais, ſoit vigueur, ſoit céleſte clémence
Qui ſur nos fils veilloit & m'anima,
Je devins mere, & j'aidai la naiſſance
Du fruit fatal à celle qui m'aima.
L'infortunée ! ... elle n'eut d'exiſtence
Que pour la perdre en la communiquant.
Mais, l'œil éteint, & la voix lui manquant,
Sa langue froide encor vouloit me plaindre :
Je l'entendis : elle me parut craindre
Qu'à ſa foibleſſe imputant mon trépas
Mon amitié ne fût changée en haine.
O cœur ſi cher, tu ne me connus pas !
Sous mes douleurs je me traînois à peine ;
Mais, quand les maux s'acharnoient tous ſur moi,

Je ne trouvai des larmes que pour toi.
Ici, trop foible, épuiſée, expirante,
Dit le vieillard, ſa parole tarit.
Au lieu de pleurs, dans ſa paupiere errante
Je vis la mort : ſon voile la couvrit ;
Mais pour ces mots ſa bouche encor s'ouvrit :
Ami, je meurs... dans la nuit éternelle
Je ſuis la voix de la mort qui m'appelle :
Si mes enfans pouvoient n'y tomber pas,
O toi, leur pere,... attentif ſur leurs pas,
Détourne-les de la coupe enchantée
Aux jeunes ans par l'amour préſentée !
Tu vois l'excès d'amertume & d'horreur
Que j'ai puiſé dans ce vaſe impoſteur :
Préſerve-les des tourmens de leur mere ;...
Qu'ils n'aiment point !... c'eſt la grace derniere...
Et dans mes bras je ne tiens plus alors
Qu'un corps glacé, des membres ſans reſſorts.
Je le cachai ſous la terre voiſine
Des reſtes froids qui lui furent ſi chers,
Croyant donner à ſon ombre chagrine
Le ſeul plaiſir qu'on reſſente aux enfers.
Sous mes regards cependant vous grandîtes.
Nés beaux, charmans, bientôt vous embellîtes :

La puberté développa vos traits.
Mais à l'objet ſi formé pour vous plaire
J'avois ſongé dès-lors à vous ſouſtraire.
De votre mere écoutant les ſouhaits,
Je vous rendis l'un à l'autre inviſibles,
Dès que votre œil ſe vit avec plaiſir.
Contre l'amour, par tous les ſoins poſſibles,
Mon amitié voulut vous prémunir.
Je vous l'ai peint tel que j'ai dû: funeſte
A la vertu ſouvent, au vrai bonheur
Preſque toujours. Vous comprenez le reſte;
Que ces noms feints & de frere & de ſœur
N'étoient qu'un frein qu'a briſé votre cœur.
Vous vous aimez: la nature contrainte
A ſurmonté mon adreſſe & ma crainte.
O chers enfans, pourrai je vous blâmer;
Et votre amour, à voir comme il éclate,
Par des avis peut-il ſe réprimer!
Votre ame, à qui je défendis d'aimer,
Déſobéit, ſans vouloir être ingrate.
Puiſſe l'erreur de ce feu mutuel,
Comme le mien, avoir l'aveu du Ciel!
Il s'en faut bien qu'un tel diſcours ne flatte
Les feux jaloux du malheureux Martel.
Pour adoucir cette ame peu traitable,
Le vieux conteur ajoute: infortuné,

Je me joins donc au ſort impitoyable ;
Tu vois par moi ton amour condamné ;
Ma voix te plaint, & t'eſtime & t'accable.
Mais ſerois-tu le fléau de deux cœurs
Preſque en naiſſant en proie à leurs ardeurs ?
Non : laiſſe-leur cette flamme fatale :
A ton malheur que ta vertu s'égale ;
Et donne-toi, ne pouvant être heureux,
Le plaiſir pur, l'honneur d'en faire deux.
Ce fut alors que la belle Alphéide,
Oſant fixer le ſourcil de Martel,
Rouge, & l'œil bas, d'une lévre timide,
Tint un diſcours qui fut à-peu-près tel.
O fier guerrier, toi qui m'as ſoupçonnée
De te cacher ſous l'amour d'une ſœur,
Le lâche amour qui dévoroit mon cœur,
Connois le tort de m'avoir condamnée.
Oui, je l'aimai, ce frere malheureux,
Sans doute trop : mais, ſoumiſe à tes vœux,
Je renonçois à cette chere vue ;
Je l'exilois, & je payois tes feux.
Si, pour jamais à le fuir réſolue,
Je lui donnai le baiſer fraternel,
Il étoit pur ; ou, s'il fut criminel,
L'amour ſurprit & trompa la nature.
Mes pleurs couloient ſans lui faire une injure

Ces pleurs mouilloient les yeux d'un frere
enfin.
Ton œil, conduit par ton cruel destin,
Dans cet adieu crut voir ma perfidie.
Tu sais les noms qu'inventa ta furie :
Mes pleurs, mes cris, rien ne put t'émouvoir :
Ma voix toujours te parut criminelle ;
Tu redoutas ma présence cruelle ;
Tu me donnas l'adieu du désespoir.
Chez ton ami devenue étrangere,
Source de trouble, & sujet de colere,
Je rougissois d'habiter ce séjour.
Je m'échappai : de tous les yeux blessée,
Les bois cachoient ma retraite insensée.
Sans ce vieillard, que dans un heureux jour
Je rencontrai, succombant à ma crainte,
Mes maux cessoient avec ma vie éteinte.
Voilà les fruits de ton sinistre amour.
Mais ces malheurs, guerrier, je les oublie :
Je me souviens que je te dois la vie.
Ecoute, & vois si mon cœur est ingrat :
De ce guerrier, que j'appelai mon frere,
Tu vois combien l'amour doit m'être chere ;
De cet amour ton œil a vu l'éclat,
Et je ne puis le nier ni le taire :
Mais, je renonce à le revoir jamais,

Lv

Je ſuis à toi, ma main eſt toute prête,
Si tu prétends ce prix de tes bienfaits.
Parle en vainqueur maître de ſa conquête.
(2) Le même cœur, décidé par l'objet
Fait ſuccéder l'héroïſme au forfait;
Grand criminel a le fond du grand homme;
Le vice croît ſur le ſol des vertus;
Satan fut ange; & le tyran de Rome,
Qui mérita le poignard de Brutus,
Quoique tyran, eut l'ame de Titus.
Piqué d'honneur, le Chevalier terrible,
Sombre, mais juſte, & fier, ſur-tout ſenſible,
En vrai héros refuſa ſon bonheur.
Sortant ſoudain d'un ſilence rêveur,
Il prit la main du beau Viridomare,
Il prit la main de la jeune beauté:
Eh bien, dit-il, prouvons donc qu'un barbare
Connoît auſſi la générosité.
Je vous unis... que le Ciel irrité
Tourne ſur moi les coups qu'il vous prépare!
Vous me devrez votre félicité:
Je ſuis heureux autant que je puis l'être.
Et, de ſes pleurs ceſſant d'être le maître,
Il ſe détourne; il vole à ſon courſier,
Et diſparoît. Vous circonſtancier

Tous les tranſports du jeune couple aimable,
Et les diſcours du vieillard vénérable,
Seroit ſans fin : je vous dirai pluſtôt
Que, ſe jetant ſur ſon cheval d'un ſaut,
Et ſaluant vieillard, & ſœur, & frere,
Au grand galop Aurele les quitta ;
Que, par bonheur, un côteau qu'il monta
Devèrs Liſois juſtement le porta.
Ce que Liſois étoit alors à faire
Nous l'allons voir : mais il eſt néceſſaire
De réflechir, pour un peu nous diſtraire.
J'ai donc noté que perſonne jamais
N'a déchiré les femmes de ſes traits
Sans éprouver un malheur manifeſte :
Et, ſi l'on doit mettre un taux aux forfaits
Sur la rigueur de la haine céleſte,
De tous les maux ce mal eſt le plus noir.
Tout autre crime offre d'heureux coupables :
Celui-là ſeul n'en a jamais fait voir ;
Tous ont été heres & miſérables,
Cancres maudits, torturés comme diables,
Gens dont la mort fut le plus doux eſpoir ;
Chiens mangent l'un ; cet autre ſatyrique
S'en va rôtir ſur le ſable lybique ;
Tel ſouffre pris. Connoît-on par hazard
Un Simonide, un emporté bavard ?

Cet impudent a prétendu, mesdames,
(3) Que de renards, de malignes guenons,
De chiens hargneux, de stupides ânons,
Que sai-je moi!... d'autres bêtes infames
Vos cœurs logeoient les vicieuses ames;
Et que de-là découloient vos humeurs,
Vos goûts fripons, vos quintes, vos hauteurs.
Mais savez-vous ce qu'il avint au drôle?
Sur les champs verds où régne maître Eole
Un bon matin mon censeur s'embarqua.
De son palais Thétis le remarqua:
Et, pour venger la gloire de son sexe,
Elle noircit le grand lambris convexe;
L'onde frémit, le flot se rebecqua,
L'éclair, la foudre, & tout l'horrible annexe
Brilla, mugit, aux oreilles craqua;
Entre les vents tournoyante & perplexe,
Contre des rocs la nef enfin choqua;
Son frêle corps du heurt se disloqua.
Tout but d'avant, tout, fors ce Simonide:
Mais de la mort allât-il assez près?
Esprits féconds en satyriques traits,
Que son naufrage au moins vous intimide:
Ou redoutez le supplice honteux
Du médisant que Lisois va défendre.

Le cher Lecteur a pû n'a guere entendre

Que Lisois vit un guerrier désastreux ;
Sur un poteau lié mal à son aise,
Que de goujeats un bataillon nombreux
Sembloit vouloir fesser, ne vous déplaise.
Sachons un peu quel fut ce Chevalier,
Et qui le fit à ce carcan lier.

Se souvient-on d'une langue étourdie
Qui s'en alloit par tous lieux décrier
Ce sexe charme & trésor de la vie,
Ce sexe d'or qui sur nos cœurs françois
A de tout temps un légitime empire ?
Certes ce sot n'avoit point par succès
Gardé son goût pour sa folle satyre,
Clovis ayant à sa témérité
Payé déja le loyer mérité :
Mais le Persan a bien raison de dire :
« Crois, si tu veux, qu'un mont s'est transporté
» Par son pouvoir dans un champ écarté,
» Mais non qu'un homme a changé de cervelle,
» Et corrigé son humeur naturelle ».
En vrai benêt, Sunnon à haute voix
Vint proclamer son cartel satyrique
Près du château qui recevoit les loix
De dame Alix, de cette femme unique

Qu'honnêtement fit fuſtiger Liſois
Pour ce qu'on ſait. Dame Alix, dépitée
Du tort ſouffert par ſa croupe inſultée,
Avoit juré qu'irrémiſſiblement
Tout Chevalier ſurpris dans ſon domaine
De coups de fouet recevroit ſa centaine,
Huit jours de ſuite. Or comme un procédé,
Qui lui plaiſoit, lui paroiſſoit fondé
Sur toutes loix, elle n'avoit pris cure
De publier ſes droits & ſon injure.
Car ſur un tort qui cherche à s'expliquer,
Met dans le cas au moins de répliquer;
Et qui menace avant d'agir s'expoſe,
Pour être juſte, à trouver les gens prêts.
Et dame Alix, creuſant ſur toute choſe,
Trouvoit que battre & raiſon rendre après
Etoit, ſinon conduite réguliere,
Du moins prudente. Or équité n'étant
Qu'une vertu, prudence l'eſt autant:
Et qui dira laquelle eſt la premiere
Entre les deux? On peut donc bien opter.
Sur ce principe Alix s'étant réglée,
A tous venans dans ſes bras ſe jeter
Faiſoit d'abord eſſuyer la cenglée;
Puis, eux feſſés, leur apprenoit pourquoi.
Illec Sunnon s'en vint depuis la loi,

Où, déployant sa bouche scandaleuse,
Lorsqu'il prônoit la phrase injurieuse,
Serré des bras de vingt puissans valets,
Il fut conduit en escroc au palais.

Là vous croyez qu'un cachot fut son gîte :
Et point du tout. Dame Alix apparut ;
Et pour souper Sunnon d'abord fut quitte
Du court effroi qu'en arrivant il eut :
Car, à le voir, la ratiere conçut
Pour le jaseur une flamme subite.
Tel fut l'esprit de ma folle à lier,
Toujours sautant de la cave au grenier,
Et sur le front de la face confite
Que son humeur couvrit de pomme cuite,
L'instant d'après, femme à ceindre un laurier.

Au dessert donc ma veuve ridicule
Lui proposa sa main sans préambule.
C'étoit tomber admirablement bien.
Sunnon surpris de son bonheur risible,
Et fat complet, partant incorrigible,
Lui repliqua d'un air & ton vaurien :
Si de madame, avant cette aventure,
J'eusse eu l'honneur d'être un peu mieux connu,
Je me tairois ; car madame auroit vu

Que d'un époux je n'ai pas l'encolure.
Pardonnez-moi; mais de tout temps j'ai cru
Qu'il falloit être ou bien sot, ou bien sage,
Pour affronter le conjugal orage.
Je mets à part les alarmes des sots,
Et crois, malgré les caustiques propos,
Que, s'il falloit, pour recouvrer la vue,
Tenter d'un Roi * l'aventure connue,
Quoiqu'on trouvât quelques Aménophis,
Le gros des yeux seroient des yeux guéris;
Et, sur la foi du vieux fils d'Epicaste **,
Quoique par-là suspect à bien des gens,
Je maintiendrai, devant les faux plaisans,
Que Pénélope, incroyablement chaste,
Soutint, sans breche, un assaut de vingt ans:
Car n'est-il point d'heureux tempéramens?
Mais s'exposer à la peine idiote
De partager les travers d'une sote;
Au plat aspect d'être qui toujours geint;
Aux froids baisers de matrone pieuse;
Au fier sourcil d'infante dédaigneuse;
Aux petits noms d'hypocrite qui feint
De caresser une tête ennuyeuse,
Pour la changer en celle d'un oison;

* Aménophis IV.
** Homere.

Aux ouragans de la capricieuse ;
Mais se charger du faix d'une laidron ;
Mais se lier aux pas de l'indolence ;
Mais au rocher de l'obstination
Aller clouer une tête qui pense ; . . .
Voilà l'hymen : &, vu de ce côté,
Ce joug divin ne m'a jamais tenté.
Madame Alix, à qui montoit la rage,
Tint bon pourtant, & dit : monsieur veut-il
Me distinguer d'un sexe qu'il outrage ?
Le satyrique, en train d'être incivil,
Dit : il se peut qu'il existe un prodige ;
Mais, à trancher le mot puisqu'on m'oblige,
Je dis que femme & tête de bon sens
C'est à mon gré monstre contre nature.
Car, si l'on suit ses procédés constans,
Il est certain qu'en égale mesure
Nature en tout met le bien & le mal.
Voyez la mer, ce beau lien du monde ;
Mais est il rien de traître comme l'onde ?
L'air de la peste est l'affreux arsenal :
L'air cependant principe de la vie :
Et cette vie est des biens le premier,
Comme la mort des maux est le dernier ;
Mais l'une à l'autre infailliblement mene.
C'est donc un fait, c'est maxime certaine.

Que par le mal tout bien eſt balancé,
Si par le mal le bien n'eſt effacé.
Or d'une femme admirons la figure,
Et tout l'amour qui jaillit des accords
De ſon divin & voluptueux corps.
Quelle beauté ! C'eſt-là de la nature
L'œuvre chérie. Il faut donc qu'à ſes loix
En ce ſeul point la nature déroge,
Ou qu'en un corps au-deſſus de l'éloge,
Si doux au cœur, ſi charmant ſous les doigts,
Nature place un eſprit de guinguois.
Et, ſans cela, ſi l'auguſte ſageſſe
De la beauté dans vos corps eſt l'hôteſſe,
Nos doux ſoupirs ſont des vœux offenſans:
Etres parfaits, de ſurhumaine eſpece,
Vous méritez un culte & de l'encens...
Monſieur Sunnon, planté deſſus ſa chaiſe,
Se complaiſoit dans ſa cynique theſe,
Et ne vit point que le ſignal d'Alix
Derriere lui faiſoit agir un drôle,
Qui, n'attendant que le coup d'œil préfix,
Comme algouſin lui ſaute ſur l'épaule,
Et vous l'aſſied le cul ſur le parquet.
Sunnon gambade ; & le peuple valet,
Entrant, ſur lui ſe jette avec bravoure.
A maints des chiens dont la meute l'entoure

Avec le pied Sunnon cengle un soufflet ;
Mais de gredins il hausse le courage :
On le garotte ; il hurle ; on fait tapage :
Tapage auquel accourt, l'épée au poing,
Certain guerrier qu'on n'inquiétoit point
Dans ce château si cuisant au derriere
D'être vêtu de l'habit militaire ;
Et dans l'instant j'en dirai la raison.
Au survenant Alix, toute gonflée,
Ayant appris le crime de Sunnon,
Qu'on étouffoit, dont la voix étranglée
En quatre temps bourdonnoit ... *tra hi son*,
Le survenant dit d'abord : qu'on le lie :
S'il l'est, laissez l'insolent respirer :
Puis à Sunnon : belître, à bouche impie,
Quel diable en toi parle, ou peut t'inspirer ?
Car du démon il faut être l'oracle
Pour blasphêmer le visible miracle
De la nature. O monstre as-tu deux yeux ?
Tu veux trancher du docteur captieux :
Eh bien, des faits, fat, apprends à conclure.
Comme la juste & prudente nature,
Devant vêtir la femme, essence pure,
En a rendu l'aspect si gracieux ;
Pour annoncer l'homme, être vicieux,
Elle n'a fait qu'ébaucher sa figure.

Et ce laid ſinge a le front de habler . . .
Lui, qui jamais n'a vu ſi vile femme
Qui l'égalât en petiteſſe d'ame ;
Qui, s'il en voit un peu lui reſſembler,
Fuit de dégoût, vomit ſur ſa copie ;
Lui, ce plat niais, dont femme de ſes jours
N'a pris les airs, & qui ſous leurs atours
Prend bêtement les leurs qu'il eſtropie ;
Lui, ce ſatyre ou barbare ou rempant,
Tigre féroce, ou tortueux ſerpent,
Qui, comme l'eau, pour une fin brutale,
Boit le mépris d'un ſexe qu'il ravale,
Ou qui l'immole à ſa ſale fureur !
Mais, du beau ſexe impudent détracteur,
Qu'aimez-vous donc ; & d'Ariſton d'Epheſe
Dans vos amours êtes-vous ſectateur ?
Il faut, ma foi, qu'une âneſſe vous plaiſe.
Il ſera donc, ô la perle des ſots,
Grime à feſſer, figure poliſſonne,
Appliqué juſte, au bas de votre dos,
En coups de fouet, ce que contient de mots
Votre harangue imbécille & bouffonne. . .
Qu'on aille droit me le juſticier.
S'il arrivoit qu'un étourdi guerrier
Se déclarât patron de ſon derriere,
Avertiſſez : ce ſera mon affaire.

Tous les goujeats que l'ordre regardoit,
Battant des mains, tirant ſur leur baudet,
Hurlant d'accord, au pilori le menent.
De pieds au cul les plus voiſins l'étrenent;
La boue au nez lui vole par flocons;
Mots gras, hauts cris, canailleuſes chanſons,
Font un ſabbat... on ſaute, on jure, on frappe.
Bref euſſiez dit d'Anglois brûlant le Pape,
Ou, forcenés du glorieux ſuccès,
De leurs Forbans ſur les vaiſſeaux françois.
Tel étoit donc le ſpectacle de halle
Que vit Liſois. Son ame martiale
Reſſent au vif l'inſulte d'un guerrier.
Donc il ſe rue, &, d'une voix tonnante,
Troupeau de gueux, ſe met-il à crier,
Nous allons voir une ſcene amuſante:
Il ne vous faut pas moins qu'un Chevalier,
Pour le feſſer!... A cette voix puiſſante,
Que reconnoît la tourbe fuſtigeante,
Parut au clair l'humeur des poliſſons,
Grands clabaudeurs, & féroces poltrons,
Prompts à l'inſulte, & plus à l'épouvante.
C'étoit d'Alix le diſtinctif travers:
Femme, en ſa fougue, à braver l'Univers;
Puis, le coup fait, de peur perdant la tête.

Tel le nocher, qui devant la tempête
Fête en jurant tous les ſaints des enfers,
A ceux du Ciel ſonge quand l'éclair brille.
De mes coquins la bande s'éparpille,
Comme eau coulant d'un tube électriſé :
Ou, s'il voùs faut un objet plus uſé,
Telle qu'on voit la prompte & ſouple anguille
Pourſuivre un tas de ces petits poiſſons
Dont ſur ſes bords par fois la mer fourmille;
La peur ſaiſit les moites légions ;
La mer pour fuir n'a point aſſez d'eſpace ;
Le fretin muet, ſautant ſur ſa ſurface,
La fait briller de ſes robes d'argent :
Dans le même ordre, à fuir plus diligent,
Des gens d'Alix la foule ſe diſperſe.
L'un manque à cheoir; ſon voiſin le renverſe;
Mais nul n'en meurt. Mes ruſtauds éperdus,
Et dans le fort en criant répandus,
Portent par-tout le tiſon des alarmes.
Liſois délie auſſi-tôt ſon guerrier :
Ingrat, de honte, il fuit ſans remercier.
Lors du château, ſous d'immortelles armes,
Sort d'un pas noble un aſſaillant altier,
Reſplendiſſant comme la belle aurore,
Majeſtueux, terrible en ſon maintien;
Qui plaît pourtant, que la grace décore.

Mais ce guerrier, qui ſent ſi fort ſon bien,
Pourquoi, par où, ſavoit-il ſe ſouſtraire
Au ſot tribut de ce château ſévere ?
Un Chevalier qui n'y redoute rien,
O chroniqueur, me fait peine à comprendre.
Bien remarqué, doux Lecteur ; mais ſachez
Que ce héros, être à ſe faire prendre
Pour quelque dieu tenant ſes traits cachés,
N'étoit pas homme. Eh que pouvoit-il être ?
C'étoit, ma foi, quelque choſe de mieux ;
Puiſque c'étoit une belle aux grands yeux,
Que je ne puis vous faire reconnoître,
Sans remonter dans mon conte un peu haut.

Lorſque Clovis dans une forêt ſombre
Cherchoit ſa belle, il en vit une à l'ombre.
Or, comme un homme ouvrant l'œil en ſurſaut
Prend quelquefois, courant d'un pas alerte,
Un mur très-dur pour une porte ouverte,
Ce qui n'eſt pas au grand bien de ſon nez,
Tel fut Clovis, quand ſes yeux étonnés
Firent qu'il prit... Mais vous vous ſouvenez
De ſa mépriſe, & comment la chaſſeuſe,
Nommée Aglaure, & prompte à s'irriter
Comme la mer ou dévote orageuſe,
Lui ſuppoſa deſſein de l'inſulter.

Dans sa demeure elle alla méditer
Sur son injure, & plus sur la vengeance.
Son débauché de pere, qui, devin,
Lut clairement dans ce cœur si hautain,
Qui, l'instruisant du nom, de la puissance
Du noble objet de son injuste aigreur,
La vit rougir du feu de la valeur,
Mit sous ses yeux, mais en se cachant d'elle,
L'amas complet d'une armure si belle,
D'un or si pur, d'un poli si divin,
Que cela perd dans tout langage humain.
Je vous prétends conter quelle aventure
A l'enchanteur procura cette armure.
La belle Aglaure, au lumineux objet
Qu'elle admiroit seule en un cabinet,
D'être une femme éprouva du regret.
Qu'ils sont heureux, ces hommes, disoit-elle;
C'est par leur bras qu'ils vuident leur querelle,
Et sans attendre un secours étranger:
On les offense; ils savent se venger.
Heureux état!.. Mais ne puis-je y prétendre?
En partageant aux sexes différens
Divers devoirs & divers agrémens,
L'homme, à son gré, pour lui-même a su prendre
Le

Le meilleur lot : faisons-nous homme, & puis,
Disant ces mots, l'armure étoit près d'elle.
Tenant fixés ses regards éblouis :
Sa main s'y porte ; & cette main si belle,
Ayant du nerf sous sa peau d'immortelle,
Souleve un casque orgueilleux & profond,
Poids qui n'est point trop étrange à son front ;
Elle revêt l'opulente cuirasse ;
Du pavois lice elle soutient la masse ;
De son côté pend un glaive vengeur.
Mais, belle encor, l'habit de la terreur,
En la changeant, lui prête plus de grace.
Ainsi, gêné du harnois & du frein,
Le coursier marche & plus libre & plus vain.
Elle descend, trouve un cheval, s'y place,
Et court les champs. Ce fut là le héros
Que le Sunnon s'attira sur le dos.

Par dame Alix pour fille reconnue,
Par elle en reine ayant été reçue,
De son châtel elle adopta les us,
S'en fit l'appui, la garante ; & de plus,
Pour démentir le misogyne injuste,
Voulut forcer le premier survenant
A l'aveu clair d'un rang prééminent
Du sexe doux sur le sexe robuste.

A Lisois donc elle vient fierement
Dire, en baissant la voix, visiere, & lance:
J'admire ici ta hautaine imprudence.
Remets un peu, sans te faire prier,
A ce poteau le mal appris guerrier,
Qu'il faut punir de trop d'impertinence;
Ou je te prends, & tu subis son sort.
Conviens d'ailleurs que des femmes médire
Est d'un pacant; que ton sexe est le pire.
N'hésite point; parle, ou tiens-toi pour mort.
Pour un Seigneur d'ame aussi peu souffrante
Que fut Lisois, ce propos étoit fort:
Et, d'un ton froid, sans colere apparente,
Il dit pourtant: Chevalier, je le vois,
Quand tu prétends m'inspirer l'épouvante,
Tu ne sais pas qu'on me nomme Lisois.
Puisque tu viens venger un sot usage,
Et qu'il te plaît de voir des dos tout nuds,
J'en vais au tien procurer l'avantage:
Et, pour t'apprendre à bailler de langage,
Qu'entre nous deux ces faits soient convenus.
Si de ta lance, inébranlable en selle,
J'attends l'atteinte, & me moque d'icelle,
J'aurai ton casque; au second choc manqué,
Je te prendrai cette riche cuirasse;

Et restant ferme une autre fois choqué,
Je fais sur toi retomber ta menace.
Pour l'autre point, quoique toujours Lisois
De la beauté ... Mais lui coupant la voix
Par un cri vif, tremblante de colere,
Et de réponde Aglaure se pressant,
Délace, jette un casque embarassant,
Et dit : d'un sot ô vengeur téméraire,
Avec ce sot qui fais si bien la paire,
Voilà ce casque à toi, si tu m'abbats :
Puisqu'il devient l'objet de nos débats,
Je ne veux point qu'il défende ma tête ;
Mais, tel qu'il est, il te sera fatal ;
Ta honte est sûre, & ma vengeance est prête.

Mettez ensemble en un mélange égal
L'air menaçant, l'air charmant, la colere ;
Dépeignez-vous un visage voulant
Faire bien peur, & ne sachant que plaire ;
Voyez son œil, grand, noir, étincelant,
Vraiment très-fier, mais qu'adoucit la bouche
Et du teint vif le coloris brillant ;
Venus enfin se donnant l'air farouche :
Telle est Aglaure. Un fleuret à la main,
Telle escrimoit l'intrépide Maupin,
Cet homme fille, aimant des deux manieres.

Pour contempler ce miracle, Lisois

N'avoit assez de ses larges visieres.
Voilà mon homme extasié, sans voix,
Qui lorsque fond la brune chevaliere,
Lui portant droit la lance à la visiere,
N'est occupé que du desir galant
De parcourir son paladin charmant.
Sur l'étrier il se roidit pourtant,
Et, ramassant sa virile puissance,
De son pavois il se flanque; & la lance
Tombe en éclats, sans l'avoir ébranlé.
Aglaure alors tire un sabre affilé:
Elle menace, elle frappe, elle crie:
Défends-toi, lâche: as-tu perdu l'envie
De posséder un casque qui t'attend?
Ce discours simple eut beaucoup d'énergie,
Mais par le geste: autant de mots, autant
De horions. Lisois cede, recule,
Toujours civil; parant, jamais portant.
De la beauté le sang bouillonne & brûle:
L'orgueil dépite: elle croyoit son bras
Fort redoutable, & voit qu'il ne l'est pas.
Loin du château, qui se tenoit tranquille,
Mes combattans, sans qu'aucun d'eux fût las,
L'un de montrer sa fureur inutile,
L'autre de fuir, s'étoient fort écartés;
Quand, d'un cheval piquant les deux côtés,

Un Chevalier les vit. C'étoit Aurele.
Il reconnut que, respectant la belle,
Lisois n'osoit qu'éluder ses efforts :
Il mit les siens à finir leur querelle.
Son éloquence adroite, naturelle,
De l'amazone enchaîna les transports.
Alors Lisois, qui s'arrête & respire,
Veut lui parler, & se met à lui dire
Plus de douceurs qu'il ne reçut de coups.
Mais la beauté, quoique alors sans courroux,
Reprend son casque avec un fier sourire,
Et froidement dit : treve à des propos
Que j'entends mal : je cherche des rivaux,
Non des flatteurs : comme mon bras aspire
A défier un redouté héros,
Pour affermir ma main encor mal sûre
Je vais chercher de plus rude aventure :
Civils guerriers, vous n'êtes pas pour moi.
Et, du talon réveillant sa monture,
D'un jarret prompt le nerveux palefroi
Echappe à l'œil, s'enveloppant de poudre ;
L'air battu rend le son des quatre fers.
Lisois resta bras tombans, yeux ouverts,
Comme berger qui voit tomber la foudre.
Aurele en vain l'entretient de Clovis :
Il n'en reçoit que propos mal suivis....

Elle s'en va : par Frea quelle est belle ! ....
Et moi te suivre ! ... oh je cours après elle...
Mais as-tu vu ses deux grands yeux, Aurele !
Sont-ce des yeux ! ... & sa bouche, morbleu ;
Et l'incarnat de ce visage en feu ! ...
Et tu crois, toi, que c'est une mortelle !
De ce Lisois, pensif dans le chemin,
Sortit cent fois semblable bagatelle.
Tous deux au camp arriverent enfin.
Enfin aussi ce chant va prendre fin.

Fin du onzieme Chant.

REMARQUES.

(1) *Tourment mutuel.* Voilà un dénuement bien absolu, une misere bien profonde, & des douleurs cruellement accumulées : la vraisemblance naturelle est passée ; mais la poétique l'est-elle, sur-tout dans la libre carriere que je me suis ouverte ? Je crois que non. Peut-être la raison me serviroit mal, ou du moins le raisonnement, dont en matiere de goût les prestiges subtils sont très-dangereux. Mais j'ai une grande autorité pour moi : Virgile, le sage Virgile se rend-il plus croyable que moi dans l'histoire de Camille ? Personne ne l'a inquiété à ce sujet. On a au contraire admiré cet art qui, donnant une éducation sauvage à cette héroïne, rend sa

forcé & sa valeur toute naturelle. Cette Camille a fait la Clorinde du Tasse qui a réuni dans sa guerriere la naissance de la Chariclée d'Heliodore & la bravoure de l'amazone des Volsques. Ecoutons cette histoire. *Enéid. l. II.* Diane raconte à Opis l'origine de sa tendresse pour Camille : ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-elle, qu'elle m'est chère,

Et que mon cœur ressent l'amour qu'elle lui donne.
Haï pour son orgueil, & chassé de son trône,
De l'ancien Priverno Métabe s'enfuyant,
Pour compagne d'exil enleva cette enfant
Du milieu de la guerre, & la nomma Camille
Du nom un peu changé de sa mere Casmille.
La portant dans son sein, par-tout pressé de traits,
Des bois les plus déserts il gagnoit les sommets.
Les Volsques répandus voloient à sa poursuite.
Voilà que l'Amazene, au milieu de sa fuite,
Gonflé de pluie, écume & déborde son lit.
Prêt à nager, tremblant, l'amour le ralentit :
Son cher fardeau l'effraie ; il hésite, il consulte ;
Et soudain cet avis termine son tumulte.
Guerrier, un dard de chêne, au feu durci, noueux,
D'une longueur énorme, armoit son bras nerveux :
Il entoure de liége & d'écorce rustique
Sa fille qu'il enlace au milieu de la pique ;
Son bras fort la balance, &, s'adressant aux cieux...
Chaste reine des bois, d'un pere entends les vœux :
Cet enfant fuit la mort sur ton arme chérie ;
Je la voue à tes loix ; à l'air je la confie :
Déesse, soutiens-la dans ce douteux chemin.

Il dit, branle le dard, &, reculant la main,
Le lance : l'eau résonne ; & sur cette eau courante
L'enfant malheureux fuit dans la flèche sifflante.
Métabe, plus pressé d'un nombreux escadron,
Plonge au fleuve, & vainqueur arrache du gazon
Sa fille conservée & le dard. Nulle ville,
Dans ses murs, sous ses toîts, ne lui prêta d'asyle :
Ses sauvages chagrins les eussent dédaignés.
Il vécut en pasteur sur des monts éloignés.
Là, parmi des buissons, des halliers, des épines,
De sa fille humectant les lévres enfantines,
Il lui donna le lait de cavalles des bois ;
Et du dos de l'enfant il fit pendre un carquois.
Il chargea d'un long dard, d'un arc, ses mains novices,
Dès que ses pieds mal sûrs tracerent leurs prémices.
Au lieu d'or sur son front, pour riche & long manteau,
De l'épaule à ses pieds d'un tigre pend la peau.
Dès-lors sa tendre main lançoit un trait fragile,
D'une fronde en tournant tendoit la corde agile,
Et renversoit la grue ou le cigne éclatant.

Pesez sans impartialité les circonstances de cette aventure : en quoi suis-je moins croyable ?

(2) *Le même cœur*. Je m'imaginois bien que cette vérité ne m'appartenoit pas ; mais j'avouerai que je ne croyois pas que M. De Voltaire l'eût parée de l'éclat de ses vers énergiques. Ce n'est qu'en relisant *Rome sauvée*, que je me suis apperçu du malheur où je suis tombé de

me rencontrer avec un homme qui ne peut avoir que des inférieurs dans la partie du ſtyle. Au reſte ſi j'ai laiſſé ſubſiſter ces vers, c'eſt à l'exemple de gens qu'on ne ſoupçonnera ni de rivalité ni de ſtérilité. Grebillon dit dans Catilina :

Un chef, autoriſé d'une juſte puiſſance,
Soumet tout d'un coup d'œil à ſon obéiſſance :
Mais, dès qu'il eſt armé pour ſoulever l'état,
Il trouve un compagnon dans le moindre ſoldat.

Apparemment il avoit lu dans la Henriade :

Des jeux de la diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.

Et M. De Voltaire n'ignoroit pas que Brebeuf avoit dit dans ſa Pharſale, en faiſant parler un ſoldat factieux contre Céſar :

Ne prétends plus ici parler en ſouverain,
Comme aux rives de Loire ou ſur les bords du Rhin :
Au lieu que pour mon chef il falloit te connoître,
Je trouve un compagnon, & ne vois plus de maître :
Ce noir engagement qui nous fait tes ſoutiens,
Me releve à tes yeux, comme il t'abaiſſe aux miens.
C'eſt là le privilége ou la peine des vices,
De faire des égaux en faiſant des complices :

Il n'ignoroit pas du moins que l'original avoit dit bien plus préciſément :

Ici Céſar, qui fut ſur le Rhin Général,
Eſt ſoldat : le forfait rend tout complice égal.

(3) *Que de renards.* Voici cette satyre singuliere traduite un peu librement.

Aux premiers tems, quand Dieu créa les femmes,
De lieux divers il en tira les ames.
D'une *truie*, animal croupissant,
Celle-là vint chez qui parmi l'ordure
Tout est sans ordre à terre salissant;
Qui, de haillons couvrant sa masse impure,
Dans le fumier va toujours s'engraissant.
L'autre, que dieu de fin *renard* fit naître,
N'ignore rien, est femme à tout connoître,
Et bien & mal : graine de celles-ci
Est par fois bonne, & par fois piétre aussi.
De *chien* mordant, très-semblable à son pere,
Une autre issit : celle-là toujours erre,
Entend, voit tout; aboyant constamment
Sans voir personne : un mari par menace
Ne retient point cette criarde agace;
Lui cognât-il le bec très-rudement,
Essayât-il un plus doux traitement,
Près d'étrangers cette bête mutine
Du même ton à ses clameurs s'obstine.
Le bras des dieux de *terre* en a pétri,
Pour le tourment d'un malheureux mari :
Bien comme mal ignore cette engeance;
Manger sans cesse est sa seule science,
Ou du foyer approcher ses genoux
Lorsqu'aux zéphirs succede un air moins doux.
Cet autre-ci de la *mer* est sortie :
Elle est un jour & riante & polie;
Un étranger diroit, en la voyant,

Voilà sans doute une femme accomplie ;
De son époux le sort doit faire envie ;
Soudain elle a le regard effrayant
Comme l'abord ; elle tombe en furie ;
C'est une lice autour de ses petits,
Que nul n'approche ; amis comme ennemis,
Tout est l'objet de son aveugle rage.
Telle, en été, par la paix de ses flots,
La mer sourit aux yeux des matelots ;
Et tout à coup un furieux orage
Sur son sein calme a répandu l'horreur.
Rien ne peint mieux la femme & son humeur :
La mer, je pense, est même un peu plus stable.
L'autre naquit d'un *baudet* entêté,
Et ne fait rien qui puisse être agréable
A son mari, que par nécessité :
Pour le piller nuit & jour elle guette ;
Sur ses tisons elle gruge en cachette ;
Et pour le jeu que savez, jeu vilain,
Elle reçoit qui se trouve à sa main.
D'une *belette* est l'espece maussade
Que tout ennuie, à qui tout semble fade :
La triste dame hait les tendres ébats,
De son époux ne fait le moindre cas ;
D'ailleurs sa main, aux voisins dangereuse,
Est fort subtile, & non fort scrupuleuse.
Une *cavalle* au poil lisse, aux longs crins,
Engendra l'autre : elle hait, cette belle,
Soins de ménage, & craint d'user ses mains ;
Aime un mari d'une amour telle quelle ;
Se frotte, & lave, & se change d'atour

Commnnément quatre ou cinq fois le jour ;
Toujours sa tresse, avec grace arrangée,
Coule d'essence, est de fleurs ombragée :
Femme pareille est un spectacle en soi
Beau pour la montre, & ne valant le diable
Pour un époux ; à moins que, riche en Rôi,
Ce train galant ne lui semble agréable.
D'une *guenon* l'autre vint : ce fléau,
En fait de femme, est un des plus terribles :
Elle possede un grotesque museau ;
Quand elle sort, tous ses pas sont risibles ;
Son col trop court ne se tourne jamais ;
Sa croupe est seche : oh l'homme déplorable,
Auquel échcoit une peste semblable !
De toutes mœurs il peut voir des portraits
Dans sa guenuche : elle ne sauroit rire,
Ni faire bien ; à part soi ruminant,
Elle est toujours dans un coin machinant
Quelque tour noir, & ne vise qu'au pire.
L'autre enfin sort d'*abeille* : heureux qui l'a !
On ne sauroit mordre sur celle-là.
Sous son empire une maison s'augmente :
Elle vieillit, chere à son cher époux,
Voyant grandir sa famille charmante :
Nulle beauté n'a des appas si doux :
Elle fait tout d'une grace divine ;
Jamais n'assiste aux colloques scabreux
Que vont tenir femmes à la sourdine :
Semblable épouse est un présent des dieux &c.

CHANT XII.

ARGUMENT.

Les députés ſachant le Roi perdu,
Aurele part, le cherche avec triſteſſe.
A quel blondin gentille enchantereſſe
Met un anneau gage de la vertu :
Ce qu'elle étoit. Evocation impie.
Beauté qui pleure & tombe en léthargie.

Au fier Tarquin quand jadis la Sybille,
Dite Amalthée, ou, je crois, Démophile,
Vint préſenter ſes prophétiques vers,
Dont il trouva les trois tomes trop chers ;
Elle brûla tiers de ſes centuries,
Et pour le reſte exigea même prix :
Le tiers brûlé les avoit renchéries ;
On n'en voulut : & tiers de prophéties
Encore au feu : le monarque, ſurpris
Que pour le reſte il fallût ſomme égale,
Prit à la fin la brochure fatale,

Et n'y perdit. Ce mien ouvrage ainsi
N'en vaudroit moins, des deux tiers racourci:
Ma jeune muse, un peu moins libérale,
Seroit plus riche. Or quittons la morale,
Et reprenons mes décousus récits.

Le morne effroi qui voiloit le Mexique,
Lorsqu'approchoit le jour climatérique
De l'Univers, les lamentables cris
Qui du Liban plaignant ta mort tragique,
Tammuz, frappoient les cédres attendris,
Le deuil profond du peuple fanatique
Qui consterné redemandoit Opis,
Du camp des Francs redemandant Clovis,
Vous peint l'aspect, est l'image approchante.

Qui vous eût dit, couple d'ambassadeurs,
Que de ce camp la vue en vos deux cœurs
Ne porteroit qu'une froide épouvante!...
A leur rencontre Arbogaste accouru,
A son maintien n'en fut pas reconnu:
L'œil martial de sa tête intrépide
Languit, voilé sous un front abbattu;
Sa voix est sombre; on la croiroit timide:
Du char funeste & de l'ardeur du Roi
Il leur apprend l'aventure & sa suite.
Aurele, hélas, quel coup de mort pour toi!

De sa douleur l'excès fait qu'il hésite,

Et reste pâle, incrédule d'effroi :
Il fuit devant cette douleur trop forte.
Bientôt les pleurs que la tendresse y porte
Mouillent ses yeux qui craignent de pleurer.
Larmes d'amour, dont rougit le courage ;
Son cœur trop vrai ne sut vous dévorer ;
Mais dans ses mains il cache son visage :
Il le découvre enfin pour proférer :
Ami Lisois, tout ce camp dans les larmes
Peut écouter le conseil des alarmes :
Dans son devoir il ne sera tenu
Que par un chef d'un mérite connu :
Ami, c'est toi que cet emploi regarde ;
Prends de ton Roi les sujets sous ta garde,
Quand sur ses pas ton ami va courir
Tout affronter, te le rendre, ou mourir...
Et sa voix meurt, au passage glacée.
Moins attendri, profondément frappé,
Lisois se taît, de sa peine occupé :
Dans sa douleur sa grande ame enfoncée
Voit que nul mot ne rendroit sa pensée.
Muet autour, un conseil confondu
Semble, en tenant la paupiere fixée,
Attendre d'eux le Roi qu'il a perdu.
Tous s'accordoient à vouloir suivre Aurele.
D'un seul jeune homme il agréa le zele :

On le nommoit Génobalde le blond.
Ce beau guerrier modeste & pudibond
(Las il est mort sans laisser de sa race !)
Lui dit si bien : Seigneur, fais-moi la grace
De m'accepter pour ton guide à la place
Où sur son char le brigand se montra :
Mon œil a vu la demeure invisible
Où, de mon Roi fuyant le fer terrible,
Presque frappé, ce ravisseur entra.
Je t'offre un bras jeune encor ; mais qu'anime
Un cœur françois qui cherche ton estime,
Qui sait mourir, & ne connoît l'effroi
Que de l'instant qu'il a craint pour son Roi.
Une prunelle animée & brillante,
De tout le corps l'attitude éloquente,
Cet air naïf que l'on aima toujours,
Vont plus au cœur encor que son discours.
Aurele & lui plus long-temps ne séjournent :
Dans le bois sombre ils pénetrent, ils tournent ;
Point de château. L'excessive douleur
Veut se nourrir, fuit un consolateur:
Aurele dit à son aimable guide :
Laisse-moi ; pars ; cherche de ton côté ;
Sois plus heureux ; perce d'un pas rapide

Tous les détours de ce bois enchanté :
Mais laisse-moi. Le jeune homme intrépide
Part sans répondre. Oh que trouvera-t-il ?
Tandis qu'il darde un œil vif & subtil
Par les halliers de la forêt épaisse,
Certain objet brillant, & d'une espece
Qu'on aime à voir, qu'il voit, dont il est vu,
Tourne sur lui sa démarche incertaine.
Jamais d'appas objet ne fut pourvu
Comme la nymphe à grace plus qu'humaine
Qui tire droit au blondin cavalier.
Ainsi que lui montant un beau coursier,
(1) Un arc pendoit de ses épaules nues ;
Elle laissoit soulever par les vents
De ses cheveux les boucles confondues ;
Un brodequin couvroit ses pieds plus blancs
Que fin albâtre ; il étoit de rubans
D'un bleu très-vif : ainsi l'azur céleste
Se voit mêlé de nuages d'argent :
Un voile enfin, souple, à l'œil indulgent,
Paroit un sein qui valoit bien le reste.
Il fut un temps, doux & sage Lecteur,
Où vous aviez la clef de votre cœur :
Quand il avint qu'une gente pucelle
Y pénétra pour la premiere fois,
Tout votre esprit vous quittoit devant elle,

D'aiſe perdant la cervelle & la voix,
Si ſur vos yeux vous ſurpreniez ſa vue ;
Du jeune amour la rougeur ingénue
Mettoit en feu votre minois craintif.
Tel fut celui du chevalier naïf.
Le pauvre enfant ! Il bravoit le carnage,
Et palpitoit à voir un beau viſage.
Ce beau viſage, un peu défait auſſi,
Prit la parole, & ce fut preſque ainſi.
Guerrier courtois, pardonnez mon audace,
Et m'accordez une petite grace :
C'eſt de laiſſer ma main, pour un moment,
A votre doigt mettre ce diamant. . .
Je ne veux point. . . Il ne peut pas vous nuire.
Quoique à bon droit ſurpris du compliment,
Le Chevalier conſentit poliment.
Son air diſoit qu'il tâchoit de ſourire,
Mais que ſon cœur battoit trop pour cela.
Dès qu'à ſon doigt cette bague fut miſe,
D'un feu ſi vif le diamant brilla,
Qu'il en ouvrit deux grands yeux de ſurpriſe.
Mais pour la nymphe, elle ne lui céla
Le doux tranſport dont elle étoit épriſe :
Elle rougit ; ſa joue étincela.
O tendre amour, ſans doute tu vins-là,
Et de ton fard tu peignois les viſages

De mes émus & gentils perſonnages.
Mais cette infante avec ſon diamant,
Gens d'eſprit vif, vous trouble apparemment.
Pour que ce fait à vos yeux s'éclairciſſe,
Il vous faudra faire pas d'écreviſſe
Et reculer vers certain jeune objet
Charmant, fripon, ſans mœurs, vers Argentine.
Du vilain jour qu'envoyé par Nigrine
Dans ſon palais le dégoût l'aſſiégeoit,
Elle bâilloit, ſommeilloit, enrageoit,
Avoit revêche & mordicante mine,
Grondoit ſur tout, ne s'accordoit à rien,
Couchée, aſſiſe, étoit ſur une épine.
Or, près des lieux qu'Argentine habitoit,
Certaine Fée, antique oracle, étoit
Fort en renom, répondant par ſentence,
Mais à ſes jours, à qui la conſultoit:
Son nom fameux étoit *l'Expérience* :
Fille du temps, elle a beaucoup appris,
Vu, réflechi, mais ſur-tout bien compris
Que ſur tout point on peut ſans ceſſe apprendre,
Et voir obſcur ce qu'on croyoit comprendre:
Auſſi le doute entre-t-il dans ſes dits,
Entre eux par fois jurans & contredits:

Car elle annonce, à qui la veut entendre,
Et blanc & noir : les faits ſont ſes garants,
A tous plaideurs faux témoins ſe livrans :
Elle paroît au vrai devoir conduire ;
Et ne vous met qu'à ne ſavoir que dire.
La Fée un jour, agoniſant d'ennui,
S'y fit porter, implora ſon appui
Pour ſe ſauver du dégoût qui l'accable :
Elle lui tint ce diſcours remarquable.
O vous, l'organe & la clé du ſavoir,
Vous, dont l'œil ſûr voit tout ce qu'on peut voir,
Apprenez-moi pourquoi, jeune & jolie,
Indépendante, & n'ayant d'autre envie
Que de couler mes jours dans les plaiſirs,
Sous ce beau nom ce qu'on connoît m'ennuie.
J'ai lâché bride à mes libres deſirs ;
J'ai pour grand but dormir & ne rien faire ;
J'aime, je bois, je me pare, & médis ;
Je joue un peu, je chante, boude, ris ;
Je ſuis aux champs, je demeure au logis ;
Et tout cela conſpire à me déplaire.
L'Expérience, avec un front ſévere,
Lui demanda : depuis quel temps, ma chere,
Vous traitez-vous ſur ces principes-là ?

Depuis deux ans, & même par-delà,
Répondit l'autre. Et vous n'êtes pas morte
De pur dégoût, reprit la Sybilla !
En vérité, vous avez l'ame forte.
Lors la déesse à besicles, partant
Riche en babil, enfila tout courant
Un sermon docte, & prouva sans réplique
Que du plaisir l'inévitable effet
Etoit la honte, un sommeil léthargique,
La mort du cœur. Bref, cela gît en fait,
Trop de plaisir est ivresse funeste :
Elle finit ; le mal de tête reste.
Eh mais vraiment, veux-je le contester ?
Dit Argentine, en éprouvant la chose !
De mon ennui vous me dites la cause ;
C'est fort bien fait : mais je viens consulter
Sur les secours qu'il y faut apporter.
Il n'en est qu'un, dit la sage déesse,
Mais il est sûr : PRATIQUEZ LA VERTU.
Oh, dit la Fée, ouidà . . . vertu, sagesse, . . .
On a jadis gravement rebattu
Mon jeune chef, dès-lors un peu têtu,
De ces grands mots, matronales fadaises ;
Mais écoutez : je suis faite à mes aises :
Cette vertu va se guinder, dit-on,
Tout au sommet d'un âpre & rude mont ;

Un mont vous lasse ; & je crains la fatigue.
La déité, d'apophtegmes prodigue,
Parlant du nez, dit : vous avez raison ;
C'est sur un mont que la vertu réside,
Comme le vice au bas d'un beau vallon
Où sur des fleurs la volupté vous guide :
Il faut gravir d'un pas pénible & lent
Pour s'élever à l'un des deux asyles,
Lorsque vers l'autre un heureux indolent
Se sent couler par des routes tranquilles.
Mais au premier par la peine conduit,
On est reçu par la paix adorée :
Dans le second c'est le plaisir qu'on fuit ;
Et la douleur, l'infamie abhorrée,
Et le dégoût vous accueille à l'entrée.
Mais, cerveau creux, je vous sermonne en vain :
Dans votre cœur fermente un vieux levain
Qu'il ne faut pas compter sitôt détruire.
A la vertu n'espérant vous conduire,
D'un sort plus doux, mais risquable, incertain,
Du moins je vais vous montrer le chemin ;
Un peu d'amour nous sera nécessaire.
Un peu d'amour !... j'en ai tant pris, ma commère,

Que ce n'est plus remede à m'émouvoir :
A ce poison d'une ame délicate
J'ai l'estomac fait comme Mithridate :
Mon cœur est mort, s'il n'est que cet espoir.
Vous vous croyez en amour bien savante :
Erreur encor, dit la dame imposante.
Qui prête plus qu'une oreille à la voix
De cet enfant, démon inexplicable,
Corrupteur traître, & bon conseil par fois,
Ne connoît point ce qu'il a d'agréable.
L'amour bonheur, le doux, le véritable,
Suivit toujours des regles & des loix.
Voir un amant vrai, modeste & timide,
Cachant un feu qui voudroit transpirer,
Muet, confus, s'il s'entend soupirer ;
Lire son mal dans sa paupiere humide,
Sentir sa voix de tendresse expirer ;
Voir son secret, l'approuver & se taire ;
Rougir du moins d'un mot involontaire
Dans la surprise à la bouche échappé ;
Craindre le trait dont on se sent frappé,
Et le chérir ; abréger la présence,
Et supputer les momens de l'absence ;
Mettre à se voir, à s'aimer, à le dire,
Tout son bonheur, & pourtant s'éviter ;
Promettre peu, donner moins, arrêter

De certains vœux l'impétueux empire;
Voilà *l'amour*, le réel & le sûr,
Celui qui donne un plaisir toujours pur,
Et qui le mieux ressemble à la sagesse.
Mais de ses sens il faut être maîtresse,
Si l'on aspire à goûter ses douceurs :
Et le vouloir n'est rien; il faut d'ailleurs
Un jeune amant d'un tel amour capable.
Or quel Phénix! S'il ne sait rien de rien,
S'il n'est tout neuf, si c'est quelque vaurien
Au cœur gâté, masqué d'un air aimable,
Il vous rendra votre mal incurable.
Pour vous parer d'un hazard si malin,
Tenez, prenez cet anneau de ma main.
Le diamant n'a pas un feu bien rare;
Mais votre main, ma belle, le répare;
Et, mis au doigt d'un sage jouvenceau,
Ayant encor le frêle & doux joyau
Que la pudeur ne veut pas qu'on vous nomme,
Que rarement conserve un beau jeune homme,
Il brillera d'un éclat sans égal.
Prenez-moi donc ou voiture ou cheval,
Et me cherchez quelque doigt qui mérite
De posséder cet anneau merveilleux.

Tout

Tout doigt souillé, toute main illicite,
En le touchant, fera ternir ses feux.

Tel que l'éclat dont luit la Cynédie,
Et le brouillard qui s'étend sur son eau,
De la mer, trouble ou calme, est le tableau,
Pour un garant d'honnête ou libre vie
Tenez ainsi votre changeant anneau.
Ne cessez point d'essayer l'aventure,
Que ce chatton n'acquière son éclat.
Pour vous tirer de ce maussade état,
Pour opérer votre incurable cure,
Besoin vous est de quelque cœur heureux,
Pur, innocent, dont l'exemple vous montre
Ce qu'a de doux un amour vertueux.
Or vous saurez avoir fait la rencontre,
Quand mon anneau deviendra lumineux.

Ainsi finit la bonne Expérience.
Vous attendiez des conseils plus nerveux;
Mais ce récit, ô censeurs épineux,
Tend à prouver que les ans, la science,
Ne rendent pas si sage que l'on pense.

Avec sa bague Argentine partit,
Fit maint essai de cet anneau critique;
Mais des cœurs neufs le nombre est fort petit,
Et Génobalde étoit peut-être unique:
A son doigt seul du moins brilla l'anneau

Qui déclaroit que vous étiez puceau.
Je ne sais point si les traits d'Argentine ;
Ou si l'anneau, par sa vertu divine,
Sur le guerrier causerent cet effet ;
Mais de Vénus le fils n'a point de trait
Autant aigu que celui qui le perce.
Dans un cœur neuf fleche d'amour traverse.
Et vous, ma Fée, aux desirs libertins,
Quel tendre feu charge vos yeux mutins !
Vous connoissez & le trouble & la crainte :
D'un amour vrai vous voilà donc atteinte.
Seigneur, dit-elle, à basse & foible voix,
Il faut ôter à votre ame inquiete
L'étonnement où mon discours la jette.
J'ai mon château sur les bords de ce bois :
Mon diamant m'enseigne que vous êtes
Le rare objet que j'ai long-temps cherché :
Daignerez-vous de mon séjour caché
Venir orner les paisibles retraites ?
Comme pivoine éclatant & vermeil,
Le jouvenceau dit : quel sort est pareil
A mon destin ! O déesse inconnue,
Vous dont l'éclat blesse ma foible vue,
Me pourrez-vous pardonner un refus ?
Si vous lisez au fond d'un cœur confus,
Ah, vous lisez qu'il craint de vous déplaire ;

Mais un devoir sacré, comme sévere,
A vos souhaits m'empêche d'obéir:
Sur ses sentiers mon Roi perdu m'appelle;
Pour mon bonheur, oserai-je trahir
Le nom sans prix de son sujet fidele?
Près de mon Roi laissez voler mon zéle,
Et qu'à vos pieds mon cœur revienne après
De ces beaux yeux adorer les arrêts.
Lors, doucement levant une paupiere
Qui redoutoit le dédain, la colere,
Ou la froideur du visage divin,
Mais accueilli par un coup d'œil serein,
Il éprouva la surprise charmante
(2) Qui te saisit, ô naïve Psiché,
Quand, près de toi croyant trouver couché
Un dragon verd, laide bête béante,
Tu vis ce dieu, la volupté des dieux,
Dans les liens d'un sommeil gracieux,
Le dos couvert de ses aîles dorées,
De tous ses feux les lévres colorées,
Brillant enfin de ces calmes attraits
Que le sommeil répand sur de beaux traits.
Non moins charmé, le guerrier se rassure,
Souffre à partir; mais quitte la beauté,
Diablement foible. Elle de son côté
Le suit de l'œil, admire sa figure,

Ses longs cheveux avec grace flottans,
Cet air dispos qu'on tient des premiers ans.
Son cœur s'éveille. Il part : quand verra-t-elle
Ce front ouvert & ces deux yeux charmans ?
Il part, hélas ! . . . l'a-t il vue assez belle ?
Reviendra t-il ? Osera-t-il parler ?
Et s'il le fait, que faudra-t-il lui dire ?
Son cœur peut-il, doit-il dissimuler ?
Or cependant qu'Argentine soupire,
Sautant de soins en soucis & projets,
Dans les transports d'un cœur jeune & françois,
Son cher blondin voit à côté d'Aurele
Le Roi des Francs pénétrant ces forêts.
A chaque épaule il porteroit une aîle,
Qu'il ne pourroit plus précipitamment
S'aller jeter aux genoux de son maître.
Il fit très-bien son gentil compliment,
Et puis suivit le Prince dans son camp.
L'ami Lecteur voudroit savoir, peut-être,
Comment Aurele a déterré le Roi.
L'ami Lecteur sait-il bien comme quoi
Un jour Montan fit à ce brave Aurele
L'heureux présent d'une plante immortelle,
Que chez Homere on appelle moli ?
Dans sa douleur Aurele enseveli

N'oublia pas l'antimagique plante ;
Il la mordit .... merveille ravissante !
Dans l'endroit vuide où son œil fasciné
Ne voyoit rien, cet œil tout étonné
A découvert la façade brillante
D'un palais d'or ouvert de tout côté
Et clos pourtant : car d'aspect invisible,
Aride autour, en dedans enchanté,
Y pénétrer n'étoit guere possible,
Et d'en sortir on n'étoit point tenté.
Aurele entra, vit grande solitude
Dans ce séjour d'un seul couple habité,
De l'heureux Roi, de la douce beauté
Toujours livrée à son inquiétude :
Nigrine erroit poursuivant Sigismond.
Or le hazard (il est chez moi fécond
En incidens) le hazard fit qu'Aurele
Trouva Clovis éloigné de sa belle.
Chere Albione, hélas, tout va finir ;
Lorsque tu dors, ton amant se réveille :
La raison parle, & va vous désunir.
Ayant en main la plante sans pareille,
Légerement Aurele atteint le Roi,
Tombe à ses pieds, pleure, & dit : Clovis .... moi !
Quel doux réveil ! Mon ami, leve-toi ;

Viens dans mes bras. Ciel, c'étoit donc un
ſonge !
Le vrai, j'en jure, eſt frere du menſonge...
Mais je te vois, & ne te parle pas
Du digne objet ſouverain de mon ame :
Entretiens-moi de ſes nobles appas ;
Dis quel eſpoir va recevoir ma flamme ;
Ce Gondebaud me rendra-t-il heureux ?
Plains ce pervers, s'il traverſe mes vœux :
Parle, & ſortons. On voit bien que la plante
Avoit rendu la mémoire à Clovis ;
Mais du bon ſens la marche fut plus lente.
Tout en tenant ſes propos mal ſuivis,
Il eſt ſorti de ſa priſon brillante
Sur un courſier qu'il prit je ne ſais où.
Sur ſon voyage Aurele alloit s'étendre,
Quand Genobalde, accourant d'un air tendre,
Vint du Monarque embraſſer le genou :
Et tous les trois ſongerent à ſe rendre
Au triſte camp qui va devenir fou
De retrouver ſon Général auguſte.
O mon héros, je ſais qu'il ſeroit juſte
De m'occuper plus ſouvent de tes faits ;
Mais d'Auberon les ſouterreins projets,
Contre mes vœux, m'écartent de ta trace.
Sûr de Clovis pris dans un doux filet,

Ce vieux suppôt de la volupté crasse,
Dans un loisir vicieux & molet,
Dormoit alors sans songer à lui nuire,
Quand à minuit un diable vint l'instruire
Que de ses laqs l'oiseau pris s'envoloit.
Il en pâlit; mais son ame assoupie,
Qui chérissoit sa sale léthargie,
Craignoit d'agir; & son vouloir malin
Dans sa noirceur est vague & sans dessein.
L'impuissant traître en devient plus funeste;
Car, son cerveau manquant, l'enfer lui reste.
Du sombre empire il tenoit sous ses loix
Le peuple vil soumis à son caprice;
Mais, de l'enfer s'il consulte les Rois,
Voulant tenter une haute injustice,
Il n'est plus maître: il redoute leurs voix:
Lorsqu'il commande il trouve des esclaves,
Et tremble alors qu'il veut être inspiré:
(3) Il craint le dieu par ses rits conjuré:
Le Styx l'écoute, & lui met des entraves.
Sous les appuis du palais somptueux,
Un escalier obscur & tortueux
Creusoit au loin sa descente profonde,
Qui conduisoit aux détours sinueux
D'un labyrinthe humide, muet, immonde.
La nuit palpable y brave les flambeaux

Dont la lueur, rouge dans ces caveaux,
A peine atteint leur voûte figurée.
D'un antre étroit c'est-là l'horrible entrée.
Plus ténébreux, cet antre criminel
Est décoré d'un sacrilége autel,
Où de l'enfer les profanes emblêmes,
Entrelacés aux saints blasons du Ciel,
Sont de muets & lisibles blasphêmes.
(4) C'est-là que, pâle, échevelé, pieds nuds,
La torche en main, lentement vint le Mage.
Il murmuroit l'exécrable langage
Formé de mots au crime seul connus.
Devant l'autel sa face impure tombe.
A la lueur de flambeaux expirans,
Toujours impairs dans leurs mystiques rangs,
Sur des linceuls, dépouilles de la tombe,
Il fait fumer la vervaine & l'encens.
Il n'étend point les bras dans sa priere:
Ces bras roidis reculent frémissans;
Et sur le Styx il fixe sa paupiere:
La sourde horreur lui prête ses accens.
Dieux inconnus, dieux de mort, dit l'impie,
Que la terreur & le mal glorifie,
Dieux, qui vengez sur ces foibles humains,

Vos ennemis & le jouet de vos mains,
L'aveugle orgueil, l'erreur qui vous dénie
L'encens que ſeul obtient le Ciel jaloux;
Si le tribut de ma crainte profonde
M'excepte d'eux, ô Rois du triſte monde,
Si contre un Roi votre auguſte courroux
A de mon bras choiſi le miniſtere,
Qu'en mon beſoin votre voix réitere
L'heureux ſecours de ces oracles ſûrs
Qui m'ont guidé dans des complots obſcurs!
Répondez-moi.... Lorſque dans ſes entrailles
La terre ſouffre & ſourdement ſe plaint,
L'animal morne échappe des murailles
Dont il prévoit la chûte par inſtinct;
Meuglant d'horreur, il frémit ſur la plaine;
Son ſang prédit ſa ſecouſſe prochaine.
Tel, au milieu d'un ſilence infernal,
L'attentif Mage entend le pas fatal
Du dieu qui vient. Sur ſa lévre craintive
La voix recule: une rumeur plaintive
Sort de l'autel d'épouvante ébranlé:
L'antre reluit du feu d'un ſpectre aîlé,
Pâle & cruel; une coupe perfide
Croiſe un poignard dans ſa main parricide;
Et ſur ſon flanc un infernal pavois
Offre, parmi des couronnes rompues,

D'un nom de ſang les lettres inconnues ;
Leur ſens étoit JE SUIS LA MORT DES ROIS.
Je t'ai compris, dit l'ange du tartare,
D'un ton cruel comme ſon œil barbare ;
J'aime ton zele, & ne l'emploierai pas :
Roi, mes projets ont beſoin d'autres bras.
Soudain la nuit, d'un pâle éclat vaincue,
Plus effroyable à la grotte eſt rendue.
Auberon fuit, de ſa vue oppreſſé,
Le crime peint ſur un front hériſſé ;
Et du démon, qu'il croit entendre encore ;
Voulant percer les complots qu'il ignore.
Pourquoi, méchant, quand tu pourſuis mon Roi,
Avoir recours à quelque autre qu'à toi ?
Il n'eût pas craint l'horreur que j'enviſage,
Si tu n'avois conſulté que ta rage :
Ce crime ſeul t'eût donné de l'effroi.
L'eſprit cruel, de ſon aîle peſante,
Ceint de vapeurs ; fend l'ombre qu'il augmente ;
Vole a Vienne, & s'abbat ſur le lit
D'un ſcélérat de tous crimes miniſtre,
Lâche qui vend un bras qu'il avilit.
Sans s'éveiller, il vit l'ange ſiniſtre ;
Et ſon oreille entendit ſes accens,

Tels que la voix des ſonges inviſibles,
Voix qui ſans corps agiſſent ſur les ſens.
Telles étoient ſes paroles terribles.

De tout mortel, toi, qui, bravant la mort,
Tiens dans tes mains & la mort & la vie,
Laiſſeras-tu cette main aſſervie
D'obſcurs mortels trancher l'ignoble ſort,
Sur les arrêts de la peur politique
D'un conſeiller ou d'un Roi tyrannique ?
Oſe plus qu'eux : que d'un royal trépas
L'éclatant crime ennobliſſe ton bras.
Un Roi menace & fait trembler ton maître :
Montre qu'un homme objet de leurs dédains
Marque leur terme à ces fiers Souverains.
Héros sans nom, frappe, & fais-toi connoî-
tre.

Tandis qu'il parle, une épaiſſe vapeur
En ſerpentant échappe de ſa bouche :
De l'aſſaſſin elle effleure la couche,
Et, ſe gliſſant dans les plis de ſon cœur,
Y mit l'orgueil ſacrilége & féroce
Qui s'applaudit du nom d'une ame atroce,
Et le remplit de la froide fureur
Qui de la Gehenne aime à braver l'horreur.

O le plus noir de la race exécrable,
Pour les démons démon abominable,

Dans Gelboë ce fut toi qui pouſſas
Contre *Saül* le jeune Amalécite ;
Contre le Chriſt ce fut toi qui ſoufflas
(Il étoit Roi) la rage Iſraélite ;
Et de ſa mort ce fut toi qui clouas
L'arrêt placé ſur ſa tête proſcrite ;
A tes leçons fut inſtruit l'aſſaſſin
Qui, ſous le nom du vieil de la Montagne,
Craint, comme un dieu, de l'errant Beduin,
Devant ſes pas faiſoit dans la campagne
Porter la hache, & d'une indigne voix
Crier : tremblez, & fuyez d'épouvante
Devant celui qui tient le ſort des Rois.
Quels ſont les coups que ta rage inſolente
A nos climats a fait ſentir depuis !
Divin Bourbon, toi, bien-aimé Louis...
Mais qu'ai-je dit !.... révoltantes images,
Vous m'arrachez un débile pinceau
Qui de l'amour peindra mieux les orages
Dans ce doux cœur qu'en fuyant le château
Le Roi des Francs à la mort abandonne.

Elle dormoit, cette chere Albione,
Lorſqu'oubliant ſes oublis & ſes traits,
Et reprenant les ſoins qu'un ſceptre donne,
Le Roi changé s'éloignoit du palais.
Cruel amour, pour jouir de ſes larmes,

De ce ſommeil, l'un de tes doux bienfaits,
A ſes beaux yeux tu prodiguois les charmes!
Le jour les frappe, hélas, ô ſort nouveau,
Sans lui montrer ce que ſon cœur adore!
S'eſt-il voilé de l'ombre du berceau?
Non. Ces ſentiers qu'un ſable luiſant dore
Sont ſeuls auſſi. Sous les verds orangers,
Entre ces buis mêlés des dons de Flore,
L'amour craintif porte ſes pas légers;
Elle parcourt les fertiles vergers,
Sous le berceau rentre & revient encore:
Ce lieu charmant, ce réduit des plaiſirs,
Temple chéri d'amour & des zéphirs,
Se montre vuide à ſa vue égarée.
Dans le palais elle rentre éplorée.
La nuit arrive, ô profondes douleurs,
Sans ramener ce qu'appellent ſes pleurs!
Nuit, nuit ſans fin, nuit de mortelle crainte,
Toi qui couvris ſa douloureuſe plainte,
Lorſque tu vis, mouillant ce teint ſi frais,
Couler des pleurs tels qu'il n'en fut jamais,
Tu t'arrêtas, d'étonnement atteinte!
Toi, qui peut-être envioìs ſes attraits,
Moins belle aurore, à ſa couleur éteinte,
A ces yeux bleux où la mort même eſt peinte,
Ah tu la plains & tu cherches ſes traits!

Il eſt parti, s'écrioit Albione ;
O mort, vers toi je tends mes foibles bras,
Barbare mort ! ... pourquoi ne viens-tu pas,
Quand de mes jours le ſoutien m'abandonne ? ...
Il eſt parti ! ... j'ai cherché dans tous lieux
Le ſeul objet qu'aimoient à voir mes yeux,
Et j'ai perdu mes ſoucis & ma peine.
Qui m'apprendra les raiſons de ſa haine,
Et le ſéjour qu'il choiſit loin de moi ?
Qui te dira l'excès de mes alarmes,
Cher inhumain, pour qui coulent mes larmes ? ...
Si tu ſavois que j'expire pour toi ! ...
Que cherches-tu ? Va, parcours la nature ;
De ta beauté va bleſſer tous les cœurs :
On t'aimera ; mais d'une ame plus pure
Obtiendras-tu de plus tendres ardeurs ?
Jours fortunés de ma tranquille ivreſſe,
Rapides jours de bonheur, de tendreſſe,
Vous êtes donc à jamais diſparus ! ...
Aimable ingrat, je ne te verrai plus,
D'un air ravi, d'une main chancelante,
Parer de fleurs le front de ton amante ?
Tes yeux vainqueurs, chargés de ſi doux feux,
Ne liront plus ton bonheur dans mes yeux ;

Et cette voix, sur moi si souveraine,
Ne doit donc plus embraser tous mes sens !
Comment les jours sont-ils si différens ?
Hier encor, ah je le crois à peine,
Contre mon sein il languissoit d'amour ;
Et d'une main me tenant embrassée
Dessous mon col sa droite étoit passée.. .
Ciel, & voilà la nuit d'un si beau jour !
Il me disoit : volupté de ma vie,
Que ta beauté me paroît accomplie ! . . .
Tu n'es qu'appas ; tes yeux ont la douceur
De l'oiseau tendre à changeante couleur ;
Comme un ruban sur qui la pourpre éclate,
Telle paroît ta bouche délicate :
Quelle fraîcheur de roses & de lis
Cette joue offre à ma lévre ravie !
Oh que tes traits me semblent accomplis,
Fille d'amour, volupté de ma vie !
Tu m'as blessé d'un regard de tes yeux :
Il n'a fallu qu'un seul de tes cheveux
Pour me blesser, ô ma beauté chérie ! . .,
Et le cruel m'abandonne aujourd'hui ! . . .
Il faut mourir, ou voler après lui.
Oui je te suis, je te joins, je t'implore ;
J'offre à tes yeux ce pur sein qui t'adore,
Et je te dis : où déchire mon cœur,

Ou que le tien réponde à son ardeur.
Ainsi parloit cette tendre Albione;
Et de ses cris le vaste lieu résonne.
Ciel, être seule en de telles douleurs!
Elle gémit, elle pleure, & personne
Ne voit, ne seche ou partage ses pleurs.
Elle se perd dans ces demeures vuides,
D'un pas qui plie, avec des yeux timides.
Dans un sallon l'armure que jadis
Elle porta frappe ses yeux ternis:
Elle revêt de nouveau cette armure:
Malgré le poids, ses membres affoiblis
Sont rechargés d'une cuirasse dure,
De lourds brassards; & de sa douce main,
Qu'amour pour lui fit faire à la nature,
Elle détache un glaive orné d'airain,
A garde d'or, & d'un effet étrange.
L acier, trempé dans chymique mélange;
D'un des cheveux de l'horrible Gorgone,
De l'os frontal de celle qu'en courroux
Par la douleur marbrifia Latone,
Et d'un quartier de torpille dissous.
A froid en eau du fleuve de la Sonde,
Rendoit tout membre, au moindre de ses coups,
Pareil à ceux des gens de l'autre monde.

C'eſt du pommeau du glaive engourdiſſant ;
Que, dans la ſuite, un Mage, en l'aiguiſant,
Du bon Largail arma la forte lance.
Gens qui voulez clairement concevoir,
J'ai de mon glaive expliqué le pouvoir,
Avec adreſſe & non moins d'évidence
Que ſur l'effet de l'électricité.
Du fin Nollet n'en jettent les aigrettes
Et ce torrent affluent, agité,
Qui ſort d'un doigt près d'un globe frotté,
Ou d'autre fou les nitreuſes mouſſettes.
Du monde vrai clair-voyans interpretes,
Sur les ſecrets de leur monde enchanté
Oſez-vous bien chicanner les Poëtes ?
De vous ou d'eux qui dit plus de ſornettes ?
Mais revenons au glaive dangereux
Qui de Nigrine étoit un digne ouvrage.
Comme elle fut d'un ſang âcre & hargneux,
A ſon côté cette vieille, en voyage,
L'avoit toujours, & par lui couchoit net
Sur ſon minois, pour une heure & demie,
(Autant duroit l'influence ennemie)
Tout ſurvenant qui ne lui revenoit.
J'ai déja dit qu'en guerriere équipée
Elle couroit après ſon jeune amant.
Or il avint, & ne ſais bonnement.

Par quel hazard, que, par une autre épée
Pendante auprès, la Nigrine trompée
Laissa la bonne : Albione la prit.
Cette à sa main un bon démon l'offrit.
Elle descend, & sa lance l'appuie,
Prend un cheval dans la même écurie
Où le Monarque avoit trouvé le sien,
S'y guinde à peine, & ne s'y tient pas bien.
Or l'animal se met en fantaisie
De manéger ; elle chancelle & crie.
Ah qui mal a, mal encor lui survient !
Le cheval saute ; elle tombe évanouie.
De cet état sitôt qu'elle revient,
Tous ses malheurs à ses yeux se présentent ;
Elle croit voir un démon obstiné
A lui former un sort infortuné ;
Le désespoir & la douleur la tentent ;
Tout lui fait mal : elle veut son trépas.
Apparemment elle ne songea pas
Qu'un glaive doit plier sur la cuirasse,
Et que qui veut se tuer la délace :
Elle posa le glaive, pointe en haut,
Au pied d'un arbre ; &, modérant son saut,
Tomba dessus, en s'écriant : j'expire.
Elle dit faux, sans mentir, à bien dire ;
Par sa vertu cet acier enchanté

La renversant roide sur le côté.

Je poursuivrai, si pourtant la mort blême

Dans peu de jours ne me jette de même.

Fin du Chant douzième.

REMARQUES.

(1) *Un arc pendoit*. Ce seroit un livre assez neuf que celui qui ne contiendroit que ce qui a été dit seulement cent fois & pas plus. Cette peinture est triviale apparemment, & je copie ici dix mille autres copistes. Mais mon original est Virgile, dans le premier livre de l'Enéide. Enée va à la découverte de la contrée où la tempête l'a jeté. Il est au milieu d'un bois.

Il rencontre sa mere au sein de ces forêts :
D'une fille de Sparte elle a l'épieu, les traits,
Et l'habit, ou celui de la Thrace Harpalice
Fatigant un coursier qui sur la poudre glisse ;
Un nœud, jusqu'au genou, de ses flottans habits
Relevoit le volume, & resserroit les plis ;
D'un carquois de chasseuse elle a l'épaule ornée ;
Sa chevelure aux vents voloit abandonnée ;
Et la premiere : . . . hola, n'avez-vous point, chasseurs,
Vu courir par ces bois quelqu'une de mes sœurs,
D'un lynx tigré vêtue, & d'un carquois muni,
Pressant de ses clameurs une laie en furie ? &c.

(2) *O naïve Psiché.* Apulée a peint ainsi cette situation dans le cinquiéme livre de son Ane d'or, d'un style moitié poëtique & moitié romancier, bisarre & entortillé dans ses tours, mais énergique & singulier.

« Dès que, en y présentant la lumiere, le » secret de son lit se manifesta, elle voit de » toutes les monstres le monstre le plus doux » & le moins farouche; Cupidon lui-même, » cet aimable dieu agréablement couché. A » son aspect, la lumiere de la lampe s'anime » & s'embellit, & le poignard sacrilége y » mêle son éclat. Epouvantée d'une telle vue, » Psiché, hors d'elle-même, défaite, pâle, » flétrie, tremble & tombe sur ses genoux. » Elle veut cacher son poignard, mais c'est » dans son sein. Elle l'eût fait, si la crainte » d'un si noir forfait n'eût fait échapper le » fer qui tombe de sa main téméraire. Fati- » guée & défaillante, à force de contempler » la beauté du visage divin, elle se ranime. » Sur cette belle tête, elle voit l'or d'une » chevelure abondante, rassasiée d'ambrosie, » son col de lait, ses joues de pourpre, les » anneaux flottans de ses cheveux agréable- » ment mêlés & tombant les uns sur son front, » les autres sur ses épaules, rayonnans d'un » éclat si vif que la lueur de la lampe en vacil- » loit. Des épaules de ce dieu qui vole sortent des » plumes de l'éclatante blancheur d'une fleur » que mouille la rosée : &, quoique ses aîles » reposent, leurs dernieres plumes, duvet » tendre & délicat, jouent & s'agitent, sou-

» levées d'un léger tremblement. Le reste du » corps est d'un embonpoint poli, & tel que » Venus soit fiere de l'avoir conçu. Au pied » du lit étoient l'arc, le carquois, & les fleches, » favorables traits du dieu des plaisirs. Tan- » dis que, curieuse, & ne pouvant se rassa- » sier, Psiché examine, touche & admire » les armes de son mari, elle tire du carquois » une fleche; &, en essayant la pointe qu'elle » presse du bout du pouce, de l'effort du mou- » vement de ce doigt qui tremble encore, » elle se pique assez profondément, pour que » la surface de sa peau soit arrosée de quel- » ques légeres gouttes de ce sang de rose. » Ainsi pour l'Amour, sans le savoir, Psiché » se blesse volontairement d'amour ».

(3) *Il craint le dieu.* On reconnoît la pensée de Lucain.

(4) *C'est là que pâle.* Dans ce siecle où la philosophie a tant découvert & tant empiété, la poésie a été attaquée par elle dans la partie du *merveilleux*, au point qu'il est presque tombé dans le décri : mais sur-tout la magie & ses prestiges semblent tombés sans ressource. Le même homme qui s'est servi avantageusement des superstitions magiques des seize, reproche la magie au Tasse, qu'on ne défend guere sur cet article. Peut-être en a-t-il trop; mais il faut convenir, ou qu'il n'y a point de poésie, ou que le Tasse en a mis beaucoup à l'aide d'Ismen dans la Jérusalem. Lisez le commencement du treizieme Chant, non point avec cet esprit qui s'est éclairé ch[illegible]

Locke, car cela est ridicule, mais avec de l'imagination; & prononcez alors. Songez à cet Arioste qui n'est qu'enchantement. Je sais qu'en le trouvant très-ingénieux & souverainement divertissant, on n'en fait pas une haute estime: mais moi, pour qui un homme supérieur dans un genre, qui n'est ni bas ni vicieux, est un génie estimable, je remarque que la nature n'a pas plus produit d'Ariostes que de Miltons; qu'il peut y avoir cent médiocres imitations ou copies de son Poëme; mais qu'il ne peut être égalé que par un génie; & l'Arioste devient une autorité pour moi. Un des grands préjugés qu'il y ait contre la magie, c'est qu'elle a été la ressource de nos mauvais épiques. Ce qui a tant plu aux mauvais esprits, ne doit pas plaire aux bons; & un Milton ne doit pas avoir les idées d'un Scuderi. C'est une erreur. L'homme de génie & le sot ont communément la même matiere & les mêmes outils en main: c'est sur le résultat qu'on doit les juger. Que Scuderi peigne une caverne dans les flancs de la montagne Hecla en vers assez énergiques; qu'il nous la donne pour la grotte d'un Mage; l'imagination attend un spectacle: mais que le Poëte, après cela, nous dise bêtement:

Or Rigilde tenoit dans ces lieux solitaires
Tout ce qui lui servoit aux magiques mysteres,
Ses livres, ses parfums, ses pierres, ses métaux,
Les poudres & les sucs de mille végétaux,
Des images de cire, un horrible squelete, . . .

. . . . & mille horribles choses
Par qui tous les sorciers font leurs métamorphoses &c.

de pareils vers gâteroient le plus beau plan du monde, & rendroient insipide le plus intéressant personnage. Le Poëte ennuie ; & par contre-coup, la machine dont il s'est mal servi passe pour être de mal effet. Je vois cependant que, dans ce mauvais *S. Louis*, une évocation de Mirême, toute chargée de mauvais vers, fait un assez grand effet. Car écoutez : *Louisiad. liv. V.*

Il se voit près du Caire une plaine déserte,
Que d'un sable mouvant la nature a couverte,
Et qui semble un espace applani sous les cieux
Pour le seul exercice ou des vents ou des yeux.
Les pyramides sont de cette vaste plaine
Le superbe embarras & la montre hautaine.

. . . .

Les premiers feux du ciel à leurs pointes s'allument,
Et les feux de l'enfer sous leurs fondemens fument.

. . . .

Sous les pieds de ces monts taillés & suspendus,
Il s'étend des pays ténébreux & perdus,
Des deserts spacieux, des solitudes sombres
Faites pour le séjour des morts & de leurs ombres.
Là sont les corps des Rois, & les corps des Sultans,
Diversement rangés selon l'ordre des temps.
Les uns sont enchassés dans les creuses images
A qui l'art a donné leur taille & leurs visages :
Les autres embaumés . . . .

De ce muet Sénat, de cette cour terrible,
Le silence épouvante & l'aspect est horrible.
Là sont les devanciers joints à leurs descendans;
Tous les regnes y sont; on y voit tous les temps.

. . . .

Mirême, dans ces lieux, traite avec les fantômes
Qui lui sont députés des ténébreux royaumes;
Il y tient, loin du jour, dans un noir appareil,
Ses cercles infernaux & son affreux conseil;
Il y fait ses concerts & ses fêtes funebres,
Et pour lui l'avenir ne luit qu'en ces ténebres.
Son char à ce désert à peine se rendit,
Que du sien aussi-tôt le soleil descendit &c.

L'enchanteur conjure, fait ses cercles, appelle les manes des Sultans.

Cependant il s'éleve une obscure vapeur
De la terre qui tremble & qui s'ouvre de peur;
Des manes grands & noirs y montent avec elle;
La troupe en est nombreuse, & la fierté cruelle;
Cette vapeur leur fait comme un crêpe de deuil,
Et chacun d'eux se range auprès de son cercueil:
Leur démarche est superbe, & leur orgueil menace &c.

Suit le dénombrement des Souverains de l'Egypte, qui n'a pas de grands traits, excepté ce morceau sur Saladin qui s'avance après Siracon.

Mais son fils Saladin de tout autre effaça
L'audace & la fierté, sitôt qu'il avança.

D'un

D'un rameau de laurier la feuille seche & noire
Sur son front conservoit l'image de sa gloire;
. . . .
Son ombre avoit encor un air de conquérant.

Supposons qu'il y eût quelques-uns de ces vers mieux tournés, & qu'il ne m'eût pas fallu supprimer ceux que j'ai retranchés: est-ce que ce ne seroit point un bon tableau que celui-ci? Et, pour citer encore un mauvais Poëme, celui de Constantin, dont j'ai déja parlé, a dans son sixieme livre une description de cette espece de divination qu'on appelle Hyalomantie, parce qu'on s'y sert d'un globe de verre *. Il ne manque à cette description que de bons vers & du goût; & après cela je suis sûr qu'elle effrayeroit. Constantin, maître de Vérone, marche à grands pas vers Rome; il passe par les lieux où fut depuis Ferrare, détruit Modene qui, pour sa résistance, de la montagne où elle étoit située, descend dans la plaine; il gagne Castel-Franco, où la rencontre de quelques essaims d'abeilles sur des lauriers fait dire bien des sotises au Poëte; il entre dans Bologne, où il est fêté; il franchit l'Apennin, arrive à Florence qui se rachette à prix d'argent: là il voit une colonne sur le haut de laquelle sont six globes de marbre rouge: il est curieux; & un citoyen lui

* Dit en grec Ὕαλος. Virgile a latinisé ce mot dans le quatrieme livre des Georgiques.

. . . . *hyali saturo fucata colore*

apprend comment la Fée Manto, fille du prophete Tiresie, avoit prédit la prospérité de Florence sous les Médicis : cette Manto annonce sans ambiguité que le croissant sera vaincu & éclipsé par la croix ; & les Naïades, que cette prédiction réjouit apparemment beaucoup, applaudissent à ses vers. Constantin, qui porte la croix dans ses drapeaux, les écoute avec vénération, & marche sur Sienne, passe Aquapendente & Viterbe. Cependant le tyran Maxence, qui tremble suivant l'usage, s'enferme & ne fait rien : l'horreur sort du Styx & va lui frapper l'imagination ; il n'a plus que des idées de chaînes, de cachots & de tortures ; enfin il va trouver le Mage Dymas.

Dans son vaste contour la colline Esquilie,
De somptueux jardins revêtue, embellie,
Près de grands aqueducs montre de beaux palais ;
Plus d'un temple la presse ; elle a d'ombreux bosquets ;
Mais, du côté qui voit naître la belle aurore,
Que le lit du soleil de ses premiers feux dore,
La mort, d'un pas altier, foule un champ malheureux,
Et hurle en se penchant sur des sépulcres creux.
C'est dans ces lieux, peuplés par une mort fréquente,
Que le peuple de Rome a sa tombe indigente,
Dans un terrein commun, où, caché, sans flambeaux,
Le cercueil paternel n'en reçoit point les os,

Mais où les morts mêlés sur les morts s'amoncellent.
Là le Mage Dymas, sous des toîts qui chancellent,
Poursuit de ses cris sourds les ombres de ces lieux...

Tandis que le tyran vient trouver ce magicien, le Consul Maxime l'y devance. Ils s'y rencontrent : le Mage les fait monter sur la plate-forme de sa maison, espece de guérite dont le ciel est la voûte.

Au milieu s'offre un orbe enceint d'un cercle rond,
Immense & lourd crystal : dans un fourneau profond,
L'art savant de Dymas, d'une liquide masse,
De ce globe jadis forma le vuide espace ;
Traçant obliquement des cercles enlacés,
Il sculpta son contour de spectres hérissés,
Et de ces traits auxquels les manes obéissent &c.

Cependant le valet sorcier prépare le sacrifice. Le Mage, couronné d'un serpent, & ayant deux hydres pour ceinture, s'avance pieds & bras nuds.

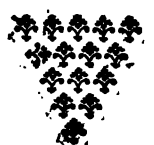
Sa droite tient la torche (arraché d'un tombeau
Le cyprès pétillant fut son fumeux flambeau)
Sa main gauche un enfant tiré de la mammelle &c.

Cette tendre victime est entourée de bandelettes magiques. Les deux scélérats qui consultent le Mage détournent leurs yeux d'horreur. Dymas leur fait couvrir le visage. Il

fait les contorsions du costume, évoque l'enfer, se taît, & étrangle l'enfant : & puis

D'un glaive ouvrant soudain ses entrailles fumantes,
Mêle à l'eau de ce sang les gouttes innocentes,
En rougit le crystal ; au spectacle cruel
Invitant le Consul & le Roi criminel.

L'eau du globe bout alors avec effervescence ; il s'y trace des figures &c. Il y a bien du noir là-dedans ; mais de l'adresse & des adoucissemens en feroient peut-être quelque chose d'excellent. On n'ignore pas que la Cantate de Circé est un de ces morceaux qu'on cite. Mais je traiterai cette question plus à fond dans un des dialogues.



CHANT XIII.

ARGUMENT.

Ce qu'Albione en s'éveillant devient.
Danger du Roi. Pour punir un barbare,
Quel inconnu, comme un foudre, survient.
Comment Lisois, croyant ses yeux, s'égare.
Comment le Roi reçoit un don divin
Par Cloderic. Vienne éclate enfin.

TOI que de loin brave le fanfaron,
Mais qu'àllité craint le cœur le plus ferme ;
De tous nos vœux inévitable terme,
Fantôme laid, mort, pourquoi te craint-on ?
Quel mal fais-tu, quand tu tranches la vie ?
Dans cette vie, hélas, d'angoisse ourdie,
(1) A quel emploi fixer ses tristes jours,
Si le tracas doit dégoûter des cours,
Si la maison dans cent chagrins engage,

Si ſon idée obſede qui voyage,
Si le marchand craint un échec toujours;
Si l'artiſan, époux de la miſere,
Périt martyr de ce contrat fatal,
Si le beſoin défend d'être à rien faire!
Le laboureur eſt écraſé de mal;
Le nautonnier entouré de naufrages;
Jours de garçons ſont couverts de nuages;
Soins ſots & vains ſous le joug conjugal;
Mars veut du ſang; la finance eſt obſcure;
Pauvre, on ſe livre au poignard de l'uſure:
Chagrins par-tout. Tout âge nous déplaît;
Le nouveau né ne ſent point ce qu'il eſt;
Dans ſon enfance, études ennuyeuſes;
Jeune, il ſuccombe aux paſſions fougueuſes;
A tous périls l'homme fait deſtiné
Marche aux combats, court les mers orageuſes:
Ce n'eſt que mal à malheur enchaîné,
Travaux cruels que de plus cruels ſuivent.
Si nos ſouhaits à la vieilleſſe arrivent,
Cet âge lourd, but tardif de nos vœux,
Qu'apporte-t-il? L'ennui, des jours affreux,
Un corps caſſé, plaſtron de maladie.
Il n'eſt mortel que le préſent n'ennuie.
On en a vu refuſer d'être dieux.

Juturne hait cette faveur cruelle
Qui, la privant du sort d'une mortelle,
L'a condamnée à des jours odieux.

Si nous venons aux qualités de l'ame;
Faut-il braver, faut-il craindre le blâme?
Pour trop garder sa pudeur qu'il chérit,
Sage à son dam, Hippolite périt:
Mais, d'une vie aux voluptés livrée,
Considérez comment le Ciel punit
Sardanapale & l'inceste Térée.
Carthage apprend à garder ses traités:
Sagunthe en cendre invite à les enfreindre.
De l'amitié que n'a-t-on point à craindre,
Quand, pour s'aimer, meurent persécutés
Les sectateurs du docte Pythagore!
N'aimer personne est plus funeste encore:
Voyez Timon pour ce cas lapidé.
Mortel flottant, & jamais décidé,
Que veut-il bien? Son souhait, qui l'abuse,
Est-il rempli, le caprice refuse;
Il cherche un grade, & bientôt s'en repent;
Et pour monter il veut être rampant;
A-t-il atteint sa dignité chérie,
Il est en butte à la dent de l'envie.
Il faut veiller, pour se rendre éloquent;
Mais, sans savoir, quel plaisir dans la vie!

De ton crédit sers un foible client ;
Mais d'un client rare est la gratitude :
Deviens client ; qu'un protecteur est rude !
Vieux, sans enfans, on t'abandonnera ;
Un héritier en terre te voudra.
Dépense peu, tu passes pour avare ;
Vis à grands frais, tu passes pour bizarre,
Prodigue, fou. Tout état a ses maux ;
Et tu ne peux choisir que des travaux.
Le premier bien est donc de ne pas naître,
Et le second de cesser bientôt d'être.

Toi, qui voulus, d'un téméraire bras,
Aider au trait de la mort inhumaine,
Tendre beauté, ton passager trépas
Prouve ceci. Tu gissois près d'un chêne,
Morte en vivant ; sans plaisir & sans peine,
Sans ton amour : eh bien, n'étois-tu pas,
A ton insçu, réellement heureuse ?
Tu reposois ; &, quand tu t'éveillas,
Tu te plaignois : ta paupiere amoureuse,
Ouverte au jour, aux pleurs le fut aussi.

Vous savez bien qu'atteint du fer magique,
Pendant une heure, un corps restoit transi ;
Puis vous sortiez du sommeil léthargique
Sans mal aucun. La belle blonde ainsi,
Au temps marqué, s'agite, est éveillée :

De vivre encor, chagrine, émerveillée,
Elle resta dans un doute inquiet.
Lors, comme un spectre, un homme vient
près d'elle,
Grand, pâle, sec, planté comme un piquet,
L'œil âpre & creux, de figure cruelle:
De laine blanche il avoit un bonnet;
Sa robe blanche, & d'un cuir doré ceinte,
Tombe à ses pieds, couverte d'un rochet.
A ses habits, à la féroce empreinte
Du front tanné de ce Silvain muet,
La tendre enfant se crut fermement morte.
Elle pâlit, alonge un bras peureux,
Et, sanglotant, s'exprime de la sorte:
O citoyen du monde ténébreux,
Que t'ai-je fait? Dis-moi ce que tu veux.
Le spectre blanc répond: que tu me suives:
Et, de ses mains glaçant les mains craintives
De la beauté qui marche en palpitant,
Il la conduit sous une grotte obscure,
Dont un gazon déroboit l'ouverture,
Où tout est nud, où le jour attristant,
Pour siége & lit, montre une pierre dure,
Où... je dirai, dans un commode instant,
Comment finit l'étonnante aventure.
Parlons du Roi. Dans son camp de retour,

Du confident de ſon auguſte amour
Ayant appris la réponſe équivoque
Du Roi qui tient le ſceptre bourguignon,
Le long délai l'inquiete & le choque.
Aurele irrite un très-fondé ſoupçon :
Mais il conſole & pique ſon courage,
Qui n'eut jamais grand beſoin d'aiguillon,
En lui montrant, à côté de l'outrage,
L'honneur certain d'en écraſer l'auteur.
De ſes ſoldats il lui vante l'ardeur.
Des durs combats les viriles études,
Des campemens, des aſſauts ſimulés,
Marches, labeurs, exercices réglés,
D'un grand deſſein militaires préludes,
Par leur fatigue endorment ſon courroux.
L'aurore voit chaque jour ſous les armes
L'actif héros, l'œil ouvert avant tous,
Des ſons de Mars goûter les rudes charmes,
Se promener dans les ſillons des rangs,
Les animer de ſes yeux pénétrans,
Et préparer la mort & les alarmes.
Plus ſourdement Gondebaud agiſſoit :
Mais des combats le bruit retentiſſoit
Dans cette ville * aſſiſe en une plaine

* Dijon, bâtie ou rebâtie par Aurelien, cruel vainqueur de Zénobie.

Que la premiere ou la seconde fois
Edifia le vainqueur d'une Reine,
Phénix du sexe & traînée à la chaîne;
Dans celle à qui Lugdus donna ses loix,
(*a*) Entre le cours de l'impétueux Rhône
Et ton lit calme, ô paresseuse Saône;
Dans ces remparts où sept peuples gaulois
Tenoient jadis leur auguste assemblée (*b*);
Entre ces murs (*c*) où, dans l'herbe foulée,
Ces yeux savans sur la santé troublée
D'herbes sans prix font un utile choix;
Dans ceux (*d*) au pied desquels coule l'Isere;
Dans ceux (*e*) qu'orna ta tour, lascif Tibere.
Tout résonnoit du même bruit guerrier
Dans ces climats (*f*) montueux ou faciles,
Apres côteaux, pâturages fertiles,
Où naît la Dordogne, où coule l'Allier.
Par-tout enfin, sur les ordres d'Irier,
Du forgeron l'enclume étincelante
N'arrondit plus que casques & brassards;
L'airain se creuse en cuirasse pesante;
Le fer tranchant est hampe déchirante;
Aigu, s'ajuste au bois aîlé des dards;
L'acier mortel ou dans les creusets coule;

(*a*) Lyon. (*b*) Arles. (*c*) Montpellier. (*d*) Grenoble. (*e*) Vienne. (*f*) L'Auvergne.

Ou dans l'eau grince, ou ſous les marteaux roule,
Brille en criant ſous la lime qui mord.
Le ſoc fertile & le hoyau champêtre,
Outils de paix, le deviennent de mort.
Les jeunes gens dans leurs yeux font paroître,
A ces apprêts, des tranſports imprudens;
Le froid vieillard, qui tient plus à ſes ans
Que la jeuneſſe à ſes jours floriſſans,
Lit dans ſa peur de funeſtes ravages;
La mere tendre y voit de noirs préſages
Pour un cher fils, bâton de ſes vieux jours;
L'épouſe en pleurs, atteſtant ſes amours,
A ſon époux en amene les gages,
L'embraſſe & croit l'embraſſer pour toujours:
Ah, ſes frayeurs peut-être ſont trop ſages!
Le brave Irier, ami des projets ſourds,
Mettoit ſes ſoins à cacher ce tumulte.
Mais, à l'écart tandis qu'il ſe conſulte,
Sur les moyens d'accorder ces apprêts
Et ſes ſermens & ſes diſcours de paix,
Il entre un homme, inſtrument de tout crime,
Qui fut ſouvent le bras de ſes forfaits;
Traître en ſous-ordre, aſſaſſin anonyme,
Savant ſur-tout dans cet art criminel
Qui rend ton nom, ô Locuſte, immortel.

Ce misérable entre: à sa couleur pâle,
Au feu hagard de ses yeux scélérats,
Au rauque accent de sa voix qu'il exhale;
On voit qu'il n'est qu'organe d'attentats
Que l'ange affreux lui suggere tout bas.

Il parle ainsi: quoi, dit-il, tout s'agite,
Pour s'exposér à des combats douteux!
De ces états l'enceinte est trop petite
Pour contenir leurs bataillons nombreux!
Mais à quoi bon cet effort belliqueux,
Quand un seul homme entreprend, & croit faire,
Ce que sans fruit tenteront tant de bras?
Tant que Clovis, comme un dieu tutélaire,
Tient une épée, & conduit des soldats,
Croire le vaincre est au moins téméraire.
Rome a cédé; le Marse & le Bructere
Ont succombé sous ce lion naissant;
Le Goth superbe est contraint à se taire:
De la victoire, amante si légere,
Il a rendu le vol obéissant.
C'est donc lui seul, c'est ce mortel puissant
Qu'il faut frapper; & je te le propose:
Regarde-moi; ce vil plébéien ose
Choquer l'idole, & seul peut la briser.

Je vais, savant dans l'art d'en imposer,

Et me parant d'une haine implacable
Contre une cour dont je veux m'exiler,
Trouver Clovis ; à ses yeux révéler
De tes desseins tout l'appareil coupable ;
Je te peindrai parjure & formidable ;
De toi, du Roi, je lui fais entrevoir
Quel est le but, la puissance, & l'espoir.
A Gondebaud perfide en apparence,
Faux confident, hardi dans mes discours,
A t'attaquer le plus ardent toujours,
J'obtiens bientôt une ample confiance.
Alors, crois-moi, mon malheur sera grand,
Si le poison ne délivre la terre
De ce héros, de ce foudre de guerre.
Repose-toi sur cet obscur garant :
Va, peu de chose arrête un conquérant.

O Roi des Rois, tes decrets, toujours sages,
Permettent donc que d'affreux conjurés,
Tigres humains, de l'enfer engendrés,
Levant le fer sur tes nobles images,
D'une main vile ouvrent leurs flancs sacrés !
Tu le permets ! Eh quel François l'ignore,
(2) Quand de douleur nos cœurs saignent encore ?
Mais quel forfait osé-je retracer ?
Puissent plustôt nos larmes effacer



Le souvenir d'un instant qu'on abhorre !
L'assassin fait, par l'atroce propos,
Pâlir Irier qui bientôt l'encourage.
Muni de fraude, & d'herbes de Colchos,
Il part, l'impie, il vole à son message.
Il entre au camp, sans paroître étonné;
Il n'est troublé par aucune demande;
Aux pieds du Prince il veut être mené;
Son front royal n'a rien qu'il appréhende.
Alors Clovis, sous un haut pavillon
De pourpre d'or, voyoit dans un vallon
Cent Chevaliers, dans leur jeu militaire,
Représenter une innocente guerre.
Ceint de rayons sur son casque brillant,
Il ressembloit à l'astre étincelant,
Quand, s'avançant de sa haute barriere,
Pour diadême entouré de lumiere,
Dorant l'azur éclairé par ses yeux,
En Roi du ciel il rouvre sa carriere.
Vingt Chevaliers, cortége gracieux,
Jeune & galant, entouroient le Monarque.
Soudain, armé des cizeaux de la parque,
Parut le monstre : il commence un discours
Que dicte l'art, qu'écoute le silence.
Mais un grand bruit, qui s'accroît & s'avance,
Non sans tumulte, en interrompt le cours.

Un Chevalier, sous des armes brillantes,
Levant, baissant ses deux mains foudroyantes,
Quoique couvert d'un orage de dards,
Heurté, serré, frappé de toutes parts,
Fort comme un dieu, par des routes sanglantes,
Fond sabre en main; il foule terrassés
Soldats, chevaux, rompus, morts ou blessés:
Et des clameurs telle étoit l'origine.

Tel qu'un coursier, libre dans un pâtis,
Quand par l'instinct ses sens sont avertis,
Quand de Venus l'aiguillon le domine,
Hennit, bondit, &, froissant les épics
Des seigles hauts ou des bleds qui mûrissent,
Vole, malgré les cailloux & les cris
Des laboureurs dont les travaux périssent,
Tant que des feux dont bout son jeune sang,
Une fontaine ait appaisé la rage:
Tel ce guerrier, précédé du carnage,
S'ouvre un chemin malgré les dards du camp,
Pousse & parvient au pavillon auguste
Où l'assassin parloit aux pieds du Roi...
O foudre aîlée, il fut plus prompt que toi!

Par les cheveux levant d'un bras robuste
Le vil humain, qui jette un cri d'effroi,
Il le renverse: &, reculant l'épée,

La plonge au fond de ſon ſein ſanglotant.
Le fer, le bras, & la terre eſt trempée
Du ſang pervers du monſtre palpitant.
D'un cri perçant la vallée eſt frappée :
Quarante bras portent l'épée aux yeux
De l'inconnu tranquille au milieu d'eux.
Clovis défend qu'on attente à ſa vie,
Et ſeulement veut qu'il ſoit arrêté ;
Mais lui, d'un ton de mâle fermeté,
Répond : Clovis, ma parole me lie
Mieux que des fers ; je t'engage ma foi
De ne partir qu'en l'obtenant de toi ;
D'indignes fers ſauve-moi l'infamie ;
Mais, avant tout, de ce monſtre expirant
Fais viſiter la dépouille ſanglante ;
Dans ſes replis cette robe importante
Doit receler un poiſon dévorant
Contre tes jours mêlé par ce perfide :
Tout me condamne, & tout accuſe un bras
Qui t'a ſauvé du bras d'un parricide ;
De tes ſujets cette épée homicide
A de leur maître écarté le trépas.
En te parlant, je m'avoue incroyable ;
Et ce poiſon, trouvé ſur mes avis
Dans le tiſſu de ces ſanglans habits,
Ne produit rien qu'un doute favorable ?

Je puis encor te paroître coupable ;
Car n'attends pas que sur ce noir projet
Ma voix ici jette plus de lumiere ;
Je l'ai connu, j'en ai rompu l'effet,
J'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu faire.
De ce discours l'inquiétant mystere
Rend le guerrier, quoique admiré, suspect ;
Mais les héros s'entendent d'ordinaire :
Au maintien calme, au sûr & noble aspect
De l'inconnu, Clovis le croit sincere.
Je rougirois, ô héros, dit le Roi,
De te gêner... tu crois devoir te taire ;
Tais-toi ; sois libre en tous sens près de moi :
Mais pour les jours qu'à ton secours je doi,
Vois mon pouvoir, nomme ta récompense.
Estime-moi : de toute ta puissance,
Dit l'inconnu, c'est tout ce que je veux,
Et mon départ. Ah j'ai rempli tes vœux,
Répond le Roi. Saluant en silence,
Piquant les flancs de son cheval nerveux,
L'étranger fuit. Sur un départ si preste
On raisonna, mal, comme sur le reste.
Mais, cher Lecteur, je vais vous éclaircir.
Cet inconnu se nommoit Vindemir,
Fut fils d'Irier, mais d'une ame plus belle
Qu'Irier ne l'eût mercenaire & cruelle.

Ayant ſurpris, ſans en avoir deſſein,
L'entretien noir de l'obſcur aſſaſſin,
Contre l'infame il pâlit de colere,
D'un effroi noble, & rougit pour ſon pere.
Il s'attendoit à plonger pour jamais
Dans les enfers le monſtre & ſes projets,
En l'épiant au ſortir du palais.
L'ange de mort, qui protégeoit l'impie,
Qui le couvroit de ſon aîle noircie,
Sut le ſouſtraire au poignard arrêté.
Mais vainement il l'avoit évité.
Par le goût ſûr d'un inſtinct qui l'entraîne,
Comme Abmalec, cet oiſeau deſtructeur,
Suit dans Iran les pas du voyageur
Qu'il ſent chargé de l'eau d'une fontaine,
Tel, pas pour pas, cherchant l'empoiſonneur,
Le fils d'Irier ſuivit ſa trace obſcure:
Et, quand au Prince on menoit le méchant,
Lors Vindemir arrivoit dans le camp.
Du ſcélérat dépeignant la figure,
Sur ſon ſujet ſe laiſſant voir troublé,
Comme il apprit qu'il n'étoit appelé
Que d'un inſtant devant l'auguſte ſiége,
Il en conclut que ſa voix ſacrilége
Pouvoit encor n'avoir rien révélé.
Plein de l'eſpoir de mettre à temps peut-être

Le ſceau de mort ſur la langue du traître,
Et d'empêcher que le nom paternel,
Adroitement cité par un infame,
Ne découvrît la honte d'une trame
Avec un monſtre avéré criminel,
Epouvanté de l'opprobre execrable
Qui flétrira ſes jours couverts d'honneur,
S'il eſt cru fils d'un pere empoiſonneur,
Il s'élança, funeſte & formidable
A tout un camp ému pour l'arrêter;
Il fit enfin ce qu'on vient d'écouter.
Après ſa fuite, à la craintive joie
Quand de Clovis l'aſpect ouvrit la voie,
Quand ſon péril n'inſpira que l'effroi
Du ſouvenir, on reprit le tournoi
Dont ce péril avoit changé l'iſſue.
Liſois, Aurele, & cent pareils héros,
Luiſans d'airain, eux comme leurs chevaux,
D'un champ ſablé tourmentant l'étendue,
Le parſemoient de lances en morceaux,
De ces longs bois à la pointe rompue,
Pour s'amuſer, s'entrecaſſoient les os,
Caracoloient, faiſoient maints tours, maints
ſauts,
Très-lourds par fois. Tel, quand, perçant la
nue,

Un beau soleil vient essuyer les eaux
Des prés mouillés qui brillent à sa vue,
De leurs abris on voit fuir les oiseaux
A qui la plaine & la voix est rendue,
Le bœuf mugit & reprend la charrue,
Le coq altier, menaçant ses rivaux,
D'aise dans l'air pousse sa voix aigue,
Le long des bois bondissent les troupeaux,
Et, ranimant sa musette tendue,
Tircis rapprend ses chansons aux échos.
Comme Lisois alloit rompre une lance,
Voilà soudain que dans la lice avance,
Sur un coursier que ne vaut nul cheval,
Un paladin qui n'a pas plus d'égal;
Tant éclatoit sa superbe cuirasse,
Son casque d'or, où brilloit avec grace
Un jeune aiglon, pur oiseau de crystal,
Timbre diaphane & plus dur que métal.
A ce harnois Lisois crut reconnoître
Cette amazone à l'ame de salpêtre
Qu'il combattit près du château d'Alix.
Bouillant en diable, amoureux comme six;
Voilà Lisois qui vole à tire d'aîle
Devers l'objet qu'il croit être sa belle.
Pour exprimer une amoureuse ardeur
Tout autre peuple, ô François, vous le cede;

Ce démon gai qui toujours vous possede
De vos soupirs a banni la fadeur;
Le tendre enfant, qui par-tout pâme, expire,
Joue avec vous, folâtre, aime à sourire.
Lisois fit donc un fort beau compliment
A ce guerrier qu'il changeoit en guerriere;
Loua ses yeux, sa beauté noble & fiere;
Puis il peignit son amour joliment;
Puis il se tut. L'autre, ouvrant la visiere,
Et découvrant d'une main familiere
Les traits brunis d'un visage barbu,
Dit au Baron: vous me trouvez donc belle?
De quoi Lisois resta bien confondu,
Cherchant, au point d'altérer sa cervelle,
Par quel secret sur un menton tout nu
Un noir poil rude est si richement cru.
Tel des moulins ce héros l'épouvante,
Ivre d'amour, & joué par Sancho,
Ne sut comment la fleur du Toboso
S'offroit sous l'air d'âniere dégoûtante:
(3) Et tel, trompé par féminin rézeau
Mis sur Hercule, en certain antre, Faune
Qui vouloit rire eut son laid bec bien jaune.
Lisois, disoit: mais comment pouvez-vous
N'être qu'un homme, & m'offrir cette armure?

Qu'avez-vous fait de ces appas si doux ?
En vérité, vous avez, entre nous,
Perdu beaucoup à changer de figure.
Le Chevalier lui dit : Seigneur Lisois,
Connoissez-vous, comme je conjecture,
L'objet jadis maître de ce harnois ?
Dieu vous la gard cette gentille brune !
Telle beauté n'est ma foi pas commune,
Quoique (& cela n'est pourtant pas fort bien)
Du bien d'un autre elle fasse le sien.
Si ce n'est point pour vous chose importune,
Je vous prierai de me conduire au Roi :
Là vous saurez quelle étrange fortune
A fait passer ces armes jusqu'à moi.
Lisois consent, & près du Prince guide
Ce Chevalier, qu'il reconnoît enfin
Pour Cloderic, ce jeune homme intrépide
Que l'on a vu gagner un cheval fin
Dans un château, puis le perdre soudain.
Je vous ai dit que, fier de sa monture,
Gros de l'espoir de l'offrir à son Roi,
Certain Godmar, tenté du palefroi,
Le lui ravit ; qu'irrité de l'injure
Ce Cloderic jura de n'arrêter
Qu'il n'eût sur lui reconquis son alfane.
Ce qu'il promit il sut l'exécuter.

Car un bon jour, qu'affourché sur un âne,
Manquant d'un dos plus honnête à monter,
Un goguenard sur lui vint plaisanter,
Lui, doux, mais vif, d'un fendant sur le crâne
Le fit rouler au pied de son baudet.
En même temps il crut voir son bidet
Dans le cheval du malencontreux brave;
Car en effet ce brave étoit Gondmar,
Ramené-là par un juste hazard.
Il le reprit, en disant d'un air grave:
Prendre le sien n'est point acte furtif:
D'ailleurs pour vous ce cheval est trop vif;
Besoin avez d'animal moins rétif:
Voilà mon âne; il est bon & docile,
Quoique un peu lent, mais sur-tout très-utile
A vous apprendre, ô mon gentil guerrier,
Que chercher noise est assez mal habile,
Quand pour un âne on peut perdre un coursier.
Ce fut ainsi qu'il reconquit sa bête.
Le quadrupede à glorieuse tête
Et le guerrier au Roi furent conduits;
Et celui-ci s'exprima de la sorte:
Vis, ô mon Roi, regne sans ennemis;
Qu'à tes bienfaits tes rivaux soient réduits;
Et daigne... il faut, car cet article importe,
Il

Il faut ſavoir que Cloderic alors
Avoit quitté ſon brillant juſte-au-corps ;
Que le beau caſque & la cuiraſſe auguſte
Sur le cheval s'élevant comme un buſte,
Le Chevalier les offroit d'une main,
Tandis que l'autre à ſon diſcours s'ajuſte.
Il pourſuit donc : ô Prince ou Souverain,
Daigne accepter ce courſier & ces armes.
Beau, belliqueux, & né pour les alarmes,
Fier, comme toi, ce ſuperbe animal
Ne peut ſouffrir qu'un conducteur royal.
Pour cette armure, éclatante, inflexible,
Digne ornement d'un héros invincible,
Chef-d'œuvre où l'art ôte le prix à l'or,
Par ſon prix rare elle t'eſt due encor ;
Mais d'autres droits t'en déclarent le maître :
Daigne m'entendre, & tu vas les connoître.
Le Roi montrant un viſage attentif,
Tout œil fut fixe, & tout geſte captif.
Dans ſes leçons ce chartreux Pythagore,
Ni, ſiſtre en main, jamais vieux Paſtophore,
Nul hyerophante, avec les mots ſacrés
PROFANE, SORS, ET VOUS, PEUPLE, AUDIENCE,
Ne fit regner un ſi muet ſilence.
Mes pas, long-temps indécis, égarés,
Dit l'orateur, après mainte aventure

M'avoient porté, par une nuit obſcure,
Juſqu'à ce val qu'en lui prêtant ſon nom
Mouille avec bruit le torrent du Suzon.
Là, ſous un toît dont il eſt l'architecte,
Je vis un homme auſterement vêtu,
Courbé par l'âge & non pas abbatu,
Simple en ſon air, commun, mais qu'on reſpecte.
Par mon nom propre il m'appela, m'offrit
Son humble aſyle; & , quoiqu'il me ſurprit,
J'acquieſçai. Le ſolitaire étrange
M'étonna moins quand il parla de toi:
Car, bien inſtruit des vertus de mon Roi,
Il ſait leur rendre une digne louange:
Et ce vieillard obſcur & merveilleux
Dans tes deſſeins te ſert de tous ſes vœux.
Sur le matin, ſortant de ſa vallée,
Et recevant ſes ſinceres adieux,
Je vois, il voit, preſſant l'herbe foulée,
Un Chevalier au pied d'un chêne verd,
Arbre brillant de ces armes couvert.
Or du héros gardien de ce trophée
La tête nue & mieux conſidérée
M'offroit des flots de noirs & beaux cheveux,
Certaine joue & douce & colorée,
Un teint; des traits ſi frais, ſi peu nerveux,

Que je me dis, en ſecouant l'oreille :
Pour un guerrier vous êtes bien joli ;
L'acier meſſied à minois ſi poli.
Mais le beau front de la tête vermeille,
Qui repoſoit ſur ſa main mollement,
D'un caſque dur ſe chargea bruſquement,
Et, ſans nous voir, l'homme faux fut en ſelle.
Je vis de loin qu'arrivant ſur la belle
Un Chevalier cauſa ce mouvement ;
Car, lance au poing, s'étant jetée en ſelle,
Elle piquoit ſur lui directement.
Or tout entre-eux ſentant fort la querelle,
Et, par inſtinct me ſentant entraîné,
Le beau héros alloit m'avoir pour elle,
Quand le vieillard, qui m'avoit deviné...
Laiſſe, dit-il, cette belle orgueilleuſe
Et ce guerrier terminer leurs débats
Pour un grand prix qu'ils ne gagneront pas ;
Et n'en crains point de ſuite malheureuſe.
De cette armure injuſtement tenté,
Ce guerrier veut l'ôter à la beauté
Qui la portoit, mais contre la juſtice :
Loin de l'aider, viens, que ton bras ſaiſiſſe
Ce grand tréſor à ton Roi deſtiné.
Ton cœur héſite, eſt indéterminé ;
Mais cette lévre au menſonge inconnue

Te convaincra par la vérité nue.
Sur ton cheval arrangeons cependant
L'or martial à cet arbre pendant.
Et ce vieillard, qui se nomme un Hermite,
Fait ce qu'il dit : je le crois, & l'imite.
De leur combat quand les deux champions
Trop occupés sont les conditions,
Je me saisis du sujet qui l'excite,
Sans être vu, quoique sous leur regard.
Je suis alors mon vieil hôte à l'écart.
Tu m'as montré, dit-il, ta complaisance
En agissant : j'ai vu ta répugnance.
Apprends mes droits : & que l'étonnement
Ne ferme point, par un faux jugement,
Ton ame au vrai qui surpasse ta sphere.
Ecoute, & crois la vérité sévere :
J'en suis l'écho. Ses yeux en ce moment,
Et tous les traits de ce vieillard sincere,
Sembloient autant de témoins confrontés,
De ses discours garants irrécusables.
Dans ces discours, parmi leurs vérités,
Il est pour moi quelques obscurités ;
Mais je les rends tels qu'en lettres durables
Un saint respect les grava dans mon cœur ;
Et, du vieillard, en parlant, interprete,

Ce que j'entends encor je le répete.
Croyez qu'il parle & dit avec candeur :
Par une nuit où la voûte azurée
Etinceloit, de tous ses feux parée,
Un clair-obscur regnant avec la paix,
Mon ame, aux cieux par leur vue attirée,
Louoit l'Auteur d'un ciel que j'admirois.
Le doux sommeil avoit fui ma paupiere.
La lune à plomb dardant alors ses traits
Sur le plus haut de ces chênes épais,
Je vis tout l'arbre investi de lumiere :
De ce trophée, à son tronc suspendu,
Ces feux sortoient. Le Ciel à ce spectacle
Fait succéder un sublime miracle.
Avec éclat son ceintre s'est fendu ;
Battant l'air pur de son aîle dorée,
Un beau jeune homme est d'en-haut descendu ;
Son corps parfait, de substance éthérée,
Ceint de sa gloire & semant la clarté,
Est dans la fleur d'une noble beauté ;
Le casque d'or dont sa tresse est serrée,
Son bouclier, sa cuirasse azurée,
Brillent par-tout des belles fleurs du lis ;
De son manteau le lis orne les plis,
L'auguste fleur arme sa javeline.

Au ſaint aſpect de la forme divine,
Lorſque, courbant mes genoux affoiblis,
Mon front tomboit ſur la terre éclairée
De la ſplendeur de ſa tête ſacrée,
L'ange me dit: du Dieu de l'Univers
Humble ſujet, je ſers ce que tu ſers:
Releve-toi. J'ai placé cette armure
Sous tes regards, pour le grand Roi des Francs:
Des traits lancés par la main d'un parjure
Cet or des cieux garantira ſes flancs:
Il eſt ſorti des parquets rayonnans
(4) De l'arſenal où ſont mis en réſerve
Ces boucliers abris de diamant
Dont l'Eternel couvre inviſiblement
Juſtes, cités, Rois, peuples qu'il préſerve
Du fil du glaive ou du choc des revers,
Des dards malins & des mains du pervers.
Dans ce vallon, le Très-Haut te l'ordonne,
Sois le gardien du dépôt précieux:
Si nul objet n'en détourne tes yeux,
Il ne pourra t'être ôté par perſonne,
Juſqu'au moment où, paſſant par ces lieux,
Un Chevalier qu'on te fera connoître
Viendra chercher ces armes pour ſon maître.
Il dit, & prend un glorieux eſſor,

Frappant la terre avec sa lance d'or,
Et déployant ses aîles radieuses :
Mon œil le perd : ce bel hôte du Ciel,
Ferme sur lui ses voûtes bienheureuses.

Il arriva qu'un Prince criminel,
Avec l'enfer joint par des nœuds impies,
Apprit par l'un des ténebreux génies
Que pour Clovis je gardois ce dépôt.
Sur ses desseins quelquefois le Très-Haut
Laisse au démon porter sa noire vue.
Soit que le roi du démon eût appris
Qu'auprès de moi la force confondue
N'obtiendroit rien si je n'étois surpris,
Soit que d'abord il choisît l'artifice,
Il m'attaqua par sa seule malice.

Tu vois d'ici comme un pont ruineux
Qu'en s'y brisant ce torrent écumeux
Au temps rongeur veut aider à détruire.
Là, sous les traits d'un vieil hôte des champs,
Marchant courbé sous de vils vêtemens,
Ce roi malin se fit un jour conduire
Par un jeune homme appui de ses pas lents:
Il hésitoit dans sa marche tremblante,
Pressant son guide, &, d'une main pesante,
Le bois noueux d'un bâton recourbé.
Près de mon arbre, & veillant sur l'armure,

Mon œil ſuivoit ſa démarche mal ſûre.
Son bâton gliſſe, & je le vois tombé.
Son guide prompt le ſaiſit, & s'écrie:
Ah Dieux!... mon pere... ô Cieux, prenez
ma vie,
Ou ſecourez!... A ſes cris la pitié
Me corrompit; le Ciel fut oublié;
Je ne fus qu'homme, & du bien l'apparence
Cache à mes yeux ma déſobéiſſance.
Je cours au pont: je vois pâle, éperdu,
D'un corps roidi le jeune homme qui lutte
Contre le poids du vieillard ſuſpendu;
Mais ſon pied cede, entraîné dans la chûte:
Je joins mon bras à ſes bras impuiſſans,
Et nous tirons le vieillard qui dégoutte
Tremblant de froid ſous ſes habits peſans.
Il faſcina mes yeux, punis ſans doute;
Car, je ne ſais comment, quand je l'aidois
A raſſurer ſes pas que je guidois,
Je fus jeté la tête la premiere
Des bords du pont au ſein de la riviere.
Tel, quand celui qui fit fendre l'autel
Qu'un Prince impie érigea dans Bethel
Eut, malgré Dieu, dont il fut l'interprete,
Touché le pain, bu l'eau d'un vieux prophete,
Un lion juſte, & pour lui ſeul cruel,

Lui fit sentir combien sa complaisance
Aux yeux de Dieu le rendoit criminel.
Le Ciel pour moi montra plus de clémence,
Et, protégeant un ingrat en danger,
A mon bras foible il apprit à nager;
Mais je pris terre, hélas, pour voir ma honte:
Et ce vieillard, de l'armure paré,
Fuit d'une course aussi ferme que prompte.
Ainsi je fus privé de l'or sacré
Par Auberon : c'est le nom de l'impie.
Comme son pere, à la belle hardie
Il fit présent de son brillant larcin.
Mais la splendeur de l'armure divine
Ayant frappé ce Chevalier mutin,
Il en voulut dépouiller l'héroïne
Par un combat. L'orgueilleuse beauté,
Cachant ses traits, accepta la partie;
Et, pour punir sa rustique fierté,
Ne voulut point combattre garantie
Par l'appui sûr d'un harnois disputé;
Elle arrêta qu'à la victoire due
L'armure entre-eux resteroit suspendue,
Prix du succès sans y contribuer.
Tu comprends donc que te l'attribuer,
Ce noble prix, pour le rendre à ton maître,
Au possesseur c'est le restituer.

Revêts-t-en ; pars, sûr que tu ne peux être,
Non pas vaincu, mais seulement blessé.
O toi, qui m'es par le Ciel adressé,
Ne tarde point ; & porte à ton Monarque
D'un succès sûr cette céleste marque.

Ainsi, Seigneur, ajouta Cloderic,
Ainsi parla ce vieillard admirable.
J'acceptai tout, & l'heureux prognostic,
Et son armure. O Prince formidable,
Quoique tout cede aux foudres de ton bras,
Prends-la pourtant, cette armure invincible ;
Double ta force, & deviens plus terrible.
Ainsi celui qui commande au trépas,
Dont le sourcil fait chanceler la terre,
Arme sa main des fleches du tonnerre.

A tant se tut le jeune harangueur :
Le trait étoit trop fort, mais point flatteur ;
Car il parla comme dictoit son cœur.

Le Roi reçut de la meilleure grace
Et le coursier & la riche cuirasse ;
Mais le pavois réunit ses regards.

Sur ce chef-d'œuvre un immortel artiste
(5) Avoit sculpté, parmi des étendards,
Un trône d'or, où sa main coloriste
Mêla l'iris, enchassa l'amethyste,
Et maria les feux, le verd riant

De l'émeraude & du rubis ardent.
Un Roi ſiégeoit ſur ce trône durable,
Et d'une main prenoit avec grandeur
Un ſceptre d'or que tendoit la douceur.
Un être aîlé, dont le viſage aimable
Peint le reſpect, le zele inaltérable,
Le dévouement, mais reſpire l'amour,
A l'autre main préſentoit une chaîne
Qui, renfermant un peuple dans ſon tour,
Vient aboutir à la main ſouveraine.
Loin de ce trône, éblouiſſant leurs yeux,
Fuyoit la crainte, & l'aveugle licence,
Le noir ſoupçon, le complot furieux:
Les loix, tenant leur glaive radieux,
En exiloient l'arbitraire puiſſance;
L'autorité ſous ſa divine lance
Faiſoit trembler l'eſprit ſéditieux;
Et le bonheur, planant deſſous les cieux,
Sur le Monarque & ſes ſujets fideles
Verſoit d'en-haut ſes roſes immortelles.
Le roi des lis, tout brillant de leurs fleurs,
Parcourt ſon camp, ſuivi de tous les cœurs:
Le ſoldat voit, dans ſon port reſpectable,
Un maître auguſte, un appui formidable.
Derriere lui ce brave fou Liſois
A Cloderic faiſoit dire dix fois

Quel feu, quel air, quelle grace eut sa belle
A prendre un casque, à lever un pavois,
A s'élancér alerte & sûre en selle.
Sur ses amours qui n'est un peu bavard!
Car la savoir fille d'un vieux pendard
N'a de ses feux éteint une étincelle.
Que fait aussi ce grand point : *d'où vient-elle?*
Votre maîtresse est jeune, a de l'esprit,
Un corps qui plaît, semble honnête ; il suffit.
Richard jadis prit le diable en mariage :
Il n'est point dit qu'il fit mauvais ménage.
En certain sens ceci pourtant soit dit :
Et revenons... La saison pluvieuse,
Qui, durcissant les sillons consternés,
Rend de nos champs la face si fâcheuse,
Lorsqu'à la ville, encor qu'un peu boueuse,
Tout rit aux gens qui pour jouir sont nés,
Des teints fleuris flétrissant la peau nette,
Avoit changé la rose en violette,
Fendoit la lévre & rougissoit le nez.
Alors, croyant pouvoir cesser de feindre,
Le Bourguignon cessa de se contraindre,
Et déclara que, libre dans ses vœux,
Clovis ailleurs en adressât l'hommage :
Moitié bon gré, moitié peur & courage,
Il hazarda ce refus périlleux.

Son fils, héros, avec l'œil du jeune âge,
N'en préſageoit rien que de glorieux ;
De bons remparts, de nombreuſes armées,
Cent jeunes chefs qui prenoient ſans combats
De ſon rival les villes déſarmées
Et démembroient librement ſes états,
De grands projets reſpirans le fracas ;
Tout l'enivroit de flatteuſes fumées.
On me dira : quels yeux inattentifs
Ne frappoient point de tels préparatifs !
Clovis put-il ignorer ces meſures,
Ou, s'il les ſut, ne pas les prévenir ?
Si bien fourni d'heureuſes conjectures,
Tout prêt d'ailleurs, qui put le retenir ?
Ah c'eſt qu'alors des craintes légitimes,
Et des ſoupçons, quoique aſſez bien fondés,
Ne portoient point à d'adroits procédés
Qu'en ces temps lourds on prenoit pour des crimes ;
On n'entroit point, du nom d'ami paré,
Dans un état que l'on dévaſte enſuite,
En le traitant comme un dépôt ſacré ;
A ſe regler la force étoit inſtruite ;
Etre puiſſant, & ſe croire léſé,
Ne donnoit point droit de ſurprendre un Prince,

De dépeupler sa captive province,
D'armer les mains de son peuple épuisé;
Les actions, du nom propre appelées,
Ne changeoient point sous de beaux mots voilées;
Et l'art tardif d'une horrible logique
N'excusoit point le forfait politique.
Qu'on en sait vieux dans ce siecle épuré!
Mais taisons-nous. Si, spectateur tranquille,
Clovis laissa le Gondebaud agir,
Qu'il sortit bien de son repos docile,
Quand son refus l'eut contraint de rougir!
Dans cette ville où ta bouche éloquente,
O Bossuet, forma ses premiers sons;
Qu'illustre plus sa moutarde excellente,
Vint s'enfermer le Roi des Bourguignons;
Quoiqu'elle fût le premier but des armes
D'un Prince actif & d'un peuple fougueux,
Tout fait pour être, au premier pas, heureux.
Ces mêmes murs possédoient tes doux charmes,
Chaste beauté, qu'un tyran odieux
Craint de laisser gémir loin de ses yeux.
O que le crime est foible! Il craint des larmes.

Allons, Lecteur, je sonne les alarmes ;
Préparez-vous à d'étranges combats.
Oh que de sang va couler de ma plume !
Mon cœur s'échauffe & ma verve s'allume.

Il faut pourtant, s'il ne vous déplaît pas,
Qu'avant cela nous parlions d'autre chose :
Il faut sur-tout que ma main se repose ;
Et plus que moi peut-être êtes-vous las.

Fin du treizieme Chant.

REMARQUES.

(1) *A quel emploi.* Ceci est une traduction un peu libre d'une Idylle d'Ausone. Si l'on trouve quelque vivacité dans la copie, on peut être sûr qu'elle est double dans l'original, qui est, à mon gré, une des meilleures plaintes, qu'ait suggéré la bile poétique contre la vie humaine.

(2) *Quand de douleur.* Je sais combien il est aisé de s'accrocher à un grand évenement ; qu'il n'y a pas un grand art à cela ; mieux même, que se servir de cette ressource est assez la marque d'un petit génie. Mon cœur me disoit, dans sa douleur & dans son attendrissement, qu'un Poëme contemporain du mémorable & fatal évenement que je rappelle devoit en montrer des traces ; que c'étoit-là

de ces choses dont toute bouche étoit reçue à parler : la raison me retenoit par cet oracle :

Hæc eadem à magno expectes minimoque Poeta.

Je croyois même entrevoir que c'étoit plus le fait du Poëte médiocre. Enfin j'ai été décidé par l'autorité : foible argument en philosophie, mais concluant en poésie, ou, quand on a à répondre » cela a plu & plaît, « le raisonneur doit se taire. Pourquoi n'aurois-je pas pu, par amour pour le bienfaiteur de ma patrie, par zele pour mon Roi, parler du danger que sa tête a couru, lorsque, par flatterie, Virgile décrit ces jeux de Troye qu'Octavien renouvela en célébrant la journée d'Actium, dans le tournoi de ses enfans Troyens (*Enéid. liv. V*) ? On a approuvé l'art de Virgile : je ne sais pas si j'y ai atteint ; mais du moins j'ai été guidé par un sentiment plus noble.

(3) *Et tel trompé.* Cette aventure est un des contes qu'Ovide insere dans ses fastes. Il est tiré du second livre. On connoît la licence de la plume d'Ovide. J'avertis donc ceux qu'un badinage peu décent pourroit scandaliser, que le fond affecte plus que la forme, de ne pas lire ce morceau que je traduis uniquement pour donner dans ma langue l'exemple d'un *conte latin.* Le voici.

Mais pourquoi sur-tout Faune aime que l'on soit nu ;
C'est un conte tout plein d'un vieux sel ingénu.

Hercule un jour marchoit, accompagnant sa belle,
Et Faune d'un côteau vit le couple fidele :
Il vit, & s'embrasa. Je vous fuis pour toujours,
Nymphes des monts, dit-il : voilà mes seuls amours.
Le dos couvert des flots d'une tresse odorante,
La beauté traînoit l'or d'une robe éclatante ;
Son front blanc se cachoit sous un parasol d'or,
Qu'Alcide de sa main daignoit porter encor.
Sur les vignes du Tmole Hesper versoit son ombre,
Et son char de Bacchus rendoit le bois plus sombre.
Elle entre sous le tuf & la ponce pendante
D'un antre au seüil duquel gazouille une eau courante.
Tandis que les valets font rafraîchir le vin,
Sur Alcide elle met son habit féminin,
Et sa robe légere en pourpre vive teinte,
Et l'écharpe à fleurs d'or dont sa taille étoit ceinte :
La ceinture est trop courte : elle lâche les nœuds
Dont l'obstacle mignon gênoit des bras nerveux :
Il rompt ses bracelets, d'autres mains la parure ;
Et ses pieds sont sciés par l'étroite chaussure :
Elle de la massue ose lever le poids,
Ceint la peau du lion, & porte le carquois.
Ainsi l'on dîne ; ainsi leurs yeux las se fermerent.
Sur deux lits approchés à part tous deux coucherent.
C'est que, rendant hommage à l'inventeur du vin,
Ils vouloient d'un corps pur l'invoquer au matin.
Minuit sonnoit. (d'amour, oh quelle est la malice !)
Faune vers l'antre frais vient par l'ombre propice.
Comme il voit les valets, pour avoir bu, ronflans,
Il croit trouver aussi les maîtres sommeillans.

Le hazardeux galant entre & par-tout furette,
Devant son corps qui fuit portant sa main discrette,
Il arrivoit au lit que cherchoient tous ses vœux,
Et le hazard d'abord alloit le rendre heureux:
Mais les poils hérissés de la toison farouche
Suspendirent sa main qui fuit ce qu'elle touche.
Epouvanté, surpris, il s'en va. Tel souvent
Le pâle voyageur esquive un long serpent.
Bientôt du lit voisin tâtant l'étoffe lice,
Trompé par l'apparence, au lit traître il se glisse,
Son front cornu * . . . .
De la robe il levoit les plis d'un doigt mal sûr:
Sur la jambe il sentit un gros poil qui rebrousse.
Il tâtonnoit : du coude Hercule le repousse;
Il culbute du lit; il fait du bruit : la belle
Fait éclairer le lieu par ses gens qu'elle appelle.
On voit le cas. Le dieu, de son saut gémissant,
A peine du plancher souleve un corps pesant.
Hercule en rit, & ceux qui virent son encombre:
Riant de son amant, Omphale accroît le nombre.
Ennemi des habits, de ses fêtes exclus,
Le dieu, joué par eux, n'admet que des corps nuds.

(4) *De l'arsenal.* On reconnoît ici une fiction du Tasse (*Jerus. liv. VII.*) : & rien n'est peut-être plus poétique & plus sublime. Cependant on n'a pu lui pardonner d'avoir placé dans l'arsenal de Dieu ce trident avec lequel il ébranle la terre jusqu'en ses fondemens; trident dont je ne parle pas, mais que j'em-

* Je supprime une obscénité.

ploierai dans la suite. Je respecte infiniment la personne & les ouvrages de celui qui le condamne : mais n'est-il pas trop sévere ? Pourquoi ne pas donner au dieu de vérité le trident de Neptune, comme on a mis dans ses mains le foudre de Jupiter ? Il ne me paroît point que, style excepté, Du Bartas ait essuyé de censure pour ce vers :

Toi, qui regles le cours du ciel porte-flambeaux,
Et qui, Neptune, tiens le moite frein des eaux.

Un Commentateur d'Apulée *, qui a dédié ses commentaires prolixes, érudits, & quelquefois indécens, à un Archevêque, je crois, ou à un Evêque du moins, s'attache, dans tout le cours du onzieme livre de l'Ane d'or, à prouver que la plus grande partie des cérémonies & des habits ecclésiastiques doit son origine à la pompe des rits du college des Pastophores, c'est-à-dire du clergé des Prêtres d'Isis : &, si la ressemblance conduit à une induction légitime, il a raison. Il est avoué d'ailleurs que nous avons adopté & sanctifié plusieurs coutumes originairement idolâtres. Pourquoi donc les Poëtes, dont on sait que les expressions peuvent être moins mesurées que celles du reste des écrivains, pourquoi ces Poëtes, uniquement occupés d'images, parlant un idiome à eux personnel, n'auront-ils pas le droit de transporter au vrai,

* Béroald.

Dieu les images & les idées ſublimes dont leurs devanciers décorerent leurs faux dieux? Ces traits, appliqués à celui ſeul auquel ils conviennent, deviennent plus ſublimes, parce qu'ils ſont plus vrais ; & il n'y a là nulle profanation. Pour moi, ſi j'avois voulu ou pu donner dans le grand *merveilleux*, car il y en a autant que d'eſpeces d'Epopées, comme je n'aurois pas craint de dire en appliquant à l'Eternel, au Dieu tonnant, les vers majeſtueux d'Homere ſur Jupiter :

Les noirs ſourcils de Dieu s'abbaiſſent à ces mots,
Et, les cheveux ſacrés de ſa tête immortelle
S'élevant ſur ſon front, tout l'Olympe chancelle,

je n'aurois pas craint davantage, ſi je l'avois fait intervenir pour calmer une tempête, de le faire monter ſur une conque marine, d'y faire atteler par l'ange des mers les courſiers qu'elles peuvent fournir, de dire qu'autour de ſon char

D'aiſe on entend ſauter les peſantes baleines.

Je lui aurois fait menacer les vents, qu'un ange de ſa ſuite, leur Roi, peint des couleurs d'Eole, auroit été commandé d'enchaîner ſous les noires ſpelonques, & ſous la maſſe des montagnes que la divine prévoyance leur aſſigna pour priſon. On auroit reconnu le pinceau de Virgile, & je m'en ferois applaudi.

Car, puiſque ces fictions ne ſont que des

images pompeuſes du pouvoir de Dieu ſur la nature, l'emploi vicieux qu'on en a fait ne les a pu dégrader. L'erreur les uſurpa ſur la vérité ; la vérité peut s'en reſſaiſir. Qui m'empêcheroit de faire deſcendre un ange ſur l'arc-en-ciel, & de lui donner l'épithete de *prompt comme la tempête* ? L'écriture qui aſſigne des anges aux mers, aux fleuves, aux provinces, qui même fait combattre ceux-ci, dans ces emplois, dans ces rivalités, me préſente les mêmes ſymboles que la fable. Si je ne trouve point chez moi d'expreſſions qui répondent à la dignité de ces ſymboles, j'irai les chercher chez les anciens plus habiles que moi.

(5) *Avoit ſculpté.* J'ai été ſi violemment tenté de donner ici le pendant du bouclier d'Enée, que quelquefois encore je me repens de ma retenue. Mais ce chant eſt ſi long, je ſais ſi peu m'arrêter, quoique je voie que je ne m'arrête pas, j'ai eu tant de peur de mal copier, travail qui eſt ſi peu glorieux & pourtant ſi pénible, que je m'en ſuis tenu à une aſſez ſimple décoration. Ai je bien ou mal fait ?

> Je le ſais, foi de galant homme,
> Tout comme le Pape de Rome. *Hudibras.*



CHANT XIV.

ARGUMENT.

Meurtre empêché par un meurtre funeste.
Amour très-pur d'un Chevalier modeste.
Habits changés, & jalouse fureur,
D'une beauté tranchent l'aimable vie.
Chez Gondebaud vient le vieil enchanteur
Avec sa fille : à boire on les convie.

Au changement puisque toujours en proie,
Par les douleurs avançant vers la joie,
Nos jours, mêlés d'orageux, de sereins,
Sont un tissu constamment variable
Où le bonheur se coud à des chagrins,
En bien, en mal, puisque rien n'est durable,
Bonheur, malheur ne sont que des noms vains,
Termes trompeurs que proscrira le sage.
A de beaux jours ce qui sert de passage

N'eſt point malheur ; à la calamité
Ce qui conduit n'eſt point félicité.
Dans ce bas monde ô toi qui fais voyage,
Sois moins chagrin d'errer dans des déſerts :
A des palais ces déſerts aboutiſſent.
Admire moins ces lieux qui t'éblouiſſent :
Ils ſont bornés par les terribles mers.
Ris ſobrement : joie eſt un vent volage.
Souffre gaiement : douleur n'eſt qu'un nuage.
Ceci, Lecteur (car n'allez de travers
Prendre mon ſens) eſt fort bon, mais en vers.
Rongé de bile & de mélancolie,
Soumis au ſort qui ſuit la poéſie,
Pouvant mourir ſans ſonger à teſter,
Ah je ſais trop qu'en cette triſte vie
Le plus beau droit eſt le droit de peſter.
Jurer ſoulage. Il ne faut conteſter
Qu'en même temps jurer ne ſoit folie.
Mais quoi !... c'eſt l'homme, indocile animal,
Flairant le bien pour courir ſur le mal.
Je vous ai dit qu'avec ſa belle armure
Au grand Clovis Cloderic préſenta
Un beau cheval de brillante encolure,
Duquel jadis Gondmar le démonta,
Et qu'à ſon tour à Gondmar il ôta,

Ce Capitan, à l'ame querelleuſe,
De ſon revers étoit fort abbattu ;
Car tout conſterne une tête orgueilleuſe,
Quoique au dehors fauſſement ſourcilleuſe,
Il ne levoit ni ſon corps courbattu,
Ni ne cilloit ſa paupiere honteuſe.
Le Ciel permit qu'il manquât de licou ;
Car pour ſe pendre il étoit aſſez fou.
Il s'affligeoit, comme il eſt ordinaire ;
D'un accident par ſes ſuites proſpere :
Voïci comment. Lourdement renverſé,
Lorſqu'il tomba ſon fer s'étoit caſſé ;
Mais ſur ſes pas un autre ſe préſente,
Valant le ſien au double & plus : c'étoit
Ce fer ſorcier, de trempe engourdiſſante,
Au rang des morts qui d'un coup vous mettoit :
Il le ramaſſe. Autre bonne aventure :
Au bord d'un bois il voit une monture.
Si ce cheval près de l'autre perdoit,
Avec harnois de bête d'importance,
Il perdoit peu du moins à l'apparence.
L'étrier vuide à la ſelle pendoit ;
Et d'un gros œil, d'un air de confiance,
Ployant le col, ce cheval regardoit,
Doubloit le pas, renacloit, attendoit,

Marchoit

Marchoit encor, bref faisoit le manége
D'un animal qui de lui dépendoit.
Gondmar le suit, & dit : si vous aurai-je,
Ou ne pourrai, beau cheval. En effet
Il raisonna, ce que ne fit la bête :
Couvert d'un arbre, (elle tournoit la tête)
L'homme au bridon s'élança comme un trait:
Le cheval pris, souple d'ailleurs, s'arrête :
Gondmar le flatte; & le voilà monté.
Tout occupé de l'utile conquête,
Il ne vit point qu'en ce bois écarté
Non loin de lui se passoit quelque chose.
Mais, sur la selle une fois bien planté,
Dans un bosquet enceint de laurier rose
Il apperçut, tirant court au coursier,
Comme un autel, que ceintre le laurier;
Rond bloc de chêne, où pour feston serpente
Le luisant lierre & la mousse rempante;
Dessus l'autel une coupe, un couteau,
Sont aux côtés d'un verdoyant rameau;
De blanc vêtue, une figure étrange,
(1) Grand homme pâle & sombrement ridé,
Roule un œil noir, d'un saint zele guidé,
Tend ses bras secs, baise la verte frange
Ou les degrés de l'autèl qu'il arrange.
Gondmar ému, se disant *qu'est-ce là*,

Derriere un if à bas bruit se coula;
Et du Silvain l'apathie extatique
A fait qu'en vain son cheval ébranla
Les fils légers de l'organe acoustique.
L'air dur du Prêtre apparemment frappa
L'observateur qui si bien se campa
Pour observer, que son cheval alerte,
Pouvant d'un saut percer l'enceinte verte,
L'eût mis d'un autre aux marches de l'autel.
Alors il voit le singulier mortel
De son bosquet descendre dans un antre,
D'où par la main il traîne, quand il rentre,
Un jeune objet couvert d'un voile blanc,
Qui suit d'un pas rétif, aimable & lent,
Dans l'appareil où l'on met une offrande,
Les bras serrés d'une belle guirlande,
Traître ornement, chaîne d'hymen; les fleurs
Couvroient les nœuds d'une corde inhumaine.
Gondmar, glacé par la crainte incertaine,
Pâlit, frissonne & sent naître ses pleurs.
Ah, comme lui, n'êtes-vous pas en peine
De deviner ce que ceci promet?
A cet autel, à cette étrange hostie,
Aux mouvemens de ce vieillard impie,
A ce bois noir, sans doute on se remet
L'ordre cruel des Prêtres fanatiques

Si révérés dans les Gaules antiques,
Qui du mont Dru souillerent le sommet
Du sang fumant de victimes humaines :
Eux que l'on vit à l'ombre de leurs chênes
Pontifes-Rois de nos foibles aïeux,
De tout pouvoir réunissant les rênes,
Régir, juger, faire parler les dieux,
Jusqu'à ces temps où du jaloux Tibere
L'édit sanglant abolit à la fois
L'ordre proscrit, ses autels & ses bois,
Et fit tomber sous leur dieu sanguinaire
L'Eubage saint, le mystique Vacere,
(2) Et vous aussi, Bardes, vous dont la voix
Des morts fameux exaltoit les exploits,
Vous dont les chants, par leurs dogmes sublimes,
Portoient aux cœurs des flammes magnanimes :
Au noir séjour les ombres, selon vous,
Ne craignoient point le front d'un dieu barbare,
Ces lacs brûlans de soufre & de cailloux,
Ni les horreurs de l'immonde Ténare ;
Entre la vie & d'autres jours plus beaux
Tels qu'un chemin vous placiez les tombeaux;
Des combattans, par d'utiles empreintes,

Vous écartiez la plus forte des craintes :
De-là ces cœurs capables de mourir,
Contre le fer d'eux-mêmes osant courir,
Honteux de fuir pour des jours réparables :
Prêtres de sang, vous étiez respectables !
Un jour ne put les faire tous périr.
En divers lieux quelques restes timides,
Trompant le fil des glaives homicides,
Dans le secret invoquerent long-temps
Le bras vengeur de leurs dieux impuissans.
De-là sortoit ce grand sec solitaire
Duquel Gondmar épioit les desseins.
D'un faux espoir la funeste chimere
Mettoit l'acier dans ses coupables mains.
Un jeune Prince, entreprenant & brave,
De ses dieux sourds ardent & fier esclave,
Lui fit penser que sous lui les autels
Pourroient revoir leurs antiques ministres.
Guidé d'ailleurs par les dogmes sinistres
Qui font du sang des malheureux mortels
Avec le ciel un commerce exécrable,
(O brute erreur de l'être raisonnable !)
Ce Prêtre affreux, pour changer ses destins,
Pour retrouver le ciel plus favorable,
Alloit, fidele à des rits inhumains,
Dans un beau sang cherchant un noir oracle ;

Du monde entier détruire le miracle.
Souvenez-vous de la blonde beauté
Qu'au réveil lent d'un sommeil enchanté
Un vilain homme à figure effrayante
Dans un bosquet poussa toute tremblante.
C'étoit ce cœur pétri par la bonté,
Source d'amour, l'innocente Albione,
C'est cet enfant que la mort environne.
Près de l'autel on la place à genoux,
Un voile blanc tombant sur ses yeux doux.
Le Sarronide, en l'habit du mystere,
De gui d'abord offre un rameau sacré:
La lune ouvrant sa sixieme carriere,
D'un chêne saint l'or pur l'a séparé.
Entre ses mains prenant ensuite un crâne,
Vase de mort, d'un or pâle entouré,
Il remplit d'eau cette coupe profane,
Sceau du respect qu'il porte à ses aïeux,
Et, l'élevant au ciel avec ses yeux,
Il vous invoque, épouvantables dieux;
Toi, plus cruel que l'antique Diane,
Dur Taranis; & vous dont les bosquets
Retentissoient de clameurs gémissantes,
Féroce Hesus, irrité Theutatès;
Par l'effroi seul divinités puissantes.
A haute voix le Pontife odieux

(3) Prie en ces mots : « Par ce gui précieux,
» Par le flambeau de cette belle lune
» Qui guérit tout, par ces bocages saints
» Qu'ont renversé le crime & la fortune...
» O de nos jours immortels souverains,
» Plus absolus sur les jours des humains
» Que n'est un pere au sein de sa famille,
» *Si* c'est pour vous que l'or dans ma main brille,
» Si je n'ai point à d'indignes mortels
» Communiqué vos dogmes éternels,
» Si j'ai des bois cherché la paix obscure,
» Pour contempler & vous & la nature,
» *Si*, quand la mort étend sur nous sa faux,
» L'ame à mes yeux passe en des corps nouveaux,
» *Si* cette voix enfin est innocente,
» Ciel, entends-moi, mets un terme au courroux !
» Dieux, recevez ma victime sanglante !
» Puisque tout meurt & tout renaît par vous,
» Ah ranimez, tirez de la poussiere.
» Un ordre auguste, écrasé sous les coups
» D'une puissance injuste & meurtriere :
» *Songez* du moins, pour remplir ma priere,
» Que votre culte a péri comme nous ! «

Il n'en dit plus ; &, dévoilant l'hostie,
Avant sa mort de peur anéantie,
Il verse l'eau de son crâne doré
Sur ce front blanc, trône de modestie,
Siége d'amour par les graces paré,
Que tout le ciel, au temps qu'en ce bas monde
Le ciel aimoit, eût jadis adoré.
Longs, négligés, & flottans comme l'onde,
Les anneaux d'or de cette tête blonde
Couvroient épars & l'épaule & le sein :
Il les écarte ; &, d'un œil assassin,
D'un œil féroce, à la vue adorable
Des blancs trésors de sa poitrine aimable,
Il cherche, il voit par quel endroit sa main
Peut dans le cœur plonger un fer certain.

Gondmar penché, qui de fureur s'élance,
Mais que retient sa subite terreur,
Etend d'un bras la main roide d'horreur ;
L'autre saisit l'instrument de vengeance.
Etincelant d'amour & de fureur,
Son œil contemple, & s'étonne, & dévore
De rage l'un, d'amour ce qu'il adore.
En quel état il voit, en quel danger,
Cette beauté par sa voix outragée,
Mais qu'en son cœur amour sut bien venger !
D'un vil bourreau, mortellement changée ;

Cet ange humain n'attend que le couteau...
Comme le sien a quitté son fourreau !
Les yeux au ciel, le farouche Druide
Se saisissoit du poignard consacré ;
Les yeux en feu, Gondmar, d'un saut rapide,
Fond en levant un damas acéré.
Le Prêtre étend sa main sur Albione.....
Gondmar son bras sur le monstre sacré.
La belle pâme, & le Barde s'étonne ;
Il se retourne ; & le Chevalier tonne...
Vieux lestrigon, loup cervier de l'enfer,
Sois puni ; meurs, rends ton ame de fer.
Le cancre pâle entendit mal l'injure :
Frappé d'un bras qui mit tout son pouvoir,
Par une triple & profonde blessure,
Il dégorgeoit les bouillons d'un sang noir
Qui, se pressant de franchir l'ouverture,
Tel que mugit le vin dans l'entonnoir ;
Où dans ses plombs l'onde ayant fait rupture,
Grince en sortant d'un funebre murmure.
Ses yeux tournés, & son corps qui veut cheoir
Font que Gondmar le laisse aller : il roule,
Mais mollement, dans son sang qui s'écoule,
Ses membres lourds palpitans de frisson ;
Il fait un bond, tombe, & mord le gason.
Sur le gason la belle aussi tombée

Ferme aussi l'œil, mais d'effroi seulement.
D'un genouil humble, & la tête courbée,
Serrant sa main & son corps tendrement,
Le Chevalier soupire, la rappelle,
Pleure, fait tant qu'elle ouvre la prunelle.
Gondmar s'exprime, & ne le fait point mal.
La beauté douce accepte son cheval,
Et se soumet, sur un serment sévere,
A ce qu'avant qu'il la rende à son pere
Gondmar, afin de la remettre bien
De tant de peur, la guide chez le sien.
Et mon guerrier bénit une disgrace
Qui des humains le rend le plus heureux.
Tout son chagrin comme un songe s'efface:
L'homme abattu redevient sourcilleux.
Qui m'ôtera, disoit-il dans sa joie,
Qui m'ôtera cette charmante proie!
De toute main je saurai la sauver:
Vouloir mourir c'est vouloir l'enlever.
(4) O cœur de l'homme, aveugle & téméraire,
Et ne sachant, enflé d'un sort prospere,
Se modérer, ou craindre l'avenir!
Guerrier trop vain, de ta superbe ivresse
Quel coup sanglant, quel sort va te punir!
Le jour voilé par une pluie épaisse,

Le jour tomboit. Gondmar & sa maîtresse,
Cherchant abri, ne virent qu'un château.
Gondmar y pique. Au bruit d'un lourd marteau,
Quelqu'un portant vingt clefs à la ceinture :
En fait jurer une dans la serrure,
Et d'un guichet entr'ouvre la moitié.
De sa lenteur le héros ennuyé
D'un brusque ton lui demande l'entrée :
Mais, refermant la barriere ferrée,
Le Suisse rentre, en disant : je vais voir,
Noble Seigneur, s'il faut vous recevoir.
N'être pas doux, voir sa belle à la pluie,
Près d'un château que l'on ferme à son nez,
Et bien jurer, c'est chose toute unie.
Gondmar, jurant comme trente damnés,
Heurtoit en diable, essuyant la lessive :
Quand elle cesse, il entend qu'on arrive,
Il voit qu'on ouvre : il entre. O seuil fatal,
Que ne fonds-tu sous les pieds du cheval !
Dieux, à quel prix paierez-vous cet asyle,
Triste guerrier, & toi beauté facile !
Ah, retardons ce moment de douleurs ! ...
Un autre objet m'appelle à lui d'ailleurs.
Je t'oubliois, héros doux & modeste,
Blond Génobalde ; & du plus bel acteur

J'allois priver ma chronique indigeste.
Sa bague au doigt, le trouble dans le cœur,
Le Chevalier occupant sa mémoire
Des incidens de sa piquante histoire,
L'amour, l'anneau, la nymphe & ses appas
A son cœur neuf livroient de grands combats.
Il a promis d'aller voir cette belle,
Et n'a jamais promis d'aussi bon gré :
Mais pourra-t-il, d'un maintien assuré,
Offrir aux yeux de la nymphe immortelle,
Car telle il croit ce qu'il a rencontré,
Un arrogant tout plein d'amour pour elle !
Est-ce qu'on cache une ardeur criminelle
Qui saute aux yeux ? Et comment soutenir
Le sourcil fier armé pour le punir ?
Oh s'il savoit !... Mais, ô chere ignorance,
Tu vaux de l'or. Quel pouvoir, quand j'y pense !...
Qu'un œil épris est favorable ! Il voit,
Dans ce qu'il aime un objet si sublime !
On gagne tant à sa timide estime !
Est-on jamais ce qu'un amant vous croit ?
De sa maîtresse oser toucher le doigt
C'est une audace, un coup d'état, un crime.
Lutin d'amour, que tes aimables feux

Nous rendent sots en nous faisant heureux !

Le résultat des vœux & de la crainte
Du blond héros fut pourtant de partir,
De bien cacher son amoureuse atteinte,
Ou, s'il parloit, par surprise ou contrainte,
D'en expirer d'excès de repentir.
Va, pauvre enfant, essayer de déplaire;
Qu'en ton œil doux luise un feu téméraire:
Tu ne cours pas grand risque d'en mourir.

Il s'en va donc à la place chérie
Où s'apparut le fantôme gentil.
Quand j'étois-là, cette belle, dit-il,
Vers ce vallon que la forêt abrie,
Et hors du bois, me plaçoit son château:
Marchons-y donc. Si l'amoureux flambeau
Sait dissiper la nuit qu'il illumine,
Des piéges sourds s'il éclaire la mine,
Il sait bien mieux entre plusieurs chemins
Fixer les pas des amans incertains.

Par lui guidé, Génobalde, en une heure,
Eut découvert la divine demeure:
Il tressaillit, il rougit de la voir,
Et tressaillit bien plus d'appercevoir
Je ne sais quoi qu'il ne peut reconnoître,
Mais fille ou femme, autant qu'il peut paroître,

Dans le lointain devers lui s'avançant,
Et qui de près apporte un corps étique
Sur qui s'éleve un minois grimaçant ;
Nigrine enfin. Conteur moins véridique,
Je vous dirois quel ſujet amenoit
Alors & là cette mumie antique ;
Mais j'aime mieux vous avouer tout net
Que je l'ignore. (5) A ſa jeune Médée,
Sorciere ja, mais point dévergondée,
Le Gama grec, d'Iolchos l'aigrefin,
Parut moins beau que l'honnête blondin
Ne ſemble aimable à la Strige ridée,
Qui lui demande, avec un air doucin,
Quel ſort lui mene un ſi beau ſolitaire.
Et lui, montrant le beau château voiſin,
Naïvement dit ce qu'il y va faire.
A ce diſcours, au château, la ſorciere,
Qui reconnoît le ſeigneurial cordon,
Et ſait d'ailleurs que loin de ſa maiſon
Et pour raiſon voyage ſa confrere,
Conçoit ſoudain qu'on parle de l'objet
Qu'elle déteſte avec quelque ſujet ;
Et dans ſes dents elle gronde : ah, vipere,
Nous vous allons eſcroquer celui-là !
Mais, par un cas qui lui fut ordinaire,
A cet effet quand la dame parla,

Le doux blondin fuit & la plante-là.
Vieillesse est aigre, & laideur est colere.
La maigre Hecube emplissant de poussiere
Sa main noueuse, & tout bas murmurant,
Jette sa poudre au cavalier tranquille,
Et d'un peu loin le suit, toujours jurant,
Jusque tout près du tendre domicile.
La belle nymphe, Argentine, pour lors,
De son château visitoit les dehors.
Le couple blond s'apperçoit; se salue,
D'aise frémit, leve & baisse la vue,
Tremble & rougit. Le sage adolescent
S'avance. O Ciel! . . . Lamentable incident!...
Sur son front croît une corne spirale,
Comme jadis une corne fatale
S'enracina sur le chef de Cippus.
Ses bras polis sont jambes devenus;
Il a le cou d'une belle cavale,
Sa tête fine, & croupe, & queue; enfin
Il est licorne; & la bête douteuse,
Par lui du moins, devient moins fabuleuse.
A ce prodige, en se frappant le sein,
Et l'œil humide, Argentine recule.
Le sort portoit, dans sa noire formule,
Que, quand l'amant à quinze pas seroit
De sa beauté, bête elle le rendroit.

(Pouvoir auquel maint héros rend crédule),
Mais qu'au seizieme homme il redeviendroit.
Or, entre eux deux la distance étant telle,
Il le devient, sans concevoir pourquoi.
Il est encor aussi loin de sa belle.
Il se ravance ; &, d'un pas plus près d'elle,
Il est chevreuil, mais gentil, mais charmant,
L'honneur des bois, l'amour de leur déesse.
La Fée encor s'écarte ; & le sort cesse,
Mais recommence à l'essai de l'amant
Qui devient cerf, tel qu'en produit l'Afrique ;
Non point pareil aux grands cerfs qu'y fabrique
Ce doux Virgile, afin qu'un bon repas
Rende le cœur aux Troyens un peu las,
Mais cerf mignon, cerf en miniature,
Jeu délicat de l'artiste nature.
Et notez bien qu'animal devenu
Toujours il fut aimable, mais cornu.
Au coin d'un houx, sous sa vieille babine,
Poing sur le flanc, ricanoit la Nigrine,
Lorsqu'un mouchoir couvroit l'œil d'Argentine.
Ce tour cruel au satan féminin
Ne parut point encor assez malin ;

Car le jeune homme, abruti dès qu'il change,
Ne sentoit rien de son malheur étrange.
Elle voulut qu'il se sentît puni.
Il marche encor (le sort étoit fini):
(4) Un bras caché le tire, le repousse:
Son pied surpris sur la terre rebrousse.

Comme, en sifflant dans un manteau gonflé,
Un tourbillon sur un chemin arrête
Le voyageur, qui, d'un pas essouflé,
Presse la fange en détournant la tête,
Tel le héros se sentit reculé.

A ses deux yeux qu'il leve avec tristesse,
Chargé des traits du honteux embarras,
A des efforts qui ne lui servent pas,
Sa belle prend & comprend sa détresse.
Elle s'écrie, en lui tendant les bras;
Il tend les siens: elle s'avance... hélas,
Par sympathie, ainsi que cendre fine
De prime abord vole à la tourmaline
Dont la chaleur en dissipe l'amas,
Comme, en frottant un tube cylindrique,
Le tourbillon de ce verre électrique
Chasse l'argent en feuilles applati,
Telle Argentine, en s'approchant, éloigne
Au noir secret l'amant assujetti.
Le doux effroi que chacun d'eux témoigne,

De leurs beaux yeux la brillante langueur
Eût adouci satan même en colere.
D'un vieux laidron l'ame a plus de rigueur.
Dans le succès comme on ne peut se taire,
Nigrine approche, & dit d'un air méchant,
D'un œil pleureur clignant le cil jaunâtre,
Et rechignant son visage d'emplâtre :
Pauvres petits, votre sort est touchant,
Et c'est au cœur un supplice à vous poindre,
Qu'être si près & ne pouvoir se joindre,
Quand on en a si belle volonté !
Au vieil aspect la jeune Fée émue
Voit & connoît l'auteur du sort jeté.
Elle l'aborde, & dit : je suis vaincue ;
Mais écoutez.... &, l'écartant un peu,
Un mot, ma belle, & raisonnons sans feu.
Faisons la paix. Si je me vois battue,
Vous le savez, je puis battre à mon tour.
Tout bon succès est sujet au retour.
Si nous voulons d'ailleurs nous reconnoître ;
Je suis bien jeune, & vous bien loin de l'être.
Sans me flatter, j'ai quelques agrémens ;
Vous en avez grand besoin dès long-temps.
Pour le savoir & l'esprit... mais je pense
Qu'entre nous deux très-juste est la balance.
A juger donc par l'humaine prudence,

De nos combats l'avantage est pour moi.
Mais touchez-là : traitons de bonne foi.
Toutes les deux nous nous sommes punies :
Je vous rendis laide passablement ;
Vous me privez du plus aimable amant :
Réparons tout, & demeurons amies.
Ce discours net n'étoit pas moins sensé.
La Cœleno, le tout bien balancé,
En concevant la force & la justice,
Dit : taupe ; eh bien, qu'entre nous tout finisse !
L'autre répond : le Ciel vous embellisse !
Au mot lâché, toute autre elle sembla.
De ses yeux creux la fosse se combla ;
Son front uni perd sa sombre jaunisse ;
De neuves dents la bouche se meubla ;
L'incarnat vint ; le poil gris s'en alla :
Bref ce mot fit ce que mainte toilette
Opere, encor que moins parfaitement.
L'une devient & jolie & bien faite ;
Et l'autre peut rejoindre son amant ;
Et l'une & l'autre a ce qu'elle souhaite,
Et se sépare après avoir juré
De se chérir, & menti bien serré.
Si haine tient, c'est haine de rivale.
En vain le temps de sa lime fatale

Efface tout ; il uſe-là ſes dents ;
Et de dépit l'héliotrope pâle
Seche toujours près de l'arbre d'encens.
Le jouvencel de toute l'aventure
Vit peu de choſe, & n'en entendit rien.
Mais, lorſqu'il ſent détruire le lien
Qui le fixoit dans ſa triſte poſture,
Son petit cœur palpite tellement
Que bien peu d'ordre eſt dans ſon compliment.
Mais qu'Argentine en aime l'éloquence !
Comme elle avoit un peu plus d'expérience,
Elle répond auſſi plus ſenſément,
Pas beaucoup mieux. Un riche appartement,
Où ſe préſente une table divine,
Où la clarté, colorant le cryſtal,
Habite ainſi qu'en ſon palais natal,
Reçoit le Franc & la jeune Argentine.
Mille beautés, qui ne ſervoient pourtant
Que d'ombre aux traits de leur plus belle Reine,
Avoient l'office, entre tous important,
D'arranger l'or d'un buffet opulent
Sur une table & de nacre & d'ébene.
Il faut dîner. Hélas, dans tous les mets
L'amour a mis la chaleur de ſes traits !

Dans le cryſtal des coupes ciſelées,
Amour, c'eſt toi qu'ils boivent à longs traits!
Par le feſtin leurs couleurs éveillées,
Leurs yeux plus vifs, leurs beaux traits embellis
Font que leurs cœurs l'un ſur l'autre gravitent
Avec un poids ſi fort qu'ils en palpitent.
Ils ſont & ſeuls & tous deux vis-à-vis,
Et le quarré de leur courte diſtance
Eſt une table. Oh jamais ta puiſſance,
Attraction, ne ſe découvrit mieux!
Le blond jeune homme, entouré de moins d'yeux
Qui le gênoient, & qui, par leur retraite,
N'ont point laiſſé ſa bouche moins muette,
Devient vermeil comme un enfant des cieux,
Puis baiſſe l'œil, à parler ſe diſpoſe,
Héſite, & dit: jeune divinité,
Seroit-ce à moi trop de témérité
Que ... que de vous ... demander quelle cauſe
M'a de vos mains procuré cet anneau?...
Son cœur tout bas demandoit autre choſe.
La jeune Fée, à la bouche de roſe,
Au ſouris fin, répondit au puceau:
Votre vertu, Chevalier jeune & ſage,
Depuis long-temps, pour le combler d'honneur,

Je cherche en vain sous un joli visage
Un Cavalier pur encor par le cœur.
Il m'est échu du pouvoir en partage :
Et le guerrier que je voudrai chérir,
Sûr d'un beau nom, peut aux dangers courir ;
Je le mettrai sous l'aîle de la gloire.
Ce noble espoir anime tous vos traits,
Et votre cœur bondit au mot *victoire*.
Mais connoissez à quel prix je promets
De vous couvrir d'une main protectrice.
Loin de votre ame il vous faut à jamais
Chasser d'amour la flamme séductrice ;
Il faut jurer que les plus doux attraits
N'auront de vous que des regards tranquilles.
Ne croyez point que des sermens stériles
Pourront tromper mes soupçons endormis :
L'anneau qu'au doigt cette main vous a mis
De votre cœur m'ouvre toujours la porte.
Voulant sonder le cœur de son amant,
N'osant lui dire *aimez-moi* clairement
(Amour réel a toujours peur si forte !)
L'objet malin s'exprima de la sorte.
Le Chevalier, que l'ivresse transporte,
Dit : dans mon cœur ah vous devez bien voir
Que vous complaire est son premier devoir !
Moi, dont les yeux ont contemplé vos char-
mes,

J'admirerois quelque objet après vous !
Hors de ces lieux est-il donc rien de doux !
Ah de l'amour j'ignorois les alarmes :
Puis-je à présent en redouter les coups !
Comme il parloit, d'involontaires larmes
Rouloient au bord de ses sinceres yeux.
O plus qu'Amour jeune homme gracieux,
Il te prêtoit ou tu lui pris ses armes.
Il n'a rien dit qu'il faille pardonner ;
Et cependant son ton de voix supplie :
Il ne sait point l'art de se prosterner ;
Mais son genou de lui-même se plie.
La Fée étoit à n'oser plus souffler :
Elle voyoit, dans un désaveu tendre,
Et dans les pleurs qu'on vouloit lui céler,
L'aveu d'un feu qu'elle vient de défendre ;
Elle sentit tout son cœur chanceler ;
Son œil languit ; sa tête de tendresse
Mollement tombe ; elle est prête à parler.
Mais les avis de la sage déesse
Vinrent à point secourir sa foiblesse.
Elle avoit su que sevrer ses desirs,
En les doublant, épuroit les plaisirs ;
Elle savoit qu'une prudente absence
Est un grand fard ensuite à la présence :
Bref elle aimoit & chérissoit ses feux.

Elle finit l'entretien dangereux,
En répondant : soyez, guerrier aimable,
Soyez toujours aux combats indomptable
Comme à l'amour, & tel que je vous voi !
Je vous impose une bien dure loi :
Si vous sentez votre cœur incapable
De s'y soumettre, en ce cas, laissez-moi.
Ici *laissez* veut dire *aimez* : nature
Qu'on veut matter, à la tête si dure !
Pour se sauver de la tentation
De trop parler, car son émotion
N'alloit que là, la beauté si peu sage
De se lever eut pourtant le courage ;
Et le guerrier, qui demeureroit bien,
Se leve aussi, sans plus comprendre rien
Qu'il ne faisoit à sa neuve aventure :
Ce qui d'amour échauffoit la piquure ;
Car vous saurez que moins on se connoît,
Alors qu'on s'aime, & plus épris on est.
Il s'en alla, laissant sa jeune amante
A réflechir pour la premiere fois.
Ciel, comme il m'aime, & quelle ame innocente,
Disoit son cœur, sans employer la voix !
Comme ses yeux, par leur timide flamme,
D'un nouveau jour ont éclairé mon ame !

Jusqu'aujourd'hui j'ignorai le plaisir.
Un trouble ardent ne m'a point agitée;
Mais, l'œil sur lui, sans désordre enchantée,
Une langueur qui m'est venu saisir
M'a fait goûter la volupté suprême
D'aimer, de l'être, & de n'en point rougir.
C'est ce bonheur que seul désormais j'aime.
O jours honteux, par le vice salis,
Soyez pour moi dans l'ombre ensevelis;
Effacez-vous de ma triste mémoire!
Quoi, s'il savoit, hélas, s'il pouvoit croire
Que cet objet par lui si respecté,
Que cet objet qui veut tant de sagesse,
Digne d'opprobre, indigne de tendresse,
N'a point de mœurs, de vice est infecté,
Je le verrois, dédaigneux, irrité,
Fuir avec honte, écraser de reproche
Ce qui le fait trembler quand il l'approche!
Il faudra donc te perdre pour jamais,
O cœur si pur, si tu sais mes excès!
Vice hideux, que je croyois chimere,
Je te connois, & tu me désespere:
Sors de mon cœur: il hait un monstre affreux,
Né de l'erreur, par elle dangereux,
Mais abhorré sitôt qu'on le démasque.

Ainsi

Ainsi parloit cet objet scandaleux,
Mais désormais à peu près vertueux.
Je le suivrois, si ma muse fantasque,
Se rappelant Albione & Gondmar,
Ne vous vouloit apprendre ce qu'ils firent
Dans ce châtel où, venus sur le tard,
Si lentement les portes les admirent.

Le châtelain, dont les grands yeux s'ouvrirent,
Les parcourut d'un inquiet regard,
En leur offrant & le gîte & la table.
Gondmar, civil & flatteur à la diable,
Naïvement dit au triste Seigneur
Qu'il acceptoit cette offre ou cet honneur
Pour peu de temps, à l'aurore prochaine
Devant partir & le tirer de gêne.

On se refit dans un souper contraint,
Où, la lorgnant comme quelqu'un qui craint,
Le châtelain fit à sa compagnie
Chere passable & mine rembrunie.
Quand du coucher l'heure vint, il leur dit:
Voici chacun chambre propre & bon lit;
Mais votre clef, dussé-je vous déplaire,
M'est pour vous clorre article nécessaire:
De grand matin l'on vous élargira.

Gondmar des yeux en tous sens le vira,

Plia le dos, se tut, le laissa faire.
Le lendemain le temps étoit fort beau :
Dévérouillés par l'homme du château,
Au chant du coq ses hôtes le quitterent.
Quelques pas seuls en causant ils troterent.
Sur un cheval ventre à terre roulant,
Vers eux fondoit un couple tout semblable ;
Car on voyoit sur un coursier gris-blanc
Guerrier en selle, en croupe infante aimable.
Le Chevalier, au Chevalier parlant,
Lui dit : guerrier, par les yeux de ta belle,
Sauve ma vie une mere cruelle,
Un pere dur, à moi, son tendre amant,
Veulent ravir ce jeune ange charmant :
Nous les fuyons : ils doivent nous poursuivre :
Et tu nous peux sauver, si tu veux suivre
Un conseil simple, encor que hazardeux,
Mais que devroit prendre un cœur génereux ;
Changeons d'habits, ta belle avec la mienne,
Et nous ensemble : &, s'il faut que l'on vienne
A t'attraper, ton visage inconnu
Et différent te tireront d'affaire ;
Même, avec droit, tu peux dire avoir vu
De tels habits un couple revêtu
Suivre une route à la nôtre contraire.

Les bons héros de ces siecles passés,
Foibles de sens, dans le droit peu versés,
Pour une action qu'ils croyoient généreuse
Risquoient gaiement la mort la plus affreuse.
Il étoit mal d'aider un ravisseur,
Quoique un amant à des amans pardonne.
Mais cet amant fut un très-grand menteur :
Il enlevoit cette jeune personne
A son époux, non pas à des parens ;
Et cet époux c'étoit l'hôte farouche
Et d'Albione & de Gondmar errans,
Cet homme sombre, aux yeux noirs & roulans,
Qui les logea sans presque ouvrir la bouche,
De l'air douteux d'un hôte mécontent
Qui vous rejette & vous reçoit pourtant,
Comme l'on fait à gens qu'on soupçonne être
Francs-espions couverts d'un habit traître.

Il faut savoir que le Seigneur époux,
Sot comme un dinde, en tigre fut jaloux.
Il eut d'abord grand tort ; mais son caprice
Fit qu'à la suite il eut grande justice.
Sa jeune femme, en dépit de ses yeux,
Et se lassant de verrouils odieux,
Fit un amant : cet amant fit un traître
D'un vieux portier, ami coquin du maître,

Son rapporteur pour le vendre en secret
Pendant la nuit où l'Argus inquiet
Stupidement s'avisa d'être au guet
Près de Gondmar bien clos dans sa cellule,
Le bon portier, profitant du moment,
Fit évader sa femme au crépuscule
Entre les bras de son agile amant,
Bien mieux son fait qu'un mari ridicule.
Tel dans le vrai fut le couple vaurien
Qui supplioit l'autre couple crédule.
Gondmar, très-sûr qu'il faisoit un grand bien,
Voyant d'ailleurs la facile Albione
S'attendrissant sur la jeune personne
Qui tressailloit à chaque instant pour rien,
D'un autre prit l'habit, donna le sien,
Tandis qu'à part Albione & la belle
S'entre-couvroient d'une main mutuelle.
Ces deux objets, par l'échange embellis,
Se donnent l'un la couleur de la rose,
L'autre l'éclat de la blancheur du lis.
Soudain après cette métamorphose,
Les inconnus, piquant l'agile flanc
De leur coursier, fuirent à travers champ.
Gondmar tranquille, & cependant en garde,

En s'avançant tourne, écoute, regarde.
Après du temps il entend un bruit prompt.
Au bas d'un val, il voit, du haut d'un mont,
Non s'élancer, mais se plonger à-plomb
Sur un cheval homme à face blêmie,
De plaisanter montrant n'avoir envie.
Il met sa belle à bas de son coursier,
Et se tient prêt, en cas d'une dispute.

Couvert de poudre, écrasant le gravier
Que le cheval détache & fait crier,
Le cavalier, toujours menaçant chûte,
Près de Gondmar perd la pente, & culbute
De son cheval tombé sur les genoux.
Gondmar sourit sous barbe, & dit : j'espere
Que, si cet homme eut du fiel contre nous,
A quelques jours il remettra l'affaire.

Tel qu'un ballot, meurtri par les cailloux,
Le malheureux rouloit ; mais le courroux,
Qui rend la vie, & soutient sous les coups,
Quoique moulu, le rend agile & leste.
Ceci fut fait avant que l'œil le vit.

Ce corps brisé s'éleve d'un saut preste,
Joint Albione, & crie, & la saisit....
Un poignard brille : une main tient sa tresse ;
L'autre à grands coups frappe ; le sang jaillit :
Elle succombe : il tombe de foiblesse ;

D'excès de rage, il rugit & pâlit;
Son œil de tigre en feu se rassasie
Du sang de rose épanché sur sa main..

Gondmar, cloué, pâle cadavre en vie,
A mort frappé, Gondmar regarde en vain :
Elle n'est plus : une tiéde fontaine
En flots vermeils sourcille & se promene
Sur le beau sein de la froide beauté,
Amoureux sein, qui n'est plus agité
Que des sanglots d'une vie expirante.

Le meurtrier, d'une bouche écumante,
Veut insulter à sa victime : il voit
Sa noire erreur, & sa pâleur s'accroît :
Sur le gravier son visage s'attache;
Sa main s'emplit des cheveux qu'il s'arrache.
Monstre, est-il temps ? On voit que ce bourreau
Etoit l'époux possesseur du château,
Lequel, suivant les pistes de sa femme,
Et retrouvant la robe de la dame
Sur Albione, en la voyant de loin,
Ivre de rage, aveuglé de furie,
La crut sa femme, &, sitôt qu'il l'eut joint,
Dans tout son sang noya sa jalousie.

O passions, voilà donc vos effets !
Utiles vents sur la mer de la vie,

Où si fréquent est l'écueil des forfaits,
Qui peut ne pas craindre votre furie !
Aux hurlemens de ce monstre qui crie,
Gondmar s'éveille, en tremblant prend son fer,
De son cheval d'un saut se précipite :
Tout montre en lui la rage de l'enfer ;
Son sourcil fronce, & sa lévre palpite.
Par les cheveux il leve l'assassin,
Le reconnoît ; versant ces pleurs de rage,
Dont souffre l'œil, qui brûlent au passage,
Il le dévore ; il veut parler, en vain,
Mais il mugit. Le jaloux parricide
Lui dit ; suis donc le courronx qui te guide :
J'ai cru percer l'infame qui me fuit ;
Mais un forfait de ma rage est le fruit ;
Et, pour jamais à cette main ravie,
Ma femme rit dans les bras d'un amant. . . .
Arrache-moi, tu le dois, je t'en prie,
Arrache-moi ce penser & la vie !
Gondmar le traîne impitoyablement ;
Et, si tu crois, dit-il, qu'en ce moment
Je vais chasser de ce cœur détestable
Dans les enfers une ame abominable,
Et qu'à plaisir savourant ma fureur,
En le plongeant dans ta gorge percée,

Ce bras rougi va t'arracher le cœur ;
Tu n'eus jamais de plus juste pensée !...
Non... quand ton corps, renaissant sous ma
main,
Auroit du diable obtenu mille vies,
Tu ne vivrois jamais jusqu'à demain !
Il dit : son bras, guidé par les furies,
Aux coups profonds qu'il redouble en son
sein,
Semble douter qu'il n'ait les mille vies.
Il le rejette à terre avec horreur ;
Et, plein du fiel qui bouillonne en son cœur,
Sans doute il eût par quelque long outrage
Détruit un corps insensible à sa rage.
Amour, dit-on, qui par l'endroit passa,
Vit les deux morts : il gémit : il pensa
Que de ce mal ses feux étoient la cause.
Puisqu'à ces maux trop de tendresse exposé,
Puisqu'un jaloux perce un aussi beau sein,
Je veux, dit-il, que d'un pays humain,
Terre de ris, pour jamais soit bannie
Dorénavant tendresse & jalousie.
Il dit : soudain la belle & le jaloux
En air subtil s'évaporent dissous ;
Brouillard léger, leurs corps montent de
terre :

L'air s'en imbibe. Ainsi l'esprit-de-vin
S'échappe & fuit de sa prison de verre,
Si du mercure il ne reçoit un frein.
Or ce brouillard, dans sa métamorphose,
Eut un effet tout contraire à sa cause :
Ce qu'en fournit la trop tendre beauté
Mêla dans l'air inconstance & gaieté ;
Et du jaloux la vapeur lourde & dense
Y voitura bonhommie & fiance.
Voilà pourquoi vous ne voyez en France
Qu'amours légers & jamais furieux.
Le déséspoir au cœur & dans les yeux,
Gondmar s'éloigne & pensif & farouche :
Il voit enfin les bords connus de l'Ousche ;
Rive qu'en paix il quitta depuis peu,
Où maintenant Mars attise son feu.
Un vaste camp, d'une approche terrible,
Couvre Dijon de son ombre invincible.
Il reconnoît les drapeaux paternels.
Des noirs combats les indices cruels
Flattent ses yeux. Dans le camp il s'avance.
Là Sigismond attend le Roi de France.
Gondmar le voit, vole aux bras fraternels ;
Et Sigismond le conduit vers son pere
Qui dans Dijon tenoit sa cour pleiniere.
Ils en étoient aux premiers complimens,

Quand il survint une troupe étrangere
Dont les deux chefs, l'un beau vieillard sévere,
L'autre amazone aux yeux fiers & charmans,
De quelques pas s'avançans, l'un expose
De sa venue en ces termes la cause.

Reçois, grand Roi, le secours de ce bras,
Et des conseils du maître d'Austrasie.
Ma fille & moi, pleins d'une noble envie,
Du bras hardi levé sur tes Etats
Venons sentir ou punir la furie.
Si d'Auberon le pouvoir t'est connu,
Si tu le crois à ta vengeance utile,
Sois assuré qu'un vengeur t'est venu.
Tu ne vois point un allié stérile,
Lent à donner un secours qu'il sait dû;
Mais un ami qui, plein de ta colere,
De ton rival s'est fait son adversaire.

Le sorcier dit: des mains on a battu.
On le reçoit & sa guerriere fille
Dans un sallon où rit, où fume, où brille,
Non pas dans l'or ciselé, contourné,
Mais néanmoins un très-joli dîné.
On entre, on mange, on boit, on rit, on cause.
Buvons de même, & faisons une pause.

Fin du Chant quatorzieme.

REMARQUES.

(1) *Grand homme pâle.* Au lieu de ce grand homme pâle, j'ai eu une forte envie de mettre une femme Druide. On sait qu'il y avoit de ces Prêtresses : on connoît Velleda & Ganna sous Domitien. On sait qu'une Druide tongroise prédit à Dioclétien que de fils d'un affranchi de Dalmatie il deviendroit maître du monde. Il est vrai qu'on ne dit pas que les femmes Druides eussent part aux sacrifices de victimes humaines, qu'on a plus reprochés aux Druides qu'on ne les en a convaincus. C'est de tout temps & en toute rencontre que la curieuse malignité des hommes a imputé du crime à tout ce qu'elle n'a pu pénétrer. Ce sont ces Payens qui ont accusé les Juifs d'adorer une tête d'âne, apparemment pour avoir mal vu, à la dérobée, les aîles des Séraphins de l'arche ; qui ont reproché, par une plus horrible méprise, aux premiers Chrétiens de manger des enfans ; qui ont aussi accusé des Prêtres mystérieux & retirés dans l'enceinte de leurs bocages environnés de profondes forêts, de l'horrible sacrifice de victimes humaines. Ce crime au reste a été démontré celui de tant de peuples, que je n'ai nulle difficulté à le croire. Des femmes même, aggrégées à un corps de sacrés homicides, ont pu tremper dans leurs abomina-

tions. Mais pour présenter un pareil spectacle je crois qu'il faut quelques fondemens. Ce n'est pourtant point la seule considération, que les femmes Druides ne sacrifioient pas, qui m'a déterminé ; car un Poëte, qui parle de pratiques si peu éclaircies, a bien de la liberté. Mais je donne pour motif au sacrifice de mon Poëme le rétablissement du druidisme dans les Gaules. Or ce druidisme ayant été détruit sous Tibere, il est contre toute vraisemblance que, s'il échappa quelques restes à la persécution, ce fussent les Prêtresses, qui étoient en bien plus petit nombre, plus remarquables, & moins faites pour lutter contre l'orage d'une proscription : du moins il n'est pas croyable qu'il en restât plus de 450 ans après leur destruction. Cependant n'aurois-je pas dû être plus hardi ? La nouveauté, la singularité du tableau n'étoient-elles pas préférables à l'exactitude ? Ce n'est point à moi à me condamner ou à m'absoudre. Le neuf & le singulier me plaisent trop, pour que j'ose décider, quoique j'aie résisté à leurs attraits.

(2) *Et vous aussi.* Traduit librement de Lucain. *Pharf. liv. I.*

(3) *Par ce qui précieux.* Lisez l'Encyclopédie au mot *Druide.*

(4) *O cœur de l'homme.* Virgile, *Enéid. liv. X.*

(5) *A la jeune Médée.* Voyez ses incertitudes, ses remords, ses combats, son entrevue avec Jason dans le bois d'Hecate, dans le septieme livre de Valerius Flaccus. Ce

Boëte, qui ne peint rien, ni caracteres ni événemens, a plus travaillé le caractere de Médée que le reste de son ouvrage. Il y a jeté quelque intérêt : ce qui ne lui arrive jamais dans aucun de ses personnages. Quintilien estime son style. C'est un bon juge : il auroit dû ajouter qu'en écrivant purement il n'est pas lisible.

(6) *Un bras caché.* J'ai ici copié, sans le savoir. Cette fiction appartient au Boyard, à moins que le Boyard ne la doive à d'autres.



CHANT XV.

ARGUMENT.

Clovis reçoit un superbe drapeau :
Son ost nombreux aux bords de l'Ouf-
che arrive.
De forts remparts en défendent la rive.
Le feu, le plomb, la mort, vole sur
l'eau.
Le Roi terrible, & que Lisois seconde,
Triomphe enfin des engins & de l'onde.

HOMMES blancs, noirs, & de couleur de
cuivre,
Qui mieux aimez vous déchirer que vivre,
Puisqu'en ce point, brutes du dernier rang,
Vous ne pouvez noyer que dans le sang
Le feu honteux de vos sotes querelles,
Débats d'enfant, sublimes bagatelles,
Dont à plaisir sans leur suite on riroit,
Puisqu'à coup sûr une paisible terre

Est un butin arraché par la guerre,
Qu'il faut tuer, parce qu'on vous tueroit;
Puisqu'à jamais la guerre inévitable
Du monde entier est la fiévre incurable,
Ne cherchons point à flétrir la valeur:
Le nécessaire est toujours estimable.
Ne prisons point, en sophiste jaseur,
Un grenadier homme inappréciable;
Et, sans sonder les plis de son grand cœur,
A l'examen peut être méprisable,
Du vieux Tirtée approuvant la chaleur,
Ainsi que lui parlons de la valeur,
Et répétons, hérauts de la victoire;
(1) « J'estime peu, dans un homme, la gloire
» D'avoir les nerfs d'un robuste lutteur,
» Ou d'un géant la taille & la puissance,
» Du beau Tithon la suprême beauté,
» Des vents aîlés la souple agilité,
» De surpasser Midas en opulence,
» Le fier Pelops en vaste autorité,
» Adraste même en douceur d'éloquence:
» Pour tout mérite enfin, s'il n'est guerrier,
» Ma voix est muette, & ma main sans laurier;
» Car dans la guerre un homme est hors d'usage,

» S'il ne soutient la terreur du carnage;
» Et n'aime à voir le danger près de lui.
» Chez les humains tout le cede au courage;
» Il est sur-tout l'ornement du jeune âge.
» A tout un peuple un brave sert d'appui.
» Que, rougissant d'une fuite timide,
» Aux premiers rangs perce un homme intrépide,
» Que, ferme, calme, & content de mourir,
» Aux durs périls en exposant sa vie,
» Il pousse encor un autre à les courir,
» Voilà le brave utile à sa patrie:
» Devant lui fuit la phalange ennemie.
» Pour lui, frappé, comme l'est un héros,
» Son bouclier tout criblé d'ouvertures,
» Le sein percé d'honorables blessures,
» Ou sur la poudre il tombe aux premiers rangs,
» Couvrant d'honneur son pays, ses parens;
» Sujet des pleurs de tout œil, de tout âge,
» Une cité suit ses restes en deuil;
» Il ennoblit ses fils & son cercueil;
» A tous les siens sa gloire se partage;
» Couvert de terre, il vit; tous ses hauts faits,
» Son nom chéri ne périssent jamais;

» On se souvient que Mars trancha la vie
» Qui défendoit ses fils & la patrie :
» Ou, de la mort s'il fuit les rudes traits,
» S'il sort vainqueur & cause du succès,
» Les jeunes gens, les vieillards le révèrent;
» Comblé de joie, il arrive à la mort;
» Ses citoyens, s'il vieillit, lui déferent;
» Il ne craint point une insulte, aucun tort;
» Sur ses égaux, sur de plus vieux il prime;
» Au plus haut bout il est toujours assis.
» Qu'on marche donc, &, d'un beau feu saisis,
» Tâchons d'atteindre à ce grade sublime ».
C'étoit ainsi que sans doute Clovis
Parloit à l'ost que contre un Roi perfide
Il conduisoit d'une marche rapide.
Il arriva près des bords du Suzon.
Là du réduit de sa froide maison
Montan sorti porta ses pas paisibles
Parmi ce champ couvert d'une moisson
De javelots, de dards, épics nuisibles,
Dans ce dédale & ces sentiers étroits
Formés des pieux des militaires toîts,
Entre les rangs de ces formes terribles
Que le fer couvre ou qui luisent d'airain.
Il vint au Roi, d'une pieuse main,

Offrir le don d'une enseigne guerriere:
Des plis grossiers de l'habit pénitent
Sort le tissu d'une noble banniere :
Il déploya le volume éclatant,
Où d'un or pur les flammes éblouissent
L'œil que du fond les couleurs réjouissent.
Clovis, qui voit le long d'un bois guerrier
Le drapeau vaste à gros plis ondoyer,
Se taît, l'admire, & l'homme plus encor.
Mais le vieillard, en offrant son trésor,
Lui dit : Seigneur, reçois d'une main vile
Cet étendard à tes succès utile,
Fruit d'un travail noble & cher à ton cœur :
Ce beau tissu de ta Reine est l'ouvrage :
Il lui servit à tromper sa douleur ;
Il doit servir à piquer ton courage ;
D'amour, de gloire, il doit être le gage :
Je l'ai reçu moi-même de sa main ;
Elle m'a dit : ô messager divin,
Partez, dites au maître de la France
Que j'ai pour lui le poignard sur le sein,
Et qu'occupant ma tranquille innocence
J'ai travaillé ce voile belliqueux ;
Dites qu'il est l'œuvre de la constance,
Qu'il peut de gloire être un présage heureux,
Peut-être aussi monument de vengeance.

Il est trop vrai, poursuit le vieux Montan,
Que la fureur obsede son tyran;
Mais sur la terre il est une épouvante,
Nuage noir, qui confond les desseins,
Couvre les yeux d'une tête méchante;
Il est au Ciel de paternelles mains,
Rempart d'acier d'une tête innocente.

Les yeux du Roi brilloient d'humides feux.
Ciel, qui me fis naître pour la victoire,
Qui sur mon front, par un lien heureux,
Joins la couronne aux lauriers de la gloire,
Je te dois plus pour le cœur vertueux
Qui pour moi souffre & qui chérit ma flamme!
O toi, qui fais trembler cette belle ame,
Tremble, tyran: de tes crimes nombreux,
Que ce dernier comble & rend plus affreux,
A la vengeance, à l'amour qui reclame,
Que tu vas rendre un compte rigoureux!...
Et, contemplant l'étendard amoureux,
Œuvre divin, brille & sois l'oriflamme,
Sois mon drapeau, sois le drapeau de Mars;
Que la victoire à ton ombre repose;
Sois le plus beau, le roi des étendards;
De mes succès ô garant & la cause,
Fais-moi toucher la respectable main
Dont le travail a tissu ton dessein!

J'ai pour mes droits l'amour & la justice ;
Le Ciel pour guide, & tes feux pour auspice ;
Je te suivrai, drapeau cher à mon cœur :
Marche mon camp ; ton Monarque est vainqueur.

L'ordre est donné : déja le camp défile ;
Le clin d'un œil meut cêt immense corps,
Embarrassé de compliqués ressorts ;
La discipline en rend le jeu facile.
L'ordre du maître aux Généraux descend,
D'eux par les chefs à la foule docile.
Tel, par les nerfs, à tout le corps s'étend
L'ordre de l'ame en son siége tranquille.

Non loin des bords que cherchoit sa valeur,
Le Roi, qui vole aux succès qu'il espere
De son bon droit, de sa belle banniere,
Voit un objet qui flatte son ardeur
En l'arrêtant, & qui n'est point flatteur.
Il voit les bords d'une onde hérissée
D'outils cruels, & d'objets tout nouveaux,
Quoique guerriers, pour ses yeux de héros.
Mainte machine, avec art abaissée,
Forme un rempart offensif, défensif,
Qui, très-suspect, rendit le Roi moins vif.
Je vous dirai qu'à l'armée ennemie
Etoit un homme hériti[er] du génie.

Et des talens du parent d'Hieron :
C'est lui dont l'ame, avec plus d'industrie,
Est transmigrée au corps de Vaucanson.

Le Vaucanson des temps de ma chronique
Ne changeoit point, par son art enchanteur,
Un bois sans vie en sonore flûteur,
Ni ne créoit d'animal aquatique ;
Mais construisoit catapultes, pierriers,
Engins de diable, & ballistes mortelles,
Et scorpions lançant dards & dardelles,
Migraines, pots, voire des rocs entiers ;
Et, le plus beau de cette méchanique,
Tout se montoit, s'abaissoit d'un clin d'œil.
C'avoit été d'Auberon un conseil.
Je vous ai dit que cette face inique
Au traître Roi s'étoit venu louer :
Tous deux coquins ils pouvoient s'avouer.

Auberon donc, n'ayant l'ame bouillante,
D'une embuscade attendoit beaucoup plus
Que d'un combat ; cette tête méchante,
Empoisonnant l'autre tête ignorante,
Lui fit semer de piéges abattus
Les bords coupés de la rive perfide.
Dès que le Roi, plein d'une ardeur rapide,
Auroit tenté le fleuve peu profond,
Mille pierriers, d'un accord furibond,

Levant soudain leur masse obéissante,
Devoient chasser une nue effrayante
De dards, cailloux, & gros quartiers de fer,
Et plomb massif, poids dangereux de l'air.
Clovis comprit, à la calme attitude
De ses rivaux couverts de leurs remparts,
Que leur réveil seroit & brusque & rude;
Qu'il ne falloit user de promptitude,
Ni, chef baissé, provoquer les hazards.
De ses rivaux il voulut reconnoître
Et les desseins & les moyens obscurs:
Cet art sublime est la touche du maître.
Se battre est peu; mais, avec des yeux sûrs,
Dévoiler, suivre un ennemi qui ruse;
Ce grand éloge, accordé librement,
Phrase à la mode, & dont toute bouche use,
De gazetier quotidien compliment,
Est, disons vrai, mérité rarement.
De trois fois deux qui devine s'abuse.
Voici comment mon héros devina.
Il tint conseil, & là détermina
Qu'on tenteroit de passer la riviere
Dans l'endroit même où le rempart plus fort
Sembloit devoir faire fuir son abord:
Mais, ce rempart n'étant point ordinaire,
Exécutez cet ordre salutaire,

Dit-il aux chefs ; qu'en partant vos ſoldats
Comme un torrent précipitent leurs pas ;
Que de grands cris, & qu'une grêle épaiſſe
De bales, traits, & dards de toute eſpece,
Semble annoncer un aſſaut furieux ;
Mais, en cachant cette manœuvre aux yeux,
Que chaque pas ralentiſſe à meſure
Que l'on ſera plus près du vol du trait :
N'approchez point ſur-tout à l'aventure ;
Et, pour tenir ce mouvement ſecret,
Faites des dards redoubler la furie,
Plus vous rendrez la marche ralentie.
Que l'on ſoit prêt ; j'attaquerai demain.
Dès qu'eut paru la fille du matin,
Du fier Monarque auſſi parut l'armée ;
D'un front immenſe, en cet ordre formée.
Au centre étoient les peſans bataillons
De vieux ſoldats, ces termes immobiles
A tout ſignal, en tout état, dociles.
Ils appuyoient de jeunes légions,
Foule novice, au dur métier moins faite,
Dont il falloit ſoutenir la retraite.
Le leſte corps qui conduit Marcomir,
Ces grands Gaulois que ſuivent Vatamir,
Eux de qui l'arc fut le jouet dès l'enfance,
Le Marſe armé d'arbaleſtes d'acier,

Et l'acier cede au trait qui s'en élance,
Le nerveux Tongre, & le Bructere altier,
Cruel frondeur de qui la bale sûre
Ne tombe point qu'après une blessure,
But hazardeux des premiers dards sifflans,
Formoient le front, marchoient aux premiers
rangs.
On bat la charge : & maints fanfarons
tremblent ;
(2) Leur mort future est peinte sur leur front;
Ils ont déja l'air qu'alors ils auront ;
Et les plus fiers le sont moins qu'ils ne semblent.
Mais à la fois hautbois, tambours bruyans,
(Tels qu'on forma dans ces siecles antiques
De la fureur ces soutiens méchaniques)
Fifres aigus, puis jurons massacrans,
Le son des pas, le sourd froissis des armes,
Des cœurs battans combattent les alarmes.
Bientôt les traits criblant l'air, & les cris
S'y confondant, & ceux des ennemis
Y répondant, étourdissent l'oreille,
Et toute peur, toute face est vermeille,
D'un sang bouillant qui gonfle les vaisseaux ;
On perd la tête, & l'on devient héros.
Avec la poudre il s'éleve un nuage

(3) De

(3) De traits aîlés qui volent avec rage ;
Plomb, caillou, dard, trouant l'air, gronde & bruit ;
Sous les pas prompts la terre tremble & fuit ;
A tant de bruits un affreux cri se mêle.
La foudre unie au vent avec la grêle,
Jointe aux clameurs des rauques matelots,
Auxquels répond des cordages, des flots
S'entre-choquans l'harmonie abboyante,
De ce fracas est l'image approchante.
Ni Sigismond, ni le traître Auberon
Ne put penser autre chose, sinon
Que brusquement le Roi donnoit au piége.
Son camp fondoit comme un fougueux torrent
Qu'a fait gonfler la fonte de la neige.
Le Mage donc court, & crie en courant :
Il vient : volez... qu'on dresse les machines ;
Lancez le fer, les rochers, les ruines ;
Qu'au bord du fleuve il tombe exterminé.
Heureusement cet ordre fut donné
Un peu trop tôt, & rempli par trop vîte ;
Sans quoi terrible en eût été la suite.
Comme l'on voit, au spectacle chantant,
Ce qui fut roc s'embellir à l'instant
En temple auguste, ainsi le rempart traître,

Criant par-tout, se déploie & s'étend:
On voit engins & ballistes paroître.
Quand de Michel les aîlés bataillons,
Ne sachant point, les sublimes génies,
Qu'on les alloit bourrer avec canons,
Virent devant les phalanges impies
Un long rempart de colomnes d'airain,
Chacun disoit: que vois-je là, voisin?
Bientôt parmi la bruyante fumée
Tomboient, heurtés par des foudres de feu,
Des rangs entiers de la céleste armée,
Sur séraphins anges sautoient en l'air,
Fort doux spectacle aux yeux de Lucifer
Qui, dilatant son angélique rate,
(4) Goguenardoit d'une façon très-plate.
Semblablement, à l'aspect des pierriers,
Du Roi François s'arrêtent les guerriers,
Bientôt couverts d'une cruelle pluie
Fort peu du goût de quiconque l'essuie.
Il est bien vrai que les seuls premiers rangs,
Et pas tous même, éprouvent sa furie.
Mais quelle horreur! Sous des dards déchirans
Vous eussiez vu des poitrines ouvertes,
D'un fer épais des cervelles couvertes,
Casques, pavois, heaumes percés, faussés,
Voler parmi jambes & bras cassés.

Des corps entiers, sous une pierre énorme
Ensevelis, perdre l'humaine forme,
D'autres tomber tranchés par le milieu.
Tel voit s'enfuir sa main avec l'épée,
Dont un voisin a la gorge coupée
D'un javelot qui dans l'air a pris feu;
Celui-là sent cautériser sa plaie;
Tout coup fait plaie, & toute plaie effraie.
Là tu perdis ton gros né bourgeonné,
Buveur Hermand: un caillou qui l'attrape
Le rendit plat & sec comme la grappe
Dont le doux jus l'a de rubis orné.
Le gros Rengard, qu'au Tonquin, où l'on juge
Meilleur soldat le soldat qui mieux gruge,
On eût censé courageux comme six,
Ouvroit la bouche, où, dans l'instant préfix,
Vint se loger un morceau coriace
Qu'il avala, non sans laide grimace,
Et qui, vainqueur de ses terribles dents,
Pensa tomber dans sa gorge avec elles.
Le louche Adbert, dont les yeux en dedans
Se contemploient, droit entre les prunelles,
Au haut du nez recevant un court dard,
Chaque oeil peureux fit un subit écart,
Et pour le nez regarda les oreilles.

Hélas, je ris, & de tes joues vermeilles (5),
Aimable Ulric, plus aimable Albertat,
Un javelot a déchiré l'éclat!
Rodolphe meurt: jeune appui de sa mere,
Il défendoit ses vieux ans de misere,
Quand, par la loi des durs besoins guerriers,
On l'arracha de ses humbles foyers:
De Gondebaud soldat involontaire,
Il fuit son camp: dans un autre entraîné,
Toujours soldat par un sort nécessaire,
Utile fils, un roc l'a moissonné;
Il tombe, & meurt, en pensant à sa mere:
Elle mourra; la disette & la peur
L'empêcheront d'apprendre son malheur.
Qui ne plaindra ta piété trahie,
Jeune Gaulois, cher fils de Gondibert!
D'un blond duvet ton visage couvert,
A peine offrant la puberté finie,
Brilloit du feu de la saison fleurie.
Dès son enfance au côté paternel,
Il n'a de Mars habité que les tentes.
Il désarmoit, de ses mains innocentes,
La main d'un pere après le choc cruel.
Les pleurs couloient sur ses armes sanglantes;
Larmes de joie, expression d'un cœur
En qui naissoit la chaleur militaire,

Qui des périls dont ſortoit ſa valeur
S'applaudiſſoit en revoyant un pere,
Unique ſoin du tendre Gondiber.
De ſes travaux il fut le ſeul ſalaire ;
Ses palmes ſont les pleurs d'un fils ſi cher.
Depuis long-temps, malgré ſa jeune inſtance,
Il refuſoit des armes à ſon bras,
Et du combat qu'aſpiroit l'imprudence,
Malgré ſes pleurs, il écartoit ſes pas.
Ce jour ſon fils, en preſſant ſon viſage,
Avant qu'il fût enfermé ſous l'airain,
A deux genoux prit ſa guerriere main,
Et tint ce tendre & ſuppliant langage.
Vengeur, appui, cher auteur de mes jours,
Mon pere ; ô toi, dont le fils veut toujours
Plaire à tes yeux par ſon obéiſſance,
Laiſſe à mes pleurs vaincre ta réſiſtance :
Tu ſais combien j'ai cherché le bonheur
De ſuivre un pere où l'entraînoit l'honneur :
Je n'ai pu rien ; ta prudente tendreſſe,
Ton cœur guerrier a craint pour ma jeuneſſe :
Mais aujourd'hui crains de me refuſer ;
Crains ma frayeur ; elle peut tout oſer.
Je t'en atteſte & mon reſpect ſuprême ;
Depuis vingt nuits mon œil ne s'eſt fermé

Que pour te voir dans le péril extrême,
Ceint d'ennemis, à ton fils alarmé,
Mais combattant, mais pouvant se défendre,
Crier vengeance & demander secours.
J'ai vu sous moi tout céder & se rendre:
Toujours j'ai vu ma main sauver tes jours.
Si cet avis n'est qu'un obscur mensonge,
Pour soulager mon cœur de son effroi,
Demeure, ou mene un fils auprès de toi;
Mais si les cieux m'avertissent en songe,
De tes périls n'exclus point, pour périr,
Ton heureux fils qui doit te secourir:
Je te promets qu'à tes côtés fidele
Ma jeune ardeur ne pourra m'écarter,
Même d'un pas, de l'ombre paternelle.
Tu ne pus donc plus long-temps l'écouter,
O Gondiber!... Entre ses mains tremblantes
Il le saisit, le contemple long-temps;
Son cœur, pressé sous des armes gênantes,
Dans ses yeux seuls montre ses sentimens;
D'un long baiser il le presse en silence;
Et dit enfin (ses pleurs couloient alors):
O de mes jours la joie & l'espérance,
Tu m'as vaincu; je cede à tes transports.
Dans un combat tu veux donc que je tremble!
Arme-toi, viens, nous combattrons ensemble.

Si l'un de nous, ô mort, doit te payer
Le droit fatal, vois que je suis le pere!...
Si sur tous deux doit tomber ta colere,
O mort, du moins frappe-moi le premier!
Jamais, mon fils, l'approche du carnage
De ces pensers n'attrista mon courage;
Un choc pour moi fut un travail brillant:
Je n'y peux voir la mort, qu'en t'y menant.
Sois-moi sur-tout fidele, & crains ton âge.
Armés tous deux, alors ils sont partis.
Le sort barbare au front de la bataille
Plaça le couple. Effrayé pour son fils,
De l'ouragan de l'horrible mitraille,
Le pere entier le couvroit de sa taille.
De son pavois ses flancs sont dégarnis:
Il couvre un autre. Une effroyable masse
Cependant vole, & heurte sa cuirasse.
Il eût tombé; mais, jetant ton pavois,
Jeune guerrier, tu soutiens ce doux poids.
Loin du péril son filial courage
Veut l'emporter, & se frayoit passage,
Quand un caillou, d'un choc impétueux,
Les engloutit sous son poids monstrueux:
Et le destin, cher enfant, qui t'opprime,
Par cette mort, horrible & dûe au crime,
Tranche tes jours si courts, si vertueux.

Bientôt l'effet des machines cruelles
Fut d'emplir l'air de traits & d'un bruit vain.
Abandonnant le terrible terrein,
L'actif héros fit replier ses aîles;
Et quelque loin que les pierres mortelles
Fissent voler leur poids & le trépas,
Déja nul corps n'en craignoit plus l'atteinte.
De rangs en rangs Clovis porte ses pas,
Rend la valeur, & dissipe la crainte.
Auprès du Roi marchoit son engeigneur,
Vauban d'alors: d'un œil jaloux, avide,
Il suit le jeu du spectacle homicide,
Admire, enrage en son artiste cœur,
Et pour un œil en voudroit être auteur.
Clovis lui dit: *Marculph*, de cet obstacle
Que pensons-nous? Feras-tu le miracle
De démonter ces damnables engins;
Ou nous faut-il ailleurs tenter passage?
Marculph répond: vous rendriez trop vains
De francs marauds, braves du bas étage;
Car tout vaillant se mesure de près;
* Toujours le glaive est l'arme du courage;
Et les poltrons sont vigoureux aux traits.
On a formé de plus hardis projets
Que le projet de forcer cet ouvrage;

* Lucain, *liv. VIII.*

Mais d'aussi vifs ont pourtant eu succès.
Pour la laisser, trop belle est l'aventure.
Tous mes pierriers de plus forte structure
Ne portent pas les deux tiers de ceux-ci ;
Leur jeu plus lent, comme plus racourci,
M'ôte l'espoir qu'assez long-temps ils tiennent
Sans fraction : cependant qu'ils parviennent
A faire ensemble une décharge unique,
Ou je péris, ou la rive est à nous.
Comme à Dijon se portoit ton courroux,
Tout l'attirail d'assiégeante fabrique
Nous a suivis : je demande deux jours
Pour écraser le funeste secours
Que tes rivaux tirent de leurs machines.
Il dit : aidé de mille actives mains,
Il fait rouler, par d'obliques chemins,
Le corps caché de masses assassines
Qu'il a fourni de javelots enduits
De soufre, d'huile & d'étoupe inflammable.
Tous les soldats, par ses ordres conduits,
Arment leurs traits de tuniques semblables.
La diligence apprête, & le secret
Couvre cette œuvre avec vigueur conclue.
Du blond Phébus le rideau se tiroit.
Lors des François la manœuvre fut vue.

D'engins massifs un long rang les couvroit:
Pareil rempart, mais plus haut, plus terrible,
Dressé le long du rivage opposé,
Rend l'autre camp & l'onde inaccessible,
Cette onde pure & dont ce jour horrible
Teindra de sang le courant embrasé.
Un bruit, sortant des légions rivales,
Frappe à la fois l'air de clameurs égales.
Le Bourguignon, le Franc sert ses pierriers,
Et de concert treuils, moulinets, leviers,
Tendent les nerfs des ballistes fatales.
L'alerte Franc, & plustôt prest un peu,
Dit l'affreux mot, répondant au mot *feu*,
Tout joue, & l'air est chargé d'un nuage,
D'abord fumeux, bientôt brûlant orage
De dards fondans par sillons embrasés,
De pots de fer dont le ventre s'allume,
D'huile qui vole & de soufre qui fume,
De brandons secs de résine arrosés,
D'épais flocons voiturans le bitume,
Par des cailloux dans leur vol prompt croisés.
Contre une ville abysmée & brûlante,
Tel qu'un volcan, de son flanc sulphureux,
Lance des rocs, & la cendre, & ses feux,
Tandis qu'au loin sa lave dévorante
Devant ses flots engloutit les moissons,

Tels les pierriers de la françoise rive
Couvrent de feu les engins bourguignons.
Aux flancs de bois, à l'utile solive
De mainte tour arsenal de terreur,
La Phalarique attache un feu mineur;
Tout se détraque, ou crie, ou casse, ou brûle.
Voyant sur lui fondre l'ardente poix,
D'huile lavé le soldat se recule.
Au bourdon sourd des feux, aux cris des voix
Joints au cahos des machines qui croulent,
Les bataillons l'un sur l'autre se foulent;
Aux cris des chefs la terreur les rend sourds.
Le Roi de France, heureux devin toujours,
Voit leur désordre, & marche avec furie:
Tandis qu'il a sur ses flancs avancés
Mis ses archers, sa leste infanterie,
Qui sans repos lance ses dards pressés
Et flamboyans, lui-même avance au centre
D'une colomne, & dans la riviere entre,
Ayant avant fait donner le signal
Auquel Lisois & ses gens de cheval
Devoient agir. Il faut que je vous dise
Que mon héros crut, dans toute entreprise,
Que le destin de dix moyens nuiroit
A cinq au moins: à ce mal il paroit,
Ayant toujours, après le nécessaire,

Quelque ressort, secours surnuméraire.
Sur ce principe, il fit venir Lisois.
Quand tout fut prêt pour l'attaque terrible ;
J'ai, lui dit-il, l'espérance plausible
De mettre en feu ces hautes tours de bois,
Fatal abri de mes rivaux timides ;
Je veux moi-même à travers leurs débris
De mes soldats guider les pas rapides.
Dans l'instant chaud où mes rivaux surpris
Verront crouler leurs machines perfides,
Dans ce moment où la flamme & les cris,
Où ma phalange, à la marche indomptable,
Les remplira d'une aveugle terreur,
Là haut, aux lieux où la rive abordable
Ne montre point de rempart formidable,
Mais un champ nud très-constamment trompeur,
Il faut passer brusquement la riviere.
Des Bourguignons, cachés au bois voisin,
A ce passage en sortiront soudain :
Qu'ils soient rompus ; que leur défaite entiere,
(Le temps est cher) ne coûte qu'un instant ;
Que vers les leurs on les mene battant.
A leur déroute, à mon attaque unie
De toutes parts, il faudra bien qu'on plie,

Mais cet exploit veut, pour être achevé,
Le bras d'un chef frappant comme la foudre;
Avec un œil à tout voir éprouvé;
Il faut paroître, attaquer, mettre en poudre;
Fondre en fureur, & d'un pas mesuré.
Brave Lisois, ton Roi, pour se résoudre
Au choix hardi de ce chef éclairé,
En te voyant n'a plus délibéré.
Des cavaliers je t'ai gardé l'élite;
Mene avec toi les Leudes de ta suite:
Rends-moi vainqueur. O louanges des Rois,
Tout est possible à votre voix flatteuse!
Un feu, perçant dans les yeux de Lisois,
A pénétré son ame belliqueuse;
Son sang pétille; il ne sait plus parler;
Il court, revient; il est prêt à voler
A cette attaque, à lui seul convenable.
Pour qu'il fondît au moment favorable,
Le Roi convint d'un signal sûr & prompt.
La torche en main un exact sentinelle
Devoit lever cette torche fidelle
Au temps préfix; suivi par un second;
Par un troisieme; à Lisois la lumiere
Devoit du choc comme ouvrir la barriere.
Quand donc Clovis entra dans la riviere,
Il fit donner cet utile signal.

Lisois, rangé, tout prêt, sur le rivage
Passe aisément. Caché par un bocage,
Et par-delà la rive, étoit un val
A gorge étroite, & très-malin passage,
Endroit tout fait pour nicher un parti,
Couvert du bois, & dans le fond blotti.
Des Bourguignons, car le héros de France
Pensoit très-bien, y guettent en silence
Qu'un escadron ou bataillon s'avance;
Bien résolus de lui laisser passer
L'onde guéable, étroite à traverser,
Pour l'assaillir & charger à sa belle.
Voilà Lisois sur la plaine infidelle,
Sans nul obstacle: &, quoiqu'il eût compris
Que l'ennemi, s'il en avoit à craindre,
S'étoit couvert du rideau du taillis,
Soit confiance, ou soit qu'il voulût feindre;
Il s'avança, sans connoître le bois,
Sur l'affreux champ centre de la mêlée.
Les Bourguignons, jusqu'à ce moment cois,
Voyant son dos, alongent leur minois,
Et promptement défilent la vallée.
L'apparition n'étonna point Lisois,
Mais le fâcha: car faire volte-face,
Rompre ces gens, sembloit à son audace
Facile exploit; mais il faut les percer,

Et sur les leurs les poursuivre & pousser.
Or il devoit attirer à sa place,
Pour cet effet, & mettre devant lui
Ces ennemis qu'il avoit au derriere:
Manœuvre adroite, & qu'on ne pouvoit faire
Qu'avec du temps, alors comme aujourd'hui.
Or sur le temps il n'étoit pas trop maître.
Pourtant, gagnant sur son cœur de salpêtre,
Il recula, surpris, laissant paroître
Desir de fuir & de repasser l'eau.
Les Bourguignons crurent le traître appeau;
Et, sur le bois tandis que par grimace
Il se replie, eux gagnerent sa place.
C'étoit le temps d'agir: Lisois agit.
En ordre prompt les François escadronnent,
Baissent la lance, animent, éperonnent
Leurs forts coursiers: l'air bruit, & mugit;
La terre tremble & d'écume blanchit;
Hommes, chevaux, tous tressaillent: ils donnent.
Contre le casque & le luisant pavois,
Et des chevaux les cornettes ferrées,
On pointe, on heurte, on brise les longs bois;
De forts tronçons, des pointes acérées
Pleuvent des cieux, crevent yeux d'écuyers.

Et de chevaux ; frappé comme d'un foudre ;
Tel saute en l'air, & meurt ; sous les coursiers
Tels abattus, & par leurs fers broyés,
De leur sang chaud amalgament la poudre.
Le Goth Luitprand, car le maître des Goths
Du Bourguignon sous main soutient les armes,
Sur son cheval attaché dos à dos
Par un éclat enclavé dans leurs os,
Fut le premier qui jeta les alarmes :
Son aîle plie : il le falloit : Lisois
De son épée y fait sentir le poids.
Il étoit là, sur une forte bête,
Un Phocéen bruyant comme tempête,
Vain comme un Grec, au lit, à table, au choc,
Selon son dire, aussi ferme qu'un roc,
Parlant beaucoup, & faisant quelque chose ;
Lequel crioit de son ton Provençal :
M'attend qui veut mourir ; mé suit qui l'ose :
Ralliez-vous au cul dé mon chéval ;
Il est toujours au chemin de la gloire.
Lisois, piqué qu'un fat s'en fit accroire
Si hautement, dit : dans ce chemin-là
On est sujet à rencontrer cela ;

Et sur sa face, un peu couleur de Cafre,
Il vous dessine une large balafre.
Sangdious, cria l'adonis basané,
Tenant sa joue, & faisant pas de cancre,
Grand mal-adroit, que Belzebut t'échancre !...
Il m'a morbleu tout confusionné...
Mais de ce fer lui sculptant l'effigie,
Je la mets comme une géographie ;
Ou que je sois d'un diable chaponné,
Si quelque jour son nez se laisse atteindre.
Laissons de toi ce qu'il me faudra craindre,
(6) Lui dit Lisois, sur les genoux des dieux ;
Et, crois-moi, fuis, si tu ne cher ches mieux.
Puis, en frappant & massacrant pour geste,
Il déclama cette oraison funeste :
Brisez, amis : qu'on résiste à vos coups,
O vieux vainqueurs, est opprobre pour vous ;
Exterminez, culbutez-moi ; qu'on fuie.
Aux mots sanglans, l'un fonce, l'autre plie,
Et se débande. Il n'en est pas ainsi
A l'aîle droite où commandoit Fourci,
Brave garçon, qu'une brave femelle,
Cas très-commun, faisoit plier sous elle.
On doit savoir, car je l'ai dit plus haut,
Qu'une guerriere étoit à Gondebaud
Venue offrir sa valeur d'amazone.

Ce coup perça ; comme, quand le Ciel gronde,
Parmi le bruit du foudre bourdonnant
Perce un son sec d'un éclat dominant.

Le casque ouvert, dont casse la courroie,
Vole, & du front l'ornement se déploie :
De longs cheveux une forêt flottante
Ombrage l'or dont son sein est armé.
Penchée & pâle, & l'œil demi-fermé,
Ta belle tête, Aglaure, se présente ;
Dure merveille, à l'œil qu'elle a charmé.
Un gros des tiens, courageux, d'épouvante,
De pitié prompte, & d'admiration,
Forme au-devant un confus bataillon,
Défend sa belle, &, faisant ferme, plie.

Lisois, tout chaud du feu de l'action,
A qui l'amour parle & le devoir crie,
Pressé de vaincre, interdit & blessé
Du tendre effroi, dans sa jeune cervelle
A du cahos l'image naturelle.
Bourreau, que... ferme... & tout est terrassé...
Arrête... tue... amis, qu'on la ménage...
Ils la tueront !... redoublez de courage...
Mais... aih !... il crie, & n'articule pas :
Toute couleur peint son confus visage ;
Son œil dément sa voix, sa voix son bras.

Pour déranger une cervelle humaine,
Feu d'amour, gloire, ou jeunesse suffit.
Quand tout cela tout à la fois s'unit
Contre Lisois, si sa tête est peu saine,
Pardonnons-lui. Le trouble qui l'émeut
Passe aux guerriers de la beauté vaillante:
Las de montrer un minois sur qui pleut
De coups de sabre une grêle tranchante,
Le soldat tourne un derriere fuyard,
Et, chef baissé, dans les mains du hazard
Laissant la bride au cheval qu'il talonne,
Attache au flanc les aîles de sa peur.
Le flot vainqueur entraîne l'amazone
Qui, rouvrant l'œil, voit son honteux malheur,
Ses gens rompus que poursuit la terreur.
Or cependant que cette belle enrage,
Et que Lisois presse son avantage,
Il se faisoit un plus vaste carnage.
Lorsque, suivant le signal de Clovis,
Ce fier Lisois passa le gué de l'onde,
Sous le couvert de ses engins servis,
Le Roi menoit sa colomne profonde
Contre ces tours que le feu ravageoit,
Et l'ennemi qui se décourageoit,
Et parmi l'eau qui de sang regorgeoit,

Dont se gonfloient les ondes écumantes
Sous tous les pieds du corps qui s'y plongeoit.
L'onde est passée : entre les tours ardentes,
Foulant aux pieds leurs ruines fumantes,
Comme sortant des cavernes d'enfer,
Les Francs, chargés de flammes & de fer;
Sur un terrein enfin moins difficile,
Forment leurs rangs. Un Général habile,
Quand les débris, les angles inégaux,
Forçoient ces Francs à recevoir des vuides;
Eût profité de leur gêne à propos.
Sigismond, chef de soldats moins timides,
L'eût fait sans doute. En voyant l'ennemi
Se disposer à le chercher parmi
Les embarras de la rive embrasée,
Il s'écrioit : la victoire est aisée :
O mes amis, ne donnez pas le temps
Aux pelotons de réunir leurs rangs.
Quoi vous fuyez! Guerriers, si nous le sommes,
Quel deshonneur! Sont-ils plus que des hommes?
Tout avantage est de notre côté :
Celui du nombre & de l'égalité
D'un bon terrein. Mais on ploie en troublé;
Les dards françois faisant plus d'impression

Que du héros le discours & l'action.

Lui, d'une voix qu'un beau courroux redouble, ...

Ciel dur, fort triste, auriez-vous donc juré
Que Sigismond, sous les yeux de son pere,
Fuiroit battu, honteux, désespéré,
Sans avoir vu les yeux d'un adversaire !

Alors les pleurs d'une noble colere,
Long-temps gardés, coulerent malgré lui.
Il ajouta : quoi ! .... vous avez l'appui
D'un camp puissant, retraite impénétrable ! ...
Si contre nous le Ciel défavorable
Pour le Salien se déclare aujourd'hui,
Rentrons au camp, mais non pas par la fuite;
Vendons ces pas à faire si honteux :
A reculer la vaillance réduite
Doit en montrer un dépit généreux.

Ce discours prit. Le Bourguignon s'arrête ;
Et, rougissant de ne faire que tête,
Bientôt attaque. Il est vrai que Gondmar
A ce succès eut la plus grande part.
Loin de flatter, comme faisoit son frere,
Les yeux chargés d'un noir de bile amere,
Comme il crut voir ses soldats s'ébranler,
D'un porte-enseigne il saisit la banniere,
Et jusqu'au Franc la lance & fait rouler.

Soldats, dit-il, en marchant après elle;
Il faut vous rendre à l'honneur par le zele:
Voyez périr le fils de votre Roi,
Sans le venger, ou faites comme moi.
L'homme est de vent pour passer aux extrêmes.
Vous eussiez vu tous ces visages blêmes
Rougir de honte & de la soif du sang.
Un cri s'éleve, on se pousse, on se mêle:
(7) Pique, dard, sabre, abbat, perce, ouvre, fêle
Crâne, poitrine, épaule, bras, & nez.
Les chefs d'alors, soldats déterminés,
Payoient d'exemple, & de leurs bras aidoient
Aux mouvemens que leurs têtes guidoient.
Sigismond donc, vaillant, & dans le cas
Où l'on le joue alors qu'on ne l'est pas,
De flots de sang enivroit son épée:
Par son bras nud toute tête frappée
Roule à ses pieds. Gondmar, de son côté,
A trente troncs avoit en bref ôté
Autant de bras; & c'étoit un carnage
A faire horreur: lorsqu'apparut soudain
Un fier cheval, un harnois tout divin
Sur, & dessous guerrier de haut parage,
D'un œil terrible & d'un bras plus qu'humain;
Mais

Mais point encore égal à son courage:
C'étoit le Roi. Comme, aux rives des mers,
Un flot gonflé par d'autres flots divers
Sur le gravier pousse une nape humide
Qui monte au loin sur la greve rapide,
Et frappe au front des rochers dégouttans,
Tel, après lui traînant ses combattans,
Clovis en pousse une invincible ligne
Dont Mars lui-même eût redouté l'abord.
Gondmar voulut lutter contre l'effort:
Gondmar reçut bien sec le loyer digne
De son orgueil, & sous la dextre insigne
Tomba sanglant, l'œil tors & moribond.
On le releve, on l'emporte, on recule.
De lui Clovis tombe sur Sigismond.
Devant ses pas vole la mort: tout rompt.
Comme en ces champs qu'un soleil voisin brûle,
Terreur & Roi des hideux citoyens
Seuls possesseurs des sables Lybiens,
Le basilic, par sa sifflante haleine,
Autour de lui fait déserter l'arêne;
Au sifflement du glaive en feu du Roi,
Ainsi chacun fait place, & songe à soi.
Sigismond vit qu'une bonne retraite
Devoit ce jour être son seul succès;

Il la prépare : au péril il se jette,
Rétablit l'ordre ; &, tant par ses hauts faits
Que par sa tête, il en vient à sa gloire.
La nuit tomboit très-subite & très-noire.
De Sigismond, le Pyrrhus de ces temps,
(Et qui d'ailleurs, ayant pris les devants,
A se garder mit sa science entiere)
Le camp faisoit un asyle très-sûr.
Il eût fallu, pour mordre au morceau dur,
Des soldats frais, du temps, de la lumiere.
Ainsi Clovis respecta la barriere.
D'ailleurs Lisois sur lui se replioit.
Car l'ennemi, qui sous sa main fuyoit,
Auprès du camp ayant repris la tête,
Et recevant un secours *fort honnête*,
Lisois, en nombre inférieur, & las,
Fut obligé de passer par le pas
Qu'il est prudent, louable, & dur de faire.
Il recula, se rejoignit au Roi ;
Et de ce jour la tant bruyante affaire
Se termina par passer la riviere :
Ce qui n'étoit fort difficile en soi.
Mais pour bien moins, ce vieux bavard d'Homere,
Dans un long chant, en très-sonores vers,
Met en rumeur le ciel & les enfers :

Ceci ſoit dit en toute révérence.
Puis taiſons-nous ; il eſt temps, quand j'y
penſe.

Fin du quinzieme Chant.

REMARQUES.

(1) *J'eſtime peu.* Ceci eſt traduit ou imité d'un fragment de Tirtée.

(2) *Leur mort future.* Cette penſée eſt de Lucain, dans le ſeptieme livre de la Pharſale, où, en parlant des approches de l'action déciſive demandée avec tant d'eſprit par Ciceron, & refuſée, puis accordée après un diſcours tout épigrammes & éclairs, par Pompée, le Poëte dit :

En tumulte, & confus, tous les ſoldats frémiſſent ;
D'un battement mal ſûr ces cœurs cruels bondiſſent ;
Maints de *leur mort future* ont la pâleur au front,
Et les traits effrayans du ſort qu'ils ſubiront.

Je ne ſais ſi cette penſée n'eſt pas originairement dûe à Virgile, & ſi ce n'eſt pas cela qu'il a voulu dire, lorſque, dans le huitieme livre de l'Enéide, il décrit l'endroit du bouclier d'Enée où, ſelon lui, étoit peinte la journée d'Actium. Il deſſine le combat à grands traits : il repréſente au milieu Cléopatre, le ſiſtre en main, ralliant ſes forces.

Tous ses dieux monstrueux, l'abboyant Anubis
De Neptune & Minerve osent être ennemis ;
Mars, en fer ciselé, sévit teint de carnage ;
Dans l'air on voit voler les filles de la rage,
La discorde, en lambeaux déchirés & traînans,
Qu'accompagne Bellone avec ses fouets sanglans ;
L'arc tendu, le blond dieu d'Actium & du Pinde
Voit tout, & fait d'en-haut trembler l'Egypte & l'Inde ;
Le Sabéen, l'Arabe, a rompu tous ses rangs ;
La Reine s'y voyoit livrant la voile aux vents,
Qu'appeloient le cordage & sa crainte profonde ;
Dans le meurtre, Vulcain l'avoit peinte, sur l'onde
Voguant, le front pâli de son *futur trépas*.
Le triste & vaste Nil, plus loin, ouvrant ses bras,
Déployant ses habits, aux cohortes vaincues
Offroit son sein verdâtre & ses eaux inconnues.

Ce que je traduis par son *futur trépas* est traduit du texte à la lettre ; mais on l'interprete communément comme si *futura* vouloit dire la même chose que *imminente*.

(3) *Qui volent avec rage.* C'est dans Milton que j'ai appris à me servir d'une expression aussi audacieuse. Lisez le commencement de sa Bataille des Anges, *Parad. perdu, L. VI.* Je suis à-peu-près littéral ; ou, si mon original est altéré, on peut être sûr que j'ai plustôt diminué son énergie que je ne l'ai outrée.

Le choc impétueux s'allume avec fureur ;
On se pousse : il s'éleve une clameur aigue ;

Comme le Ciel encor n'en a point entendue,
Mêlée au bruit affreux, au fracas discordant
De l'acier repoussé contre l'acier heurtant.
De la *rage* du choc, dans leur course cruelle,
Des chars bruyans d'airain chaque roue étincelle.
L'orage en feu des dards qui sifflent en volant
Forme sur les guerriers comme un dôme brûlant.
D'un courroux implacable, acharné, chaque armée
Se mêle, s'assaillit sous la voûte enflammée.
Le ciel tremble; & dès-lors, si la terre eût été,
Toute terre eût senti son centre épouvanté.

(4) *Goguenardoit.* Ce sont seulement les mauvaises plaisanteries de satan, & la peinture indécente du désordre de l'armée céleste que j'attaque; non la fiction en elle-même, que je trouve noble, instructive & ingénieuse. M. Racine dit qu'on auroit tort d'objecter à Milton que les anges qui volent pouvoient aisément se mettre hors de la portée de l'artillerie rebelle. J'ose dire que Milton n'avoit peut-être rien de mieux à faire que d'employer la ressource que cette critique présente. La pénétration des anges fideles, si j'avois été Milton, leur auroit fait sentir qu'ils ne pouvoient être que honteusement enfoncés par une armée couverte d'un si terrible rempart: ils auroient reculé, cedé le champ de bataille; triomphe suffisant pour satan: & après une délibération dans l'armée des bons anges, ils auroient eu recours aux montagnes.

(5) *Et de tes joues vermeilles.* Ce qu'il y a

de plus bizarre au monde c'est la poésie françoise. Je suis presque sûr que cette hardiesse révoltera. On ne fera point attention que faire entrer *joues* comme monosyllabe dans un vers, n'est pas plus hardi que d'y faire *sacrifiera* de quatre syllabes. Mais quand je n'aurois pas cet exemple, je l'aurois donné. Il y a deux mots qui n'ont pour ainsi dire point de rimes dans la poésie noble : *joues* & *roues* : il est des cas où on ne peut les remplacer qu'assez mal ; à la prononciation ce sont des monosyllabes ; & on ne les emploiera pas comme tels ? C'est en vérité bêtise. Voilà Milton qui décrit le char de Dieu dont les roues paroissent comme si une roue étoit au milieu d'une roue ; & je n'emploierai pas ce mot, quand les termes *d'orbes*, de *cercles* seront épuisés ? Je serai plus hardi : &, si j'essaye de versifier le triomphe du Messie dans ce sixieme livre du Paradis perdu, je dirai :

Ses traits changent alors : sa face formidable,
A ses rivaux, son œil qui n'est plus soutenable
Prédit qu'ils sont perdus : ses quatre êtres ailés,
Déployant l'ornement de leurs dos étoilés,
L'entourerent soudain d'une ombre épouvantable :
Le char enflammé roule avec un bruit semblable
Au fracas écumeux d'un torrent qui s'enfuit,
Ou d'une armée en marche : entouré de la nuit,
Armé d'éclairs, il marche à ses rivaux coupables.
Sous l'axe ardent du char, sur ses fondemens stables
L'empyrée a tremblé, hors le trône de Dieu :

Secouant un faiſceau de tonnerres de feu,
Il les joint : devant lui ſes flêches ſont parties,
Et d'horribles ſillons déchirent ces impies.
Etonnés, ſans valeur, ſans défenſe, incertains,
Leurs inutiles traits s'échappent de leurs mains :
Le vainqueur va foulant ſous ſes roues glorieuſes
Ces caſques, les pavois, les têtes orgueilleuſes
De ſéraphins, de dieux épars & renverſés,
Qui voudroient ſous des rocs être encor terraſſés,
Et ſous le poids des monts éviter ſa colere.
Le double couple aîlé, de ſon front quaternaire
Parſemé d'yeux, dardoit mille traits allumés ;
Et les orbes vivans, d'yeux ſans nombre ſemés,
Dardent auſſi leurs traits : un ſeul eſprit les guide.
Chacun des yeux brillans armé d'éclair rapide
Lance un feu dévorant ſur ces guerriers maudits,
De force dénués, de foibleſſe interdits,
Troupe épuiſée, errante, & ſans eſpoir rompue.
Le bras vainqueur pourtant n'eut point ſon étendue ;
Et retint à moitié le vol de ſes carreaux &c.

(6) *Sur les genoux des dieux*. C'eſt une expreſſion d'Homere.

(7) *Pique, dard*. Tout ce qui eſt ſingulier plaît ou déplaît aſſez arbitrairement. On a blâmé Milton d'avoir mis dans le ſeptieme livre du Paradis perdu un vers & demi dont celui-ci ne rend pas toute la ſymmétrie, mais la fait ſentir.

Brute, poiſſon, oiſeau
Marchant, nageant, volant, ont l'air, la terre & l'eau.

On a loué ce même Milton qui, dans le livre second, parlant du voyage de satan à travers le cahos, après une mauvaise comparaison, dit;

Tel l' Roi ténébreux
Franchit ce qu'il voit dense, âpre, rare, étroit, creux ;
Du front, des pieds, des mains, d'une aîle fatiguée,
Il lutte, vole, nage, ou plonge, ou rompt, ou guée.

Or dites-moi pourquoi ces vers, qui sont assez symmétriques & plus qu'assez durs, ne déplaisent pas : c'est qu'ils conviennent au sujet ; & les autres aussi. Mais on ne prend garde qu'à la dureté affectée des premiers, & on la justifie par ce vers d'Homere, *Iliad. XXIII* :

Ils vont les bras armés de leurs haches tranchantes,
Munis de forts liens, des mulets devancés :
Ils franchissent bas fonds, maints monts, ravins, fossés.

On ne voit que le jeu de l'esprit dans les premiers. Moi je sourirois à tout trait pareil dans un Poëme, s'il étoit unique.

Fin du Tome second.





